



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

ENGLISH FACULTY LIBRARY
St. Cross Building, Oxford

OXFORD
UNIVERSITY
SCHOOL OF
ENGLISH



G 91.8/MAR

15 NOV 1961

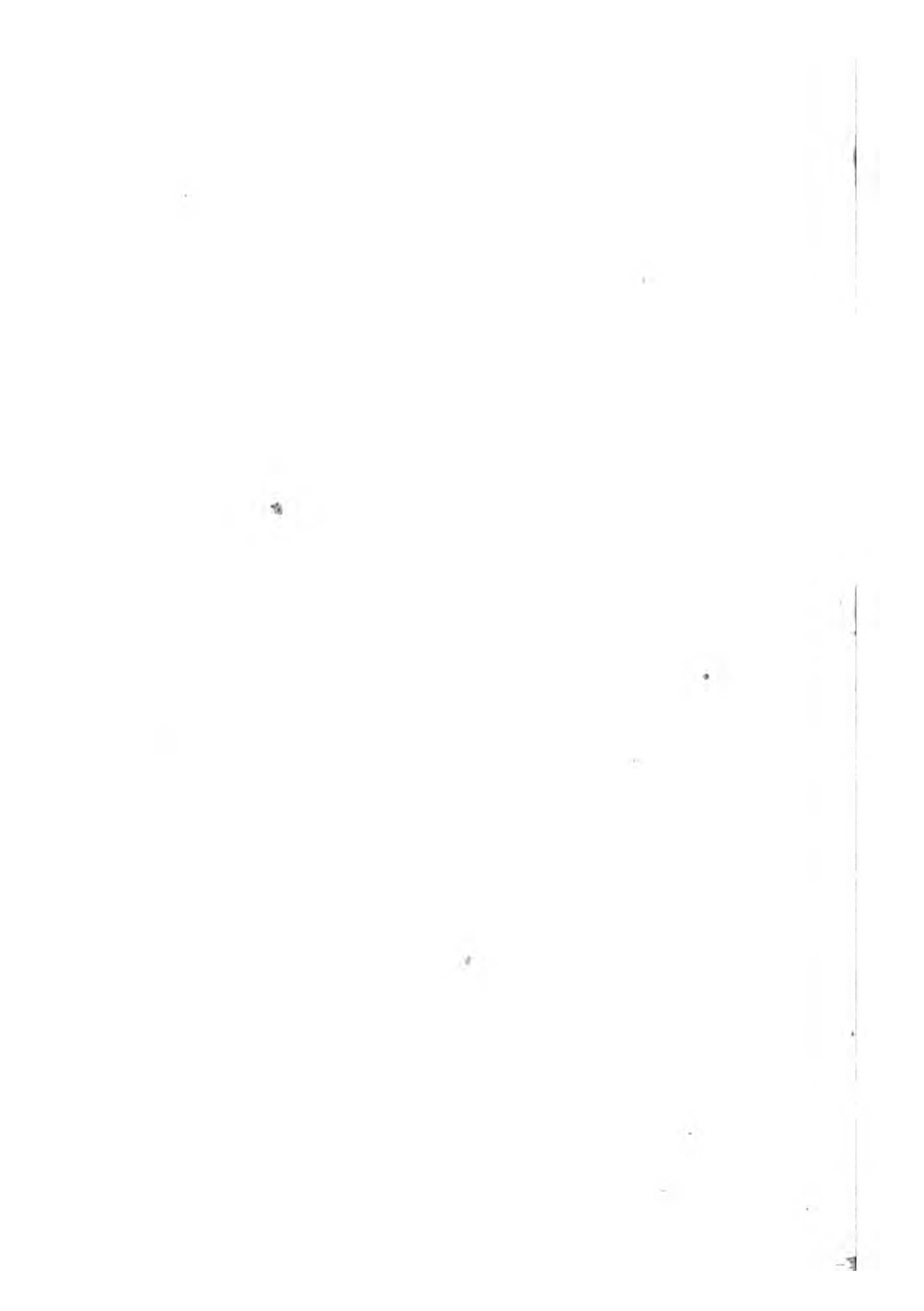
To be returned

5 JUN 1998
CANCELLED

15 NOV 1949



300078728Z



ŒUVRES

DE

CLÉMENT MAROT

Œuvres authentiques élucidées par des préfaces, notices, notes, variantes, tables analytiques, glossaires-index.

Volumes elzéviens in-16 (petit in-8)

EDITION A 1 FR. LE VOLUME

VILLON. Œuvres complètes	1 vol.
CAYLUS (M ^{me} DE). Souvenirs	1 vol.
CONTES FANTASTIQUES. { Diable amoureux.	} 1 vol.
{ Démon marié	
{ Merveilleuse histoire	
LA PRINCESSE DE CLÈVES	1 vol.
MALHERBE. Poésies complètes	1 vol.
MANON LESCAUT	1 vol.
LA FONTAINE. Contes et Nouvelles	2 vol.
— Fables.	2 vol.
DAPHNIS ET CHLOÉ	1 vol.
RESTIF DE LA BRETONNE :	
* Contemporaines mêlées	1 vol.
** — du commun	1 vol.
*** — par gradation	1 vol.
REGNIER. Œuvres complètes	1 vol.
RABELAIS. Œuvres complètes	7 vol.
AVENTURES DE TIL ULESPIÈGLE.	1 vol.
PERRAULT. Contes.	1 vol.
LE DIABLE BOITEUX	2 vol.
LA CÉLESTINE	1 vol.
PAUL ET VIRGINIE	1 vol.

EDITION DE LUXE

Tirages spéciaux avec vignettes en tête de pages, culs-de-lampe, fleurons, etc., sur très beaux papiers.

Vélin ordinaire.	le vol. broché.	2 fr.
Vélin (fil) à la forme.	—	4 fr.
Chine véritable (en étui)	—	15 fr.
Reliure en percal, bleu, titre or, non rogné.	50 c.	le vol.
Etuis pour vélin fil, titre or.	60 c.	le vol.

EN PRÉPARATION : plusieurs ouvrages vers et prose.

Paris. — Impr. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas.

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
CLÉMENT MAROT

Revue sur les éditions originales

AVEC
PRÉFACE, NOTES ET GLOSSAIRE

PAR
M. PIERRE JANNET

TOME IV



PARIS
C. MARPON & E. FLAMMARION
GALERIES DE L'ODÉON, 1 à 7

E. PICARD, ÉDITEUR, 5, PASSAGE DES FAVORITES

Tous droits réservés.

E. PICARD

Paris. -- Impr. de Ch. Noblet, 13, rue Çujas.

BIOGRAPHIE

DE

CLÉMENT MAROT

Le signe particulier du génie de Clément Marot, c'est le mélange de l'esprit du Midi et de l'intelligence du Nord ; c'est la vivacité d'imagination, l'agilité du style, propres surtout aux poètes de la langue d'oc, unies à la gravité mélancolique de la race normande.

Marot appartient, en effet, par sa naissance, en même temps au Nord et au Midi, et tous les accidents de sa vie ne servirent qu'à ranger sa muse,

tantôt sous l'une, tantôt sous l'autre de ces deux influences qui se disputent son talent.

Il a gardé la renommée d'un poète amoureux, élégant, leste et pimpant. L'histoire littéraire n'a vu de lui que cette portion de sa vie qui s'écoula entre l'adolescence et l'âge mûr, alors qu'au sommet de sa fortune, au milieu brillant de son existence, il développa, dans toute leur originalité, les plus fines, les plus charmantes, les plus exquises de ses qualités. La Postérité a oublié qu'il a débuté en poète pédant, et fini en poète prêcheur, comme elle a pardonné le cynisme répugnant de mainte épigramme en considération de la grâce parfaite de tant d'épîtres et de l'émotion touchante de plusieurs élégies.

L'édition des œuvres complètes qu'on donne aujourd'hui au lecteur permettra de mieux apprécier un poète plus célèbre que connu, et plus complet, quoique moins pur, qu'il n'a la renommée de l'être.

I

Clément Marot naquit à Cahors, en Quercy, non pas, comme on l'a dit souvent, en 1495, mais vers la fin de l'année 1496 ou au commencement de 1497. Au printemps de 1526, il nous dit, en

effet, qu'il est en France depuis vingt ans et qu'il y est venu ayant près de dix ans.

Son père, Jehan Mares, ou Marais, des Mares, ou des Marets, dit Marot, appartenait à une famille normande demeurant à Matthieu, à une lieue et demie de Caen, et dont une dizaine de membres nous sont, à des titres divers, cités dans les documents, soit du tabellionage, soit de l'Université de Caen à la fin du xv^e siècle.

On ignore les causes qui amenèrent Jehan Marot en Quercy. Je le vois nommé dans les archives de Cahors en 1471. A cette date, il y épousa la fille d'un bourgeois nommé Rosières ou Rousières. On peut conclure des indications données par les comptes des consuls de Cahors qu'il perdit cette première femme avant 1480 et qu'il se remaria avec une femme de la même ville dont le nom nous est inconnu et qui fut mère de Clément.

Nous avons dit que notre futur poète fut amené en France — ce sont ses propres expressions — en 1506.

En 1507, son père Jehan Marot, escrivain de la reine Anne de Bretagne, suivit Louis XII à l'expédition de Gênes. Il nous a laissé un récit de ce *Voyage de Gênes*, et il occupa dès lors à cette illustre et magnifique cour de la reine Anne une place qu'il nous a été difficile de définir exactement.

Cette cour, disons-nous, était magnifique. Il est juste d'y voir, en effet, l'aube de la Renaissance, le début de ce brillant xv^e siècle amoureux d'art et de poésie. Jean Marot lui-même nous montre quelle bienveillance Anne témoignait aux *beaux esprits*, aux *gens de sçavoir*. Ceux-ci étaient nombreux alors ; ils étaient les amis de Jean Marot, et ils l'aidèrent à enseigner à son fils l'art des vers, ce que le bon vieillard, comme Clément nous le dira plus tard, faisait « avec une peine remplie de plaisir ».

Les premiers essais de notre poète : *Traduction de la première Eglogue de Virgile*, le *Jugement de Minos*, le *Dialogue des deux amoureux*, et ses plus anciens rondeaux, portent la trace de cette influence paternelle.

On peut supposer qu'il les composa lorsque, après avoir achevé son éducation universitaire, il commença à suivre le Palais.

Il ne resta pas longtemps parmi les basochiens, et devint page de messire de Neuville, seigneur de Villeroy, qui fut pour lui un protecteur intelligent. Il lui ouvrit la carrière des armes, où il n'était pas destiné à briller, et le poussa à la cour, qui devait être, comme il le dira, la vraie *maistresse* de son génie.

Clément avait, vers 1514, présenté à François de Valois, qui allait devenir François I^{er}, le *Juge-*

ment de Minos ; il offrit un peu plus tard à son nouveau protecteur, Nicolas de Neuville, le *Temple de Cupido* et le corrigea d'après ses conseils.

On sortait de page de 16 à 18 ans. Ce ne fut pourtant qu'en 1519 que Clément — il avait pris avant cette date le titre purement honorifique, sans doute, de *facteur de la royne*, poète de la reine Claude — fut attaché à la cour de Marguerite de Valois, sœur de François I^{er}. Je le trouve inscrit pour la première fois en 1524 parmi les pensionnaires de cette princesse. Il recevait 95 livres par an. Il était en même temps attaché à la maison militaire du duc d'Alençon, mari de Marguerite.

Il travaillait à secouer l'influence littéraire qui avait pesé sur ses premières années, l'influence des poètes pédantesques, contemporains de son père, mais sans montrer encore grande originalité dans la masse des rondeaux, complaintes, épitaphes, épîtres, épigrammes cyniques qu'il composait alors.

C'est entre 1522 et 1523 que notre poète commença à se révéler, et c'est à cette date que son cœur — qui devait être le plus utile de tous ses précepteurs — commença aussi à ressentir des émotions plus nobles et plus profondes. Marot s'attacha vraiment à une dame qu'il nomme Diane. S'agit-il de Diane de Poitiers, comme l'a dit Lenglet du Fresnoy ? Rien ne le prouve. Mais il est

certain qu'il dut à cet amour vigoureux, sincère et ardent l'éveil de son génie.

En 1524, il suit le roi en Italie. Il est blessé et fait prisonnier à la bataille de Pavie, mais il est relâché et revient en France au commencement de l'année 1525. Il y trouve sa maîtresse tout à fait changée, et non-seulement infidèle mais perfide. C'est à elle qu'il attribue les malheurs qui vont lui arriver, son emprisonnement, dont il nous racontera si énergiquement l'histoire dans la pièce intitulée *l'Enfer*. Il se gardera bien, du reste, de dire que c'est moins à la méchanceté des hommes en général et de Diane en particulier, qu'à la légèreté un peu naïve et à l'effronterie étourdie de Clément Marot, qu'il dut les malheurs qui vont avec la gloire composer désormais son existence.

II

La cour de Marguerite de Valois était ouverte non-seulement aux poètes, aux artistes, aux gens d'habitudes purement littéraires, mais à ces adeptes d'une critique plus philosophique, d'une érudition plus grave et d'une science exclusivement théologique, à ceux qu'on nommait alors les novateurs. Parmi ceux-là, quelques-uns, sans se séparer encore du catholicisme, réclamaient de bonne foi ou par

ambition, gravement ou légèrement, au nom de la vertu ou de la débauche, avec des préoccupations ou pieuses ou politiques, réclamaient, disons-nous, des réformes dans l'établissement ecclésiastique du Moyen Age. Clément Marot, vif, spirituel, amoureux du bruit et du changement, actif d'esprit, audacieux de pensées, d'ailleurs vain et vaniteux, léger et libertin, fanfaron, étourdi et bavard, était naturellement désireux de plaire à la duchesse et d'éblouir par sa témérité le cercle des novateurs. Il se laissa volontiers pousser en avant par des compagnons plus vénérables, plus doctes, mais plus prudents et meilleurs diplomates que ce poète écervelé. Il fit tant de bruit et parada si bien, qu'il fut accusé d'hérésie, saisi et enfermé au Châtelet, vers la fin de février 1526. Il ne tarda pas à être réclamé par un ami de Marguerite, Louis Gailhard, évêque de Chartres, qui, sous prétexte de prison, le logea dans une maison fort claire, au milieu d'un aimable jardin. Il fut relâché peu de temps après, vers Pâques de cette même année 1526. C'est à la fin de cette année — je crois facile de le prouver — qu'il perdit son père. Jean Marot était valet de garde-robe, ou plutôt valet de chambre du roi, aux appointements de 240 livres par an. Clément, qui revenait de visiter ses propriétés de Clément et de Marot, en Quercy, demanda à succéder à son père.

Il arrivait à l'apogée de son talent. Il venait de composer ses plus touchantes élégies, et il écrivit ses plus charmantes épîtres, ses plus fines épigrammes. Enfin en 1528, il est bien définitivement inscrit sur les états de la maison du roi, aux appointements de 250 livres. Il est à la cour, il est de la cour, il est auprès de François I^{er}. C'est alors, dans ce milieu, et à côté de ce grand roi, qui fut, si je puis dire, sa véritable muse, que son génie devint complètement original ; son talent acquit toute sa politesse, sa grâce, sa délicatesse, tout son naturel.

Ici se présente la question capitale de la vie de notre poète, celle de ses amours avec la duchesse Marguerite. Je l'ai étudiée ailleurs longuement et attentivement. Je crois avoir prouvé clairement que Marguerite ne fut jamais la maîtresse de Marot. C'est un roman qu'il faut laisser à Lenglet du Fresnoy, érudit ingénieux et sans autorité, et à ses successeurs en érudition à la fois grossière et légère, successeurs moins ingénieux sans doute que leur maître, mais aussi plus discrédités encore que lui.

Quoi qu'il en soit, Clément, après avoir eu de nouvelles relations désagréables avec dame Justice, après avoir été volé, après avoir souffert une grave maladie, et avoir raconté cela dans les plus char-

mantes de ses épîtres, se maria vers 1530, à ce que je crois.

Peu après, en 1531, il eut encore affaire au Parlement par cause d'hérésie. Il fut sauvé momentanément par le roi de Navarre et Marguerite de Valois, sa nouvelle épouse, qui envoyèrent leur secrétaire, Etienne Clavier, le pleiger et cautionner.

Notre poète parut vouloir, hélas ! pour trop peu de temps, se livrer exclusivement aux œuvres littéraires. Il publia en 1532, sous le titre d'*Adolescence clémentine*, le premier recueil de ses œuvres. Cette première édition fut suivie de beaucoup d'autres, auxquelles on ajoutait chaque fois quelques pièces nouvelles, jusqu'à l'édition de Dolet, Lyon, 1538, la dernière sans doute qu'ait revue l'auteur.

Au commencement de l'année 1535, Clément Marot fut de nouveau ajourné à comparaître devant le Parlement. Mais cette fois l'affaire était grave. François I^{er}, après quelque temporisation, avait décidément pris parti contre les luthériens et la théologie allemande. Notre poète avait donc cru sage de se sauver. Il avait couru jusqu'en Béarn, avait laissé auprès de Marguerite son fils, tout jeune encore, et avait gagné le Ferrarois, en l'hiver de l'année 1535.

III

Dans cette Italie, où, selon du Bellay, tout était compassé, hypocrite et plat, dans ce Ferrarois, où le peuple était si avide, le prince si corrompu et la poésie si pédantesque, Marot apprit, comme il dit, à *poltroniser*, à s'arrêter une heure sur un mot avant de le prononcer et à ne répondre que d'un signe de tête.

Il y sut aussi conquérir la gloire, et les pièces qu'il envoya de Ferrare en France mirent le comble à sa renommée. Les *Blasons du beau et du laid Tetin*, les *Epistres du coq-à-l'asne* ne représentaient pourtant pas un genre nouveau, et ils sont, à nos yeux, bien inférieurs à ses bonnes épistres au roy, à ses épigrammes, à ses élégies. Le goût d'alors n'en jugea pas ainsi. Les *Blasons* furent imités, sans repos ni mesure, et les *Epistres du coq-à-l'asne* passèrent pour le dernier mot de la satire.

Néanmoins bientôt il fut obligé de quitter Ferrare, où Renée de France, épouse d'Hercule d'Este, cherchait à faire de cette ville un des boulevard du luthéranisme. Le prince son mari, parent du pape et protégé de l'empereur, chassa la petite troupe des pédants et des prédicants qui

essayaient de changer sa ville en une officine de pamphlets germaniques.

Marot fut obligé de s'enfoncer plus avant dans l'exil. Il gagna Venise, où il fut assez malheureux. Il obtint enfin la permission de rentrer en France à la fin de 1536 et se retrouva bientôt plus avant que jamais dans la faveur du roi.

A cette époque de sa vie se place cette grosse querelle qu'il eut avec François Sagon, et à laquelle prirent part bon nombre des poètes contemporains. On reprochait à Marot d'être, comme on le dirait aujourd'hui, un mauvais citoyen, d'être un renégat, un homme sans foi, sans courage, sans caractère. Il y eut échange de beaucoup d'injures.

Bien que cette campagne contre notre poète paraisse avoir réussi à tourner contre lui une partie de l'opinion, le roi ne l'abandonna pas, et nous le voyons faire à son poète favori don d'une « maison, grange et jardin, le tout enclos de murailles et situé au faubourg Saint-Germain (1539). »

Marot pourtant tournait à la décadence. Le pédantisme théologique appesantissait sa muse autant que l'avait fait le pédantisme littéraire, et, à la fin de sa carrière, la fréquentation des prédicants huguenots devait lui nuire autant et de même façon que le fit, en son adolescence, la hantise des vieux poètes latinisants du xv^e siècle.

Il avait aussi un peu oublié la prudence que l'Italie lui avait apprise, et il n'avait pas encore deviné qu'il était un instrument dans les mains des pieux et habiles diplomates qui présidaient à la conduite politique du parti luthérien.

Nous ne comprenons aujourd'hui ni le succès ni la malice des *Psaumes* traduits par Marot. Mais jamais œuvre littéraire n'avait excité enthousiasme pareil à celui qui accueillit cette traduction.

Pour nous, ce sont des vers au-dessous de toute critique, emphatiques, embarrassés, pompeux, chevillés jusqu'à la bouffonnerie, de vrais modèles de cette muse grossière et grotesque à laquelle nous devons les complaintes populaires.

Ils devinrent pourtant immédiatement, et restèrent jusqu'au xviii^e siècle, partie importante du culte réformé ; et la Sorbonne s'empressa de les condamner.

Marot se remit à la fuite. Cette fois il gagna Genève. Mais quand il fut arrivé dans les murs de cette Jérusalem nouvelle, il put comprendre à quel point il avait été le jouet des fanatiques.

C'était au nom de la liberté de conscience et de la tolérance que les gens de Genève essayaient de s'introduire en France et d'y dominer, et quand leur instrument, le poète candide qui leur devait pour la troisième fois la persécution et l'exil, vint se réfugier chez eux, quand il leur de-

manda la millième partie de la liberté qu'ils exigeaient en France, ils l'appelèrent libertin et le chassèrent, quelques-uns disent après l'avoir condamné à mort et fouetté, mais le fouet pas plus que la condamnation à mort ne sont certains. On se contenta de l'expulser, avec des injures; il est vrai qu'on n'avait plus besoin de lui pour essayer de convertir le roi à la liberté de conscience et à la tolérance.

Marot était décidément perdu pour la France.

Il s'était réfugié en Piémont, alors aux mains des Français, et où la protection de François I^{er} le suivit encore. Il y mourut en l'automne de 1544, en achevant une ode qui n'est pas sans valeur. Il chanta une dernière fois, à propos de la victoire de Cérisolles, l'honneur et la gloire du roi, son maître, et, autant qu'on le pouvait comprendre alors, en des positions si diverses, son ami.

IV

Marot fut un des derniers poètes du Moyen Age, un des premiers des Temps modernes. C'est là une des grandes causes de sa renommée et de son talent.

Il résuma et traduisit dans un langage clair et fin des qualités qui étaient essentiellement fran-

çaises et qui étaient fort bien représentées dès le XIII^e siècle, mais qui étaient mises en œuvre dans une langue destinée à varier, à chaque siècle ou demi-siècle, jusqu'au XVI^e.

Ainsi ces qualités de finesse, d'élégance, de clarté qui sont propres au style français, et qui étaient goûtées par chaque génération du Moyen Age, étaient difficilement perceptibles à la génération suivante, quand elle les trouvait dans des monuments littéraires écrits en un langage déjà vieilli pour elle.

Marot venant à une époque où la syntaxe s'affermisssait, où la langue ne devait plus guère changer, ravit le monde classique, les critiques et la société du XVII^e siècle qui vit en lui l'unique représentant de nos vieilles beautés littéraires, l'inventeur de l'esprit français. On le prit pour homme de génie quand il n'était qu'un artiste habile, un poète heureux et venu à l'heure favorable.

Il posséda une intelligence ouverte, un esprit aisé et lesté, une âme sensible et flexible et un tempérament léger, mobile, facile à distraire. En toute idée il apercevait vite le point incisif et brillant. Son esprit agile et joyeux, tout à l'aise dans la phrase limpide, aiguissait plus finement encore ce point brillant, et quand il arriva à l'équilibre parfait de ses qualités, et dans un milieu aristocratique, noble, poli, très-élégant, très-amou-

reux d'art et très-expert aux choses de l'esprit, il put présenter cet ensemble de finesse, de naturel et d'éloquence qui constitue la *grâce*.

Je dirais volontiers de lui qu'il fut le *poète du sourire* :

Et de ses vers qui ont domté la Mort
Les Sœurs luy ont sepulture bastie
Jusques au Ciel. Ainsi la *Mort n'y mord*.

Ainsi parle du Bellay en commentant la fière et hautaine devise de maître Clément ; et je crois volontiers que sa gloire vivra du moins aussi longtemps que la noble et chère France pourra garder ce génie sobre et vif, cette intelligence fine et mesurée, cette langue claire et sensée qui l'avaient mise si haut parmi les nations.

C. D'HÉRICAULT.

M. P. Jannet avait publié trois volumes de cette édition de Marot et à peu près achevé le quatrième, quand il est mort. Il ne restait à faire, pour que l'ouvrage fût achevé, que cette biographie et le glossaire index. C'est donc sur ces deux points uniquement que porte ma responsabilité, et c'est à notre vieil ami, trop tôt perdu, que revient le mérite de tout le reste de l'édition.

C. H.

Octobre 1872.

DEUX COLLOQUES D'ERASME.

A. *Colloque d'Erasmus, traduit de latin en françois*
par Clement Marot,
intitulé Abbatis et Eruditæ.

AUX LECTEURS.

QUI le sçavoir d'Erasmus voudra veoir,
Et de Marot la rythme ensemble avoir,
Lise cestuy colloque tant bien faict,
Car c'est d'Erasmus et de Marot le faict.

AU LECTEUR.

ENTENDS (lecteur) que ce colloque,
Qui est d'un abbé ignorant
Duquel une femme se mocque,
Religion ne met à néant :
Mais, l'abus un peu descouvrant,
Des gens sçavants l'honneur ne touche :
Ainsi l'entends en le lisant.
Qui sera morveux, si se mouche.

CLÉMENT MAROT, IV.

I

Colloque de l'abbé et de la femme sçavante.

Interlocuteurs : l'ABBÉ et YSABEAU.

L'ABBÉ.

QUEL mesnage, dame Isabeau,
Voy je céans ?

YSABEAU.

N'est il pas beau ?

L'ABBÉ.

Je ne sçay quel beau, mais vraiment
Il ne sied pas fort proprement
A fille ne femme.

YSABEAU.

Pourquoy ?

L'ABBÉ.

Pour ce qu'en ce lieu de requoy
Tout est plein de livres.

YSABEAU.

Tant mieulx :

Et dea ! vous qui estes si vieux,
Abbé nourry en seigneurie,
Veistes vous jamais librairie
Chés les grands dames ?

L'ABBÉ.

Si ay, si,

Tout en beau françois : mais ceux cy
Ce sont livres latins et grecz.

YSABEAU.

J'entens bien, ilz vous sont aigretz :
Mais dictes moy en conscience
N'apprend on sagesse ou science
Qu'en livres françoys seulement ?

L'ABBÉ.

Cela n'appartient nullement
Qu'à princesses de hault affaire,
Quand elles ne sçavent que faire
Pour recréer un peu leurs ames.

YSABEAU.

Et n'appartient il qu'aux grandz dames
De sçavoir et de vivre à l'aise?

L'ABBÉ.

Or escoutons, ne vous desplaise ;
C'est mal accouplé, ce me semble,
Vivre à l'aise et sçavoir ensemble ;
Aux femmes n'appartient sçavoir,
Et est aux princesses d'avoir
Leur plaisir, et à l'aise vivre.

YSABEAU.

Il fault que l'assault je vous livre .
Dites moy, n'appartient il point
A chascun de venir au point
De bien vivre ?

L'ABBÉ.

Je croy qu'ouy.

YSABEAU.

Et venez çà, povre esblouy ;
Doy je dire aveugle ? Qui est ce
Qui peult vivre en aise et liesse
Sans vivre bien ?

L'ABBÉ.

Mais je demande

Qui peult vivre en liesse grande
En vivant bien ?

YSABEAU.

Par ainsi donques,
Vous approuvez tous ceux quiconques
Vivent d'une vie mauvaise,

Pourveu qu'ilz vivent à leur aise :
Ne faictes pas ?

L'ABBÉ.

Je cuyde, moy,
Que ceux qui vivent sans esmoy
Et à plaisir vivent trèsbien.

YSABEAU.

Mais ce tant grand plaisir, ou bien
Vient il des choses de dehors,
Ou de l'esprit ?

L'ABBÉ.

Il ne vient fors
De ce que je sens et saveure,
Ou que je voy.

YSABEAU.

Je vous assure
Que ne vous estes destourbé,
Et estes un subtil abbé,
Mais un trèsourdault philosophe :
Respondez moy, de quel estoppe
Est le grand aise ? A vostre advis
Où le prenez vous ?

L'ABBÉ.

En convis,
A boire et dormir tant qu'on peult,
A faire tout ce que l'on veult,
En argent, honneur, tout cela.

YSABEAU.

Et si Dieu en ces choses là
D'aventure avoit mis science
Et ce beau don de sapience,
En vivriez vous moins plaisamment ?

L'ABBÉ.

Qu'appellez vous premierement
Sapience, à fin qu'on le sçache ?

D'ÉRASME.

YSABEAU.

Chose dont vous ne tenez tache,
C'est à sçavoir, congnoistre en somme
Que la felicité de l'homme
Ne gist fors qu'aux biens de l'esprit,
Et que tout le bien qui perit,
Comme argent, honneur, noble race,
Ne le rend (sauve vostre grace)
Plus heureux, ne meilleur aussi.

L'ABBÉ.

C'est le moindre de mon soucy
Que ceste sapiencé.

YSABEAU.

Voire :

Or ça, pourriez vous jamais croire
Que je sens plus d'aise et grand heur
À lire quelque bon autheur
Moral, naturel ou divin,
Que vous à boire de bon vin,
Ou jouer quand on a disné ?
Que vous en semble, *Domine* ?
Ne vis je pas en grands esbas ?

L'ABBÉ.

Quant à moy, je n'y en voy pas,
Sans mentir.

YSABEAU.

Je ne m'enquiers point

Qui vous delecte ou qui vous point,
Mais de ce qui doibt delecter.

L'ABBÉ.

Je ne voudrois point alecter
Mes moynes dispos et delivres
Ordinairement en ces livres :
C'est bien livré.

YSABEAU.

Et mon mary,
Tant s'en fault qu'il en soit marry,
Qu'il m'en aime mille foys mieulx :
Pourquoy en voz religieux
Les livres doncques n'approuvez ?

L'ABBÉ.

Je les en ay tousjours trouvez
Moins obéissans la moitié,
Et si hardiz que c'est pitié
A me respondre : ilz me repliquent
D'un tas de decrets qu'ilz expliquent,
De Saint Pierre et Saint Mathieu
Et de Saint Paul.

YSABEAU.

Ho ! de par Dieu,
Vous leur commandez donc de lire
Choses qui peuvent contredire
A Saint Pierre et Saint Paul l'apostre ?

L'ABBÉ.

Par mon ame, sauve la vostre,
Je ne sçay quell' doctrine ilz ont,
Mais je hay les moines qui sont
Repliquans, et voudrois n'avoir
Moine qui eust plus de sçavoir
Que j'en ay.

YSABEAU.

Pour y obvier,
Il ne fault rien qu'estudier
Si bien que soyez fort sçavant.

L'ABBÉ.

Ja n'ay loisir mettre en avant
Toutes ces choses.

YSABEAU.

La raison ?

L'ABBÉ.

Pour autant qu'en nulle saison
N'y puis vacquer.

YSABEAU.

Quoy, nostre maistre,
Ne pouvez vous vacquer à estre
Prudent et sage ?

L'ABBÉ.

Ma foy non.

YSABEAU.

Vous n'en aurez donc point le nom.
Et qui vous garde d'y entendre ?

L'ABBÉ.

Tout plein de soing qu'il me fault prendre
Pour ma maison ; faire la court ;
Mon service, qui n'est pas court ;
Chevaux, chiens, oiseaux, choses telles.

YSABEAU.

Ces choses là vous semblent elles
Meilleures que devenir sage ?

L'ABBÉ.

Que voulez vous ? c'est un usage
Que nous avons.

YSABEAU.

Je vous demande,
Si vous aviez vertu si grande
De muer les corps et les testes
De vous et voz moines en bestes,
Les feriez vous pas estre veaux,
Et vous cheval ?

L'ABBÉ.

Quels motz nouveaux !
Non vrayement.

YSABEAU.

Si seroit ce bien

Pour garder qu'ilz ne fussent rien
Plus que vous, en faisant ainsi.

L'ABBÉ.

Je n'aurois pas trop grand soucy
Quelz animaux fussent les moynes,
Ne les curez, ne les chanoines,
Pourveu qu'homme je fusse.

YSABEAU.

Somme,
Vous pensez donc celuy estre homme
Qui n'est sage et n'y veult pourvoir ?

L'ABBÉ.

Je suis, si le voulez sçavoir,
Pour moy, assez sage et heureux.

YSABEAU.

Sy sont bien les pourceaux pour eux
En leur qualité.

L'ABBÉ.

Par mon ame,
Vous estes une estrange dame,
Et me semblez une sophiste.

YSABEAU.

Par ma foy, Monsieur le Buliste
Ce que me semblez ne diray :
Mais bien je vous demanderay
Pourquoy mes livres faschent tant
A vostre veue.

L'ABBÉ.

Pour autant
Que la quenoille et le fuseau
Sont armes de femmes.

YSABEAU.

Tout beau !
La femme ne doibt elle point
Gouverner sa maison à poinct,

Instruire ses enfans ?

L'ABBÉ.

Si faict.

YSABEAU.

Et pensez vous qu'un tel effect
Se puisse mener sans prudence ?

L'ABBÉ.

Nenny vraiment, comme je pense.

YSABEAU.

A fin qu'adverty en soyez,
Les livres que vous me voyez
Me font telle chose cognoistre.

L'ABBÉ.

On voit tous les jours en mon cloistre
Soixante et quatre moines vivre :
Toutesfoys au diable le livre
Qu'en leur chambre encor on a veu !

YSABEAU.

A ce conte, c'est bien proveu
A voz moines de bonne sorte.

L'ABBÉ.

Quant des livres, je vous supporte,
Mais non latinier.

YSABEAU.

Voicy rage :

Pourquoy ?

L'ABBÉ.

Pourceque tel langage
Aux femmes n'est pas bien séant.

YSABEAU.

Ne respondez point pour néant :
Raison ?

L'ABBÉ.

A tout bien regarder,
Cela sert bien peu à garder

Leur chasteté.

YSABEAU.

Doncques les songes,
Les fables et sottes mensonges
Des romans ont propriété
De garder nostre chasteté?
N'ont pas ?

L'ABBÉ.

Ce n'est pas tout.

YSABEAU.

Là donc,

Dictes hardiment tout du long
Sans rien obmettre.

L'ABBÉ.

Toutes femmes
Qui craignent tomber en diffames
En si grand danger ne seront
Des prestres, quand point ne sçauront
Parler latin.

YSABEAU.

En bonne foy,
Le moindre danger que j'y voy
C'est cestuy là : car du latin
Vous travaillez soir et matin
A rien n'en sçavoir, Dieu mercy.

L'ABBÉ.

La commune l'estime ainsi
Que je le vous ay recité,
Parce qu'il n'est pas usité
Ne commun qu'une femme ou fille
Sçache tant, ne qu'elle babille
Latin, ne gros ny elegant.

YSABEAU.

Pourquoy m'allez vous allegant
La commune, qui est le pire

Auteur que vous me sçauriez dire
 Pour faire bien ? Et d'avantage,
 Pourquoi m'alleguez vous l'usage
 Et la coustume qui s'oppose
 Tousjours à faire bonne chose ?
 Aux bonnes choses conviendrait
 S'accoustumer : lors adviendrait
 Qu'on verroit la chose en usance
 Qui estoit hors d'accoustumance ;
 Ce qui estoit amer à tous
 Seroit d'un chascun trouvé doux ;
 Ce qui semble laid si longtems
 Seroit fort beau.

L'ABBÉ.

Je vous entends.

YSABEAU.

Par vostre foy, je vous demande :
 Sied il mal à une Allemande
 Sçavoir françoys !

L'ABBÉ.

Non.

YSABEAU.

Raison quelle ?

L'ABBÉ.

Et que sçay je, moy ! A fin qu'elle
 Parle aux Françoys, ou leur responde :
 Dy je pas bien ?

YSABEAU.

Le mieulx du monde :

Pourquoi donc me venez reprendre
 Si le latin je veux aprendre,
 Pour parler avec tant d'auteurs
 Sages, sçavans, consolateurs,
 Tant bien disans, tant bien vueillans,
 Et en tout si bien conseillans

Ceux qui les lisent ?

L'ABBÉ.

Je vous jure

Que de ces livres la lecture
Diminue merveilleusement
A la femme l'entendement ;
Avec ce qu'elles n'en ont gueres,
Et qu'elles sont un peu legeres
Du cerveau.

YSABEAU.

De dire combien

Vous en avez, je n'en sçay rien ;
Si peu que j'en ay, toutesfoys,
J'aymerois mieulx cent mille foys
L'user en quelque bonne estude
Qu'en une grande multitude
D'oraisons sans cueur barbotées,
Ou en jambons ou en tostées,
Toutes nuictz après qu'estes yvres.

L'ABBÉ.

La frequentation des livres
Pour vray engendre frenaisie.

YSABEAU.

Voicy estrange fantasie :
Les propos de tous ces beuveurs
Que vous avez, buffons, baveurs,
Vous font ilz frenatique ?

L'ABBÉ.

Moy !

Mais bien me mettent hors d'esmoy
Et d'ennuy, c'est bien le contraire.

YSABEAU.

Comment donc se pourroit il faire
Que si honnestes deviseurs
Que mes livres tant beaulx diseurs

Me feissent nuysance ?

L'ABBÉ.

On le dict.

YSABEAU.

Ce qu'on en voit y contredict.
Combien des vostres voit on plus
A qui le jeu des detz ou flus,
Le long veiller, les beuveries,
Ont engendré des resveries
Et des fureurs ?

L'ABBÉ.

Ma foy, Madame,
Si ne vouldrois je point de femme
Qui de sçavoir eust le degré.

YSABEAU.

Et je me sçay un trèsbon gré
D'avoir un homme pour espoux
Qui est tout different à vous ;
Car la science qu'ay apprise
Faict que davantage il me prise,
Et que je l'ayme beaucoup mieux.

L'ABBÉ.

Quand j'y pense, je deviens vieux

YSABEAU.

A quoy ?

L'ABBÉ.

A la peine qu'on prend
Quand les sciences on aprend,
Puis fault mourir.

YSABEAU.

He ! grosse teste
Aimeriez vous mieux mourir beste,
Si demain vous passiez le pas,
Que de mourir sçavant ?

L'ABBÉ.

Non pas :
 Pourveu que je n'eusse jamais
 Peine d'apprendre.

YSABEAU.

Voire mais,
 Sans peine au monde nul ne peult
 Atteindre à rien de ce qu'il veult :
 Encor tout ce qui est acquis,
 Tant soit il à grand' peine quis,
 En mourant il fault qu'on le lasche ;
 Pourquoi donc est ce qu'il vous fasche
 De prendre quelque peu de peine
 Pour chose tant noble et certaine,
 Et dont le fruict à l'autre vie
 Nous accompagne ?

L'ABBÉ.

J'ay envie
 De dire qu'en commun langage
 Nous disons une femme sage
 Folle deux foyz.

YSABEAU.

Certainement
 Cela se dict communement
 Par les folz : mais quoy, nostre maistre ?
 La bien sage ne le peult estre ;
 Et celle qui faict son arrest
 D'estre bien sage, et point ne l'est,
 Est folle deux foyz.

L'ABBÉ.

Mais d'où vient
 Qu'aux femmes aussi mal advient
 Science, qu'un bast à un beuf ?

YSABEAU.

Entendez-vous un bast tout neuf ?

Croyez, *Domine Abbate*,
 Qu'au beuf sied mieux d'estre basté,
 Qu'à un asne de porter mitre.
 Que tient on en vostre chayitre
 De la Vierge mere ?

L'ABBÉ.

J'en tien,
 Quant à moy, ce qu'un bon chrestien
 Doibt tenir.

YSABEAU.

Elle ne lisoit
 Donc jamais livres ?

L'ABBÉ.

Si faisoit ;
 Mais sans doubte elle ne leut oncques
 En ces livres cy.

YSABEAU.

En quoy doncques ?
 Je ne l'ay encor apprins d'ame.

L'ABBÉ.

En ses Heures de Nostredame
 Devotement.

YSABEAU.

Voycy bon homme !
 Et à quel usage ?

L'ABBÉ.

De Romme,
 Comme je croy.

YSABEAU.

Paule et Eustoche,
 Femmes ayment Dieu et leur proche,
 Ne furent elles pas expertes
 En la sainte Escripiture ?

L'ABBÉ.

Certes.

Aujourd'huy nous n'en voyons point,
 Au moins bien peu.

YSABEAU.

 Tout en ce point,
 C'estoit jadis chose bien rare
 Que de veoir un abbé ignare :
 Aujourd'huy il est si commun,
 Que cent mille aussi bien comme un
 Se trouveront ; jadis les princes,
 Roys, Cesars et chefz de provinces
 N'estoyent moins exquis en sçavoir
 Qu'en armes, puissance et avoir ;
 Et n'est encores ceste chose
 Si rare comme l'on propose.
 Aux Itales et en Espagne,
 Aujourd'huy voyre en Allemaigne,
 Force femmes se trouveront
 Qui aux plus clers disputeront ;
 En Angleterre sont encore
 Les filles du chancelier More ;
 En France tenons pour Minerve
 La sœur du roy, que Dieu conserve ;
 Et aux lettres fort on y prise
 Les nobles filles de Soubize ;
 Et si garde à vous ne prenez,
 Il adviendra qu'à vostre nez
 Aux escoles presideront,
 En pleine eglise prescheront,
 Et auront voz mitres et crosses.

L'ABBÉ.

Dieu nous gard de pertes si grosses
 Toutesfois.

YSABEAU.

 Que Dieu vous en garde ?
 C'est à vous à y prendre garde :

Car si tenez tousjours ces voyes,
 A prescher se mettront les oyes,
 Plus tost qu'elles vous souffrent estre
 Pasteurs sans voz brebis repaistre.
 Vous voyez quel est le danger
 La farce du monde changer :
 Son personnage quitter fault
 Au beau milieu de l'eschafault,
 Ou que de faict ou de parolle
 Chascun sache jouer son rolle ;
 Le temps vient, l'affaire est pressé.

L'ABBÉ.

Quel grand diable m'a adressé
 A ceste femme. En bonne foy,
 Si jamais chez nous je vous voy
 Plus gracieux nous vous serons.

YSABEAU.

Et comme quoy ?

L'ABBÉ.

Nous danserons,
 Banqueterons, irons chasser,
 Pous vous faire le temps passer,
 Et si jamais vous veistes rire,
 Nous rirons bien.

YSABEAU.

Vrayement, beau Sire,
 J'ay prou de quoy rire en ce lieu,
 Sans aller là.

L'ABBÉ.

Adieu.

YSABEAU.

Adieu.

FIN.

B. *Colloque d'Erasmus, traduit de latin en françois,
ar Clement Marot, intitulé Virgo Μισογάμος*

AU LECTEUR FRANÇOYS.

AMY lecteur, sois adverty,
Qu'au latin n'a rien d'avantage
Que ce qui est icy verty
Par Marot en nostre langage.

Colloque de la Vierge meprisant Mariage.

CLEMENT.

BIEN aise suis de veoir la fin
Du souper (Catherine), à fin
D'aller se pourmener ensemble :
Car, veu la saison, il me semble
Qu'il n'est chose plus delectable.

CATHERINE.

Je vieillissois aussi à table,
Et si m'ennuyois d'estre assise.

CLEMENT.

Qu'il faict beau temps, quand je m'advise !
Voyez, voyez tout à la ronde
Comment le monde rit au monde ;
Aussi est il en sa jeunesse.

CATHERINE.

Vous dictes vray.

CLEMENT.

Et pourquoy est ce
Que vostre printemps çà et là
Ne rit aussi ?

CATHERINE.

Pourquoy cela ?

CLEMENT.

Pource que n'estes pas bien gaye
A mon gré.

CATHERINE.

Paroist il que j'aye
Autre visage que le mien
Accoustumé?

CLEMENT.

Voulez vous bien,
Sans que vostre œil soit esblouy,
Que je vous monstre à vous?

CATHERINE.

Ouy.

CLEMENT.

Voyez vous bien là ceste rose,
Qui s'est toute retraicte et close
Vers le soir?

CATHERINE.

Je la voy. Et puis?
Vous voulez dire que je suis
Ainsi decheue?

CLEMENT.

Toute telle.

CATHERINE.

La comparaison est plus belle
Que propre.

CLEMENT.

Si ne m'en croyez,
Mirez vous bien, et vous voyez
En ce ruisseau : mais dictes moy
Pourquoy avec si grand esmoy
Durant le souper souspiriez.

CATHERINE.

Il ne fault que vous enqueriez
De chose qui aucunement

Ne vous touche.

CLEMENT.

Mais grandement ;

Car, quand vous estes en soucy,
Je suis tout fasché : qu'est cecy ?
Vous souspirez encor, Madame ;
Comme il vient du profond de l'ame
Ce souspir là !

CATHERINE.

Sans point menti,

J'ay qui au cueur se faict sentir :
Mais le dire n'est pas bien seur.

CLEMENT.

A moy qui vous tiens pour ma sœur ?
Non, non, Catherine, m'amie,
N'ayez ne craincte ne demye ;
Dictez moy tout sans rien obmettre :
Car à seurté vous povez mettre
Vostre secret en ces oreilles,
Tant il soit grand.

CATHERINE.

Voicy merveilles

Peult estre, quand vous le sçaurez,
Aucune puissance n'aurez
De m'y servir.

CLEMENT.

On vous orra.

Et qui par effect ne pourra
Vous secourir, peult estre, au fort,
Qu'on vous servira de confort
Ou de conseil.

CATHERINE.

J'ay la pepie.

CLEMENT.

D'où vient cecy ? Suis je une espie,

Ou ne m'aymez vous point autant
Que vous souliez ?

CATHERINE.

Je vous hay tant,
Que j'ay moins cher mon propre frere ;
Et toutesfoys mon cueur differe
D'en dire rien.

CLEMENT.

Vous estes fine,
Venez ça : si je le devine,
Le confesserez vous adonc ?
Vous reculez ? Promettez donc,
Ou j'importuneray sans fin.

CATHERINE.

C'est vous mesmes qui estes fin.
Or sus, puisque promettre fault.

CLEMENT.

Tout premier rien ne vous deffault,
Que je voy, en felicité.

CATHERINE.

Pleust à Dieu que la verité
Vous en dissiez.

CLEMENT.

Quant à vostre age,
Vous estes en la fleur ; et gage
Que le plus de voz ans ne monte
Qu'à dix et sept.

CATHERINE.

Non.

CLEMENT.

A ce compte,
Je croy que la peur de vieillesse
Ne vous met pas en grand' tristesse.

CATHERINE.

Nenny.

CLEMENT.

On voit de tous costez
En vous cent parfaites beaultez,
Grands dons de Dieu.

CATHERINE.

Je vous affie
Que ne me plains ny glorifie
De beauté quelle qu'elle soit.

CLEMENT.

Après, assez on aperçoit
Que n'avez maladie aucune,
Sinon qu'il y en eust quelqu'une
Qu'on ne voit point.

CATHERINE.

La Dieu mercy,
Je n'ay rien eu jusques icy
De mal caché.

CLEMENT.

Quant au renom,
Il n'est point mal.

CATHERINE.

Je croy que non.

CLEMENT.

Puis vous avez, je suis records,
Un esprit digne de ce corps,
Voire tel, sur ma conscience,
Que pour moy en toute science
Je le voudrois.

CATHERINE.

S'il y en a,
Il vient de Dieu qui le donna,
Et en loue sa bonté haulte.

CLEMENT.

Au reste, vous n'avez point faulte
De ceste bonne grace exquisite

Laquelle est tousjours tant requise
En la beauté.

CATHERINE.

Je vous assure
Que je vouldrois bien estre seure
D'avoir bonnes meurs.

CLEMENT.

Au surplus,
Il n'est rien qui abaisse plus
Beaucoup de cueurs que povre race,
Mais Dieu vous a faict ceste grace
D'estre yssue de bons parens,
Bien naiz, riches et apparens,
Et qui vous aiment.

CATHERINE.

Je n'en doubte.

CLEMENT.

Que diray plus? Voyez qu'en toute
Ceste ville je ne vois point
Fille qui me vient mieulx à point,
Ne que pour moy si tost j'esleusse,
S'il plaisoit à Dieu que je l'eusse
Pour ma femme.

CATHERINE.

Aussi pour espoux
Je n'en vouldrois autre que vous,
Si c'estoit à moy à choisir,
Et que j'eusse quelque desir
De mariage.

CLEMENT.

Il fault bien dire
Que le regret qui vous martyre
Soit un grand cas.

CATHERINE.

Pour abreger,

Il n'est pas du tout si léger
Comme l'on diroit bien.

CLEMENT.

Or sus,
Si je vous metz le doigt dessus,
Ne vous en fascherez vous ja ?

CATHERINE.

Je vous l'ay accordé desja ;
Besongnez.

CLEMENT.

Sans mentir, je sçay,
Et de faict j'en ay faict l'essay,
Combien le mal d'amour tourmente :
C'est vostre douleur vehemente ;
Confessez, vous l'avez promis.

CATHERINE.

Je confesse qu'amour a mis
En mon cueur l'ennuy que je porte :
Mais non pas amour de la sorte
Que celle que vous entendez.

CLEMENT.

Si plus grand clerc ne me rendez,
Garde n'ay que plus en devine.
Quelle amour est ce ?

CATHERINE.

Amour divine.

CLEMENT.

Brief, quand dix ans je penserois,
Plus deviner je ne sçauois :
Mais vostre bouche le dira,
Ou ceste main ne partira
Jamais de la mienne.

CATHERINE.

Quel homme !
Vous me pressez aussi fort comme

S'il vous touchoit.

CLEMENT.

Or quelque chose
Qui soit en vostre cueur enclose,
Mettez le hardiment icy.

CATHERINE.

Puisque vous m'efforcez ainsi,
Je la diray : quasy de l'age
D'enfance me vint en courage
Une affection si trèsgrande.

CLEMENT.

Et de quoy ?

CATHERINE.

D'estre de la bande
Des vierges sacrées.

CLEMENT.

Comment!

D'estre moinesse ?

CATHERINE.

Justement.

CLEMENT.

Hem ! c'est prendre bran pour farine.

CATHERINE.

Que dictes vous ?

CLEMENT.

Rien, Catherine ;
Je toussois. Dicter à loysir.

CATHERINE.

Mes parens à ce mien desir
N'ont jamais faict que resister.

CLEMENT.

Et vous ?

CATHERINE.

Et moy de persister,
Et de prieres et de larmes

Leur donnois souvent force allarmes
Pour les gaigner.

CLEMENT.

Et eulx que feirent?

CATHERINE.

Finablement, après qu'ilz veirent
Que je ne cessois de prier,
De requerir, pleurer, crier,
Ilz s'amollirent, promettans
Dès que j'aurois dix et sept ans
De faire à mon intention,
Pourveu que ma devotion
Continuast; or suis je au terme,
Et mon vouloir est tousjours ferme;
Toutesfoys, parens et amis,
Contre tout ce que m'ont promis,
Me refusent cela que tant
Jour et nuict me va contristant.
Je vous ay dict ma maladie :
Si pouvez, faictes que je die
Que j'ay trouvé un medecin.

CLEMENT.

Vierge plus blonde qu'un bassin,
Tout premier conseiller vous veux
Que voz affections et vœux
Vous moderez; et si contente
L'on ne vous fait de vostre attente.
D'en prendre ennuy ne vous jouez,
Mais vouez ce que vous povez
Pour le plus seur.

CATHERINE.

Morte je suis

Si je n'ay ce que je poursuis,
Voire bientost.

CLEMENT.

Mais voirement
D'où prinstes vous premierement
Ce mortel desir ?

CATHERINE.

Une fois
Que guere d'age je n'avois,
En un couvent on nous mena
De nonnains : on nous pourmena,
On nous montra là toutes choses.
Ces nonnains fresches comme roses
Me plaisoyent et me sembloient anges
Tout reluisoit jusques aux franges
En leur eglise : leurs préaux
Et jardins estoient si trèsbeaulx,
Quand tout est dit, en tous les lieux
Où je voulois tourner les yeux,
Tout me rioit : sur ce venoyent
Mille propos que nous tenoyent
Ces nonnains en leur doulx langage.
J'en trouvay là deux de mon age,
Et avec qui je m'esbatois
Du temps que petite j'estois.
De ce temps là, sans point mentir,
Commença mon cueur à sentir
Le desir d'une telle vie.

CLEMENT.

De rien condamner n'ay envie :
Si est ce qu'à toutes personnes
Toutes choses ne sont pas bonnes ;
Et veu la gentille nature
Laquelle en vous je conjecture,
Tant par les meurs que par la face,
Il me semble, sauf vostre grace,
Que devriez prendre pour espoux

Quelque beau filz, pareil à vous :
 Et instituer bien et beau
 Chez vous un couvent tout nouveau,
 Dont vous serez la mere abbesse,
 Et luy l'abbé.

CATHERINE.

Quoy ! que je laisse
 Le propos de virginité ?
 Plustost mourir.

CLEMENT.

En verité,
 Virginité grand' chose vault,
 Pourveu qu'elle soit comme il fault ;
 Mais pour cela n'est ja mestier
 Qu'entriez en cloistre ne monstier
 D'où ne puissiez sortir après.
 Vous pouvez vivre vierge auprès
 De pere et mere.

CATHERINE.

Il est ainsi ;
 Mais non trop seurement aussi.

CLEMENT.

Dictes vous ? Mais le plus souvent
 Plus à seurté qu'en un couvent ;
 Parmi ces diables de porceaux
 De moynes remplis de morceaux,
 Il fault que tant de moy tenez
 Qu'ilz ne sont chatrez ne sanez,
 Et tous nuds ressemblent un homme.
 Tout par tout peres on les nomme,
 Et, de faict, plusieurs fois advient
 Que ce nom trèsbien leur convient.
 Les vierges de cueur pur et monde
 Au temps passé en lieu du monde
 Plus honnestement ne vivoient

Qu'avec leurs parens, et n'avoient
 Que l'evesque pour leur beau pere.
 Mais nommez moy le monastere,
 Je vous pry, que vous voulez prendre
 Pour en servitude vous rendre
 A jamais.

CATHERINE.

Celluy de Tempert.

CLEMENT.

N'est ce pas celluy qui appert
 Sur la montaigne, par delà
 Le boys de vostre pere?

CATHERINE.

Là.

CLEMENT.

Je cognois toute la mesnie
 De léans : quelle compagnie !
 Elle merite bien, pensez,
 Que pour elle vous delaissez
 Vos parens si bons et honnestes.
 Quant au prier, sur toutes bestes
 Je la vous plevy la plus sottte :
 Il y a six ans qu'il radotte
 D'aage et d'ivrongnerie extreme,
 Et a deux compagnons de mesme,
 Frere Jehan et frere Gervais :
 Frere Jehan n'est pas trop mauvais,
 Mais au reste il n'y a rien d'homme
 Fors seulement la barbe ; somme,
 Il n'a ne sçavoir ne cerveau ;
 Et frere Gervais est si beau,
 De contenance si badine,
 Que sans le froc sacré et digne
 Qui couvre tout, il troteroit
 Parmy la ville, et porteroit

CLÉMENT MAROT, I^r.

3

Ce beau chaperon à oreilles
Et les deux sonnettes pareilles
Publiquement.

CATHERINE.

Ils sont tant doux!

CLEMENT.

Si les congnois je mieux que vous.
Mais ilz sont (j'entends bien le cas)
Vers voz parens vos advocats
Pour vous faire estre leur novice.

CATHERINE.

Frere Jehan m'y faict du service
Et est mon grand solliciteur,
Je le sçay bien.

CLEMENT.

Quel serviteur!

Or prenons qu'ilz soyent maintenant
Doctes, et bons à l'advenant
Pour ceste affaire : dès demain,
En moins que de tourner la main,
Sotz et mauvais se trouveront,
Et telz que baillez vous seront
Vous les fault recevoir et prendre
Pour tout jamais.

CATHERINE.

Il fault entendre

Que souvent on faict des banquetz
Chez nous, où on tient des caquetz
Qui m'offensent et scandalisent :
Car tousjours les propos que disent
Ces mariez par vanité
Ne sentent pas virginité;
Et parfoys, dont faschée suis,
Le baiser refuser ne puis
Honnestement.

CLEMENT.

Qui fuir veult
 Tout ce qui offenser le peult,
 Quand et quand se face iahumer.
 L'oreille doibt s'accoustumer
 A ouyr toutes choses dire,
 Prendre le bon, laisser le pire
 Pour le meilleur; et, d'autre part
 Je croy que vous avez à part
 Vostre chambre chés vostre pere.

CATHERINE.

Ouy dea.

CLEMENT.

Si on delibere
 De faire quelque gros banquet,
 Tandis qu'ilz tiendront leur caquet
 Tenez vous en vostre chambrette,
 Et en devotion secrette
 Avecques Dieu là devisez,
 Psalmodiez, priez, lisez,
 Louez sa bonté eternelle.
 Ainsi la maison paternelle
 Ne vous fera brin de souilleure,
 Mais bien vous la rendrez meilleure
 Et plus nette, ma bonne sœur.

CATHERINE.

Si est il toutesfoys plus seur
 Parmy les vierges se trouver.

CLEMENT.

Je ne veulx certes reprouver
 La compaignie chaste et honneste;
 Mais gardez bien qu'en vostre teste
 Vous n'ayez une impression
 De faulse imagination :
 Quand un temps y aurez esté,

Et bien veu d'un chascun costé,
Peult estre que toutes les choses
Entre les murailles encloses,
Et lesquelles voz yeux y veirent,
Ne vous riront comme elles feirent.
Toutes celles qui voiles ont,
Et m'en croyez, vierges ne sont.

CATHERINE.

Voilà bons motz.

CLEMENT.

Bons et notables

Sont les motz qui sont veritables;
Sinon qu'à maintes du Chapitre
Soit permis de prendre le tiltre
De Marie mere pucelle,
A celle fin qu'on les appelle
Vierges après l'enfantement.

CATHERINE.

Vous parleriez bien autrement
Si vous vouliez.

CLEMENT.

Propos final:

Souvent tout n'est pas virginal
Parmy ces vierges.

CATHERINE.

Non, beau sire ?

Et pourquoy ?

CLEMENT.

Je le vous voys dire :

Pource que parmy ces pucelles
Se trouvent grand nombre de celles
Qui de meurs ressemblent Sapho
Plus que d'entendement.

CATHERINE.

Ho, ho !

Quel jargon ! je ne l'entends point.

CLEMENT.

Aussi l'ay je dit tout à poinct
A fin que ne fut entendu.

CATHERINE.

Or voylà, mon cueur est rendu
A ce desir : il fault bien dire
Que l'esprit qui à ce me tire
Vient de Dieu, puisqu'il continue
Depuis tant d'ans que m'a tenue,
Et ne faict que croistre et m'attirer
De jour en jour.

CLEMENT.

Mais au contraire,
Cet esprit là suspect me semble,
Veu que tous voz parens ensemble
Fuyent à ce que desirez.
Ilz eussent esté inspirez,
Si vostre desir fust de Dieu.
Mais la plaisance de ce lieu
Que vous vistes petite fille,
Des nonnains la douce babille,
Leur habit saint, le chant d'icelles,
Leurs ceremonies tant belles,
Voylà l'esprit qui attira
Vostre cueur, et qui l'inspira,
Avec les caphardes parolles
De ces moynes à testes folles
Qui vous chevalent pour leur bien
Et pour dringuer; ilz sçavent bien
Que vostre pere est homme large :
A souper l'auront, à la charge
Qu'il portera du vin assez
Pour dix buveurs maistres passer
Ou bien chez luy en iront boire.

Parquoy, si vous m'en voulez croire,
 Rien contre le gré ne ferez
 De pere et mere, et penserez
 Que Dieu veult que soubz leur puissance
 Demouriez en obéissance.
 Songez y bien.

CATHERINE.

En tel affaire,
 C'est chose sainte de ne faire
 Compte de ses parens.

CLEMENT.

Sans faincte,
 Pour Jesuchrist c'est chose sainte
 N'obéir à pere ne mere.
 Au contraire, c'est chose amere
 Les mespriser en autre endroict :
 Car un filz chrestien qui voudroit
 De male faim laisser mourir
 (J'entens si le peult secourir)
 Son pere idolastre ou ethnicque,
 Il seroit un vray filz inique.
 Mais si vous n'avez le baptesme,
 Et la mere ou le pere mesme
 Vous veulent garder de le prendre,
 Lors à eulx ne devez entendre;
 Ou s'ilz vous vouloient mettre en teste
 De faire chose deshonneste,
 Alors pourriez en verité
 Contemner leur autorité.
 Mais qu'a besoing tout ce mystere
 De convent ne de monastere?
 Vous avez en toute saison
 Jesus Christ en vostre maison.
 D'avantage, ainsi que je trouve,
 Nature dict, et Dieu approuve,

Saint Paul remonstre fort et ferme,
Et la loy humaine confirmée.
Qu'enfans obéir sont tenuz
Aux peres dont ilz sont venuz.
Voulez vous de dessoubz les mains
De voz parens doux et humains
Vous retirer, et faire change
D'un vray pere à un pere estrange,
Et la propre mere tant chere
Permuter à une estrangere?
Ou, pour mieulx dire, voulez vous
Pour des parens benigns et doux
Des maistres et maistresses rudes,
Et acheter les servitudes,
Vous qui meritez qu'on vous serve,
Fille de maison, non point serve?
Certes, charité chrestienne
Rompt toute coustume ancienne
D'esclaves et serfz qu'on avoit,
Fors que les marques on en voit
Encor' en quelque region.
Mais soubz nom de religion,
Ce monde fol en son cerveau
A trouvé un genre nouveau
De servitude : on n'y permet
Sinon ce que la reigle y met.
Quelque bien qu'on vous donne et baille,
C'est au prouffict de la canaille;
Trois pas allez vous pourmener,
Soudain vous feront retourner,
Comme si la fuite aviez prise
Pour avoir vostre mere occise.
Et afin qu'on congnoisse mieulx
La servitude desdictz lieux,
Il fault qu'elle soit despouillée,

La robe des parens baillée ;
 Et à la mode qu'on traictoit
 Jadis les serfz qu'on achetoit,
 Ilz changent, qui est grand mespris,
 Le nom qu'au baptesme on a pris,
 De sorte que pour Pierre ou Blaise,
 Fault avoir nom Jehan ou Nicaise.
 Jacques aura, dès qu'il fut né,
 A Jesus Christ son nom donné ;
 Et quand Cordelier se rendra,
 Le nom de François il prendra.
 Souldard qui laisse la livrée
 Que son seigneur luy a livrée
 Semble renoncer à son maistre,
 Et saint homme nous pensons estre
 Celuy qui une robe vest
 Laquelle Jesus Christ, qui est
 Seigneur de tout, point ne luy donne ;
 Et s'il despouille et abandonne
 L'habit que d'ailleurs il a pris,
 Il en sera plus fort repris
 Que s'il laissoit par griefve offense
 La blanche robe d'innocence
 Qu'il eust de Jesus Christ son roy.

CATHERINE.

Certes on dict, et je le croy,
 Que c'est chose de grand merite
 Si quelqu'un sa liberté quitte
 Et en tel servage se boute
 De son gré.

CLEMENT

Cela vient sans doute
 De Pharisaique doctrine :
 Saint Paul au rebours endoctrine
 Que qui est franc s'y doibt tenir,

Sans point vouloir serf devenir,
 Mais plustost qu'on se delibere
 De devenir franc et libere.
 Et ce qui rend plus malheureuse
 Ceste servitude fascheuse,
 Il vous fault servir plusieurs maistres,
 Souvent grosses bestes champestres,
 Bien souvent trop longtems tenuz,
 Aucunefois nouveaux venuz.
 Or ça, est il loy ny usance
 Qui vous mette hors la puissance
 Et hors des droictz de pere et mere?

CATHERINE.

Nenny.

CLEMENT.

Et venez ça, commere :
 Povez vous donc oultre leur gré
 Vendre ou acheter champ ou pré
 Qui soit de leur bien ?

CATHERINE.

Rien quelconques

CLEMENT.

Qui vous baille ceste loy doncques
 De vous livrer en main estrange,
 Veu que pere et mere à ce change
 Ne veulent consentir à rien ?
 N'estes vous pas leur propre bien
 Et leur chere possession ?

CATHERINE.

La foy et la devotion
 Font cesser toute loy humainz.

CLEMENT.

Le faict de la loy se demaine
 Ailleurs, et principalement
 Au baptesme : icy seulement

N'est question que de changer
 D'accoustremens, et se renger
 Par une extraordinaire envie
 A ne sçay quel genre de vie,
 Qui n'est bon ne mauvais de soy.
 Je suis marry quand j'apperçoy
 Combien avec la liberté
 Vous perdrez de commodité.
 Maintenant il vous est licite
 Dedans vostre chambre petite
 Rire à part vous, estudier,
 Faire oraison, psalmodier
 Quand et autant qu'il vous plaira;
 Et dès qu'il vous y faschera,
 Vous povez ouyr les cantiques
 Et hymnes ecclesiasticques,
 Au service divin aller,
 De Dieu en chaire ouyr parler,
 Ou bien si quelque fille ou dame
 Qui soit bonne de corps ou d'ame
 Vous trouvez, ou homme sçavant,
 Ilz vous pourront mettre en avant
 Cent bons propos, desquelz à l'heure
 Vous pourrez devenir meilleure,
 Et pourrez eslire ou chercher
 Homme qui sçache bien prescher
 Jesus Christ sans capharderie.
 Si une fois en moynerie
 Vous entrez, perdre vous convient
 Ces choses là, desquelles vient
 Un grand prouffit quant à la foy.

CATHERINE.

Mais tandis, à ce que je voy,
 Je ne seray point nonnain.

CLEMENT.

Non.

Et si serez, puisque ce nom
 Vous plaist si fort, et audience.
 Elles s'enflent d'obedience :
 Et vous, n'avez vous pas cest heur
 D'obéir à vostre pasteur
 Et aux parens, comme est escript
 En la reigle de Jesus Christ?
 Quant à povreté qu'elles vouent,
 Et dont tant s'estiment et louent,
 Ne l'avez vous, quand tous voz biens
 Vos parens les ont, et vous riens?
 Toutesfois les vierges vouées
 Jadis estoient sur tout louées
 Des doctes et des saintes gens
 De subvenir aux indigens
 Selon la fortune et l'affaire,
 Ce qu'elles n'eussent pas sceu faire
 Si leur bien eussent rejecté.
 Au reste, quant à chasteté,
 La vostre n'empirera point
 A vostre maison; par ce poinct,
 Vous voilà nonnain, autant vault.
 Dicter moy que c'est que s'en fault?
 Un certain voile, une chemise
 Qui dessus la robbe soit mise,
 En lieu que dessoubz on la porte,
 Et des mines de mainte sorte,
 Qui de soy ne font valoir mieulx
 La personne devant les yeulx
 De Dieu, qui nostre cueur regarde.

CATHERINE.

Vous me comptez, quand j'y prens garde,
 Choses estranges et nouvelles.

CLEMENT.

Je dy choses vrayes et belles,
Et de raison.

CATHERINE.

Certes, si est ce
Qu'au cueur jamais n'auray liesse,
Si sans espoir on m'interdict
Religion.

CLEMENT.

Voilà bien dict :
Promistes vous pas au baptesme
Religion ?

CATHERINE.

Si feis.

CLEMENT.

Et mesme
Tous ceulx qui scoubz Jesus Christ vivent,
Et ses commandemens ensuyvent,
Ne sont ilz point religieux ?

CATHERINE.

Si sont.

CLEMENT.

Je suis fort envieux
De sçavoir donc comment s'appelle
Ceste religion nouvelle,
Qui rend ainsi de nul effect
Ce que loy de nature a faict,
Ce qu'enseigne la loy antique,
Et ce qu'apprend l'evangelique,
Et l'apostolique conferme.
Ce decret là, tant soit il ferme,
De Dieu n'est faict ne approuvé,
Mais par les moines controuvé.
A ce propos plusieurs se trouvent
Qui les mariages approuvent

Des jeunes gens, lesquels s'attachent
 Sans que pere et mere le sçachent,
 Voyre malgré eulx plusieurs fois;
 Raison humaine toutesfois,
 Ne les loix les plus anciennes,
 Ne Moyse dedans les siennes,
 Ne l'Evangile, ne canon
 Ne tient cela.

CATHERINE.

Je croy que non.
 Pour ce donc voulez proposer
 Que je ne sçaurois espouser
 Jesus Christ, s'il ne vient à plaisir
 A mes parens?

CLEMENT.

Je vous declaire
 Que desja espousé l'avez,
 Quand tous par luy fusmes lavez
 Au baptesme. Et qui est l'espouse
 Qui deux fois un mary espouse?
 Il n'est question seulement
 Que du lieu, de l'habillement,
 Des ceremonies ensemble.
 Pour cela ne fault, ce me semble,
 Pere et mere ainsi mespriser.
 Et puis, il fault bien adviser
 Qu'en voulant encor entreprendre
 De Jesus Christ pour mary prendre,
 A d'autre ne vous mariez.

CATHERINE.

A les escouter, vous diriez
 Qu'on ne peult plus saintement faire
 Que ne tenir à cest affaire
 Conte de parens ne tuteurs.

CLEMENT.

Priez doncques ces beaux docteurs
 Qu'aux sainctz escriptz ilz vous en trouvent
 Quelque passage : et s'ilz ne peuvent,
 Commandez leur de boire un voirre
 De bon vin de Beaune ou d'Auxerre;
 Ilz pourront bien faire cela.
 Quand ses parens on laisse là,
 Infideles, pour Jesus suyvre,
 Cela, c'est son salut poursuyvre;
 Mais ses parens chrestiens quitter
 Pour en moynerie habiter
 (Qui est souvent, et j'en responds
 Pour les mauvais laisser les bons),
 Quelle devotion peult ce estre?
 Encores ceux que le bon maistre
 Jesus Christ avoit convertiz
 A la foy, du temps des Gentilz,
 Estoient tenus par tous moyens
 Servir à leur pere et parens
 Autant comme il se povoit faire
 Sans la loy chrestienne forfaire.

CATHERINE.

Vous tenez doncques pour mauvais
 Cest ordre de vivre?

CLEMENT.

Non fais;
 Mais tout ainsi qu'aux enserrées,
 Et qui du tout s'y sont fourrées,
 Je ne voudrois persuader
 D'en sortir hors ne d'evader;
 Ainsi, sans scrupule ny doute,
 Puis conseiller à fille toute,
 Mesmes de gentille nature,
 De n'entrer point à l'adventure

En lieu d'où ne puisse sortir;
 De ce vous puis bien advertir,
 Veux mesmes que le plus souvent
 Virginité en un convent
 Plus tost qu'ailleurs est en danger,
 Et que sans vostre habit changer
 Povez faire autant d'œuvres bonnes
 Au logis, comme font les nonnes
 En leur convent.

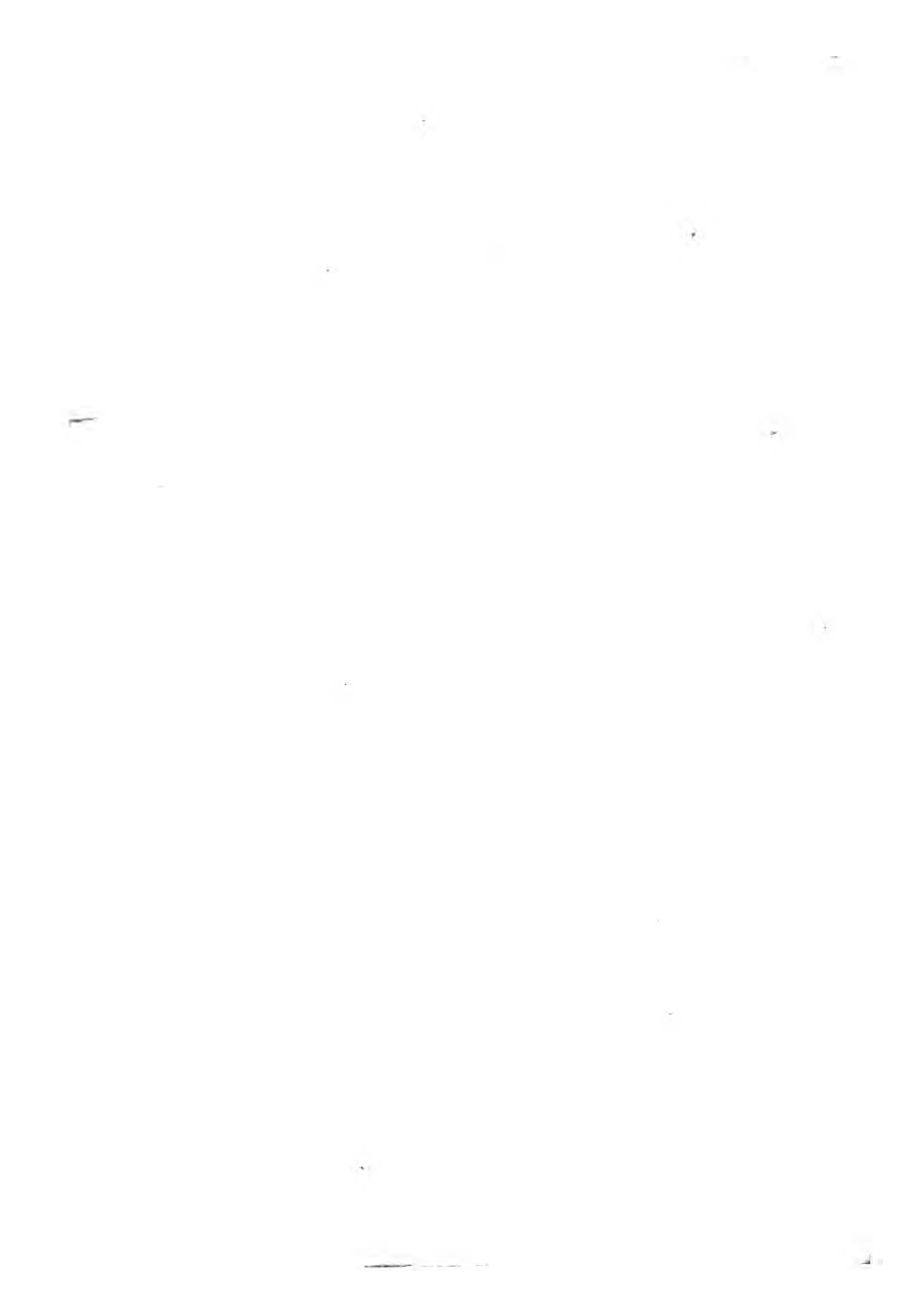
CATHERINE.

Voz argumens
 Sont infiniz et vehemens;
 Toutesfois de ce mien desir
 Ne se peult mon cueur dessaisir,
 Et j'en suis là.

CLEMENT.

Eh bien, m'amie,
 Si attirer je ne puis mye
 Vostre volonté à la mienne,
 A tout le moins qu'il vous souviene
 Des propos tenuz en ce lieu.
 Ce temps pendant je prie à Dieu
 Que l'affection desireuse
 Que vous avez soit plus heureuse
 Que mon conseil n'a pas esté
 De n'avoir sceu estre accepté.

FIN DU COLLOQUE.



ORAISONS.

I. *Oraison devant le Crucifix (1530).*

LAs! je ne puis ne parler ne crier,
Doux Jesuchrist : plaise toy deslier
L'estroict lien de ma langue perie,
Comme jadis feis au vieil Zacharie.
La quantité de mes vieux pechez bouche
Mortellement ma pecheresse bouche;
Puis l'ennemy des humains, en pechant,
Est de ma voix les conduictz empeschant,
Si que ne puis poulsier dehors le crime
Qui en mon cueur par ma faulte s'imprime.

Quand le loup veult (sans le sceu du berger),
Ravir l'aigneau, et fuir sans danger,
De peur du cry le gosier il luy coupe :
Ainsi, quand suis au remors de ma coulpe,
Le faulx Satan faict mon parler refraindre,
Affin qu'à toy je ne puisse me p'aindre,
Affin, mon Dieu, qu'à mes maulx et perilz
N'invoque toy ne tes saintz Esperitz,
Et que ma langue, à mal dire apprestée,
Laquelle m'as pour confesser prestée,
Taise du tout mon meffaict inhumain,
Disant tousjours : Attendez jusque à demain.
Ainsi sans cesse à mal va incitant,
Par nouveaulx artz, mon cueur peu resistant.

O mon Sauveur, trop ma veue est troublée,
Et de te veoir j'ay pitié redoublée,
Rememorant celle benignité
Qui te fait prendre habit d'humanité,

Voyant aussi de mon temps la grand' perte,
 Ma conscience a sa puissance ouverte,
 Pour stimuler et poindre ma pensée
 De ce que j'ay ta haultesse offensée,
 Et dont par trop en paresse te sers,
 Mal recordant que t'amour ne dessers,
 Trop mal piteulx quand voy souffrir mon proche,
 Et à gemir plus dur que fer ne roche.

Donc, ô seul Dieu, qui tous noz biens accrois,
 Descends, hélas ! de ceste haulte croix,
 Jusques au bas de ce très sacré temple,
 A celle fin que mieulx je te contemple.

Pas n'est si longue icelle voye comme
 Quand descendis du ciel pour te faire homme ;
 Si te supply de me prester la grace
 Que tes genoulx d'affection j'embrasse,
 Et que je sois de baiser advoué
 Ce divin pied, qui sur l'autre est cloué.

En plus hault lieu te toucher ne m'encline,
 Car du plus bas je me sens trop indigne :
 Mais si par foy suis digne que me voyes
 Et qu'à mon cas par ta bonté pourvoies,
 Sans me chasser comme non legitime,
 De si hault bien trop heureux je m'estime :
 Et s'ainsi est que pour soy arrouser
 De larmes d'œil on te puisse appaiser,
 Je veulx qu'en pleurs tout fondant on me treuve.
 Soit le mien chef dès maintenant un fleuve ;
 Soient mes deux bras ruisseaux où eau s'espande
 Et ma poictrine une mer haulte et grande ;
 Mes jambes soient torrent qui coure roide,
 Et mes deux yeulx deux fontaines d'eau froide,
 Pour mieulx laver la coulpe de moymesmes.
 Et si de pleurs et de sanglotz extremes
 Cure tu n'as, desirant qu'on te serve

A genoulz secz, dès or je me reserve,
 Je suis tout prest (pour plus brefve response)
 D'estre plus sec que de la pierre ponce.
 Et d'autre part, si humbles oraisons
 Tu aymes mieulx, las ! par vives raisons,
 Fais que ma voix soit plus repercussive
 Que celle là d'Echo, qui semble, vive,
 Respondre aux gens et aux bestes farouches,
 Et que mon corps soit tout fendu en bouches,
 Pour mieulx à plein et en plus de manieres
 Te rendre grace et chanter mes prieres.

Bref, moyen n'est qui appaiser te face
 Que je ne cherche affin d'avoir ta grace;
 Mais tant y a que si le mien tourment
 Au gré de toy n'est assez vehement,
 Certes, mon Dieu, tout ce qu'il te plaira
 Je souffriray, comme cil qui sera
 Le tien subject; car rien ne veulx souffrir
 Que comme tien, qui viens à toy m'offrir,
 Et à qui seul est mon ame subjecte.

Mon prier donc ennuyeux ne rejecte,
 Puis que jadis une femme ennuyante
 Ne rejectas, qui tant fut suppliante,
 Et en ses dictz si fort t'importuna,
 Qu'a son desir ta bonté ramena,
 Pour luy oster de ses pechez le nombre,
 Qui tant faisoient à sa vie d'encombres.

L'estroicte loy que tu as prononcée
 Espoventer pourroit bien ma pensée;
 Mais je prens cueur en ta douceur immense,
 A qui ta loy donne lieu par clemence;
 Et quoy que j'aye envers toy tant meffaict
 Que si aucun m'en avoit autant faict
 Je ne croy pas que pardon luy en feisse,
 De toy, pourtant, j'attens salut propicc,

Bien congnoissant que ta benignité
Trop plus grande est que mon iniquité.

Tu sçavois bien que pecher je devoye :
M'as tu donc faict pour d'enfer tenir voye ?
Non, mais affin qu'on congneust au remede
Que ta pitié toute rigueur excede.

Veulx tu souffrir qu'en ma pensée agüe
De droict et loix encontre toy argüe ?

Qui d'aucun mal donne l'occasion,
Luy mesmes faict mal et abusion.
Ce nonobstant, tu as créé les femmes,
Et nous deffens d'amours suyvre les flammes
Si l'on ne prend marital sacrement
Avec l'amour d'une tant seulement :

Certes, plus doulx tu es aux bestes toutes,
Quand soubz telz loix ne les contrains et boutes.

Pourquoy as tu produit pour vieil et jeune
Tant de grans biens, puisque tu veulx qu'on jeusne ?
Et dequoy sert pain et vin et fruictage,
Si tu ne veulx qu'on en use en tout aage,
Veu que tu fais terre fertile et grasse ?

Certainement, tel' grace n'est point grace,
Ne celuy don n'est don d'aucune chose,
Mais plus tost dam (si ce mot dire j'ose),
Et ressemblons, parmy les biens du monde,
A Tantalus, qui meurt de soif en l'onde.

Et d'autre part, si aucun est venuste,
Prudent et beau, gorgias et robuste
Plus que nul autre, est ce pas bien raison,
Qu'il en soit fier, puis qu'il a l'achoisson ?

Tu nous as faict les nuictz longues et grandes,
Et toutesfoys à veiller nous commandes.
Tu ne veulx pas que negligence on hante,
Et si as faict mainte chose attrayante
Le cueur des gens à oysive paresse.

Las ! qu'ay je dict ? Quelle fureur me presse ?
 Pers je le sens ? Hélas ! mon Dieu, reffrain
 Par ta bonté de ma bouche le frain :
 Le desvoyé vueilles remettre en voye,
 Et mon injure au loing de moy envoie ;
 Car tant sont vains mes argumentz obliques,
 Qu'il ne leur fault responses ne repliques.

Tu veulx que aucuns en povreté mendient,
 Mais c'est affin qu'en s'excusant ne dient
 Que la richesse à mal les a induictz ;
 Et à plusieurs les grans tresors produictz
 A celle fin que de dire n'ayent garde
 Que povreté de bien faire les garde.

Tel est ton droict, voyre et si croy que pour ce
 Tu feis Judas gouverneur de ta bourse :
 Et au regard du faulx riche inhumain,
 Les biens livras en son ingrate main
 A celle fin qu'il n'eust faulte de rien
 Quand il vouldroit user de mal ou bien.

Mais (ô Jesus) Roy doux et amyable,
 Dieu trèsclément et juge pitoyable,
 Fais qu'en mes ans ta haultesse me donne
 Pour te servir saine pensée et bonne ;
 Ne faire rien qu'à ton honneur et gloire,
 Tes mandemens ouyr, garder et croire,
 Avec souspirs, regretz et repentence
 De t'avoir faict par tant de foys offense.

Puis quand la vie à mort donnera lieu,
 Las ! tire moy, mon redempteur et Dieu,
 Là hault, où joye indicible sentit
 Celuy larron qui tard se repentit,
 Pour et affin qu'en laissant tout moleste,
 Je sois remply de liesse celeste,
 Et que t'amour, dedans mon cueur encréé,
 Qui m'a créé, près de toy me recrée.

II. *L'Oraison de Nostre Seigneur Jesuchrist.*

PERE de nous, qui es là hault ès cieulx,
 Sanctifié soit ton nom precieux ;
 Advienne tost ton saint regne parfaict ;
 Ton vueil en terre ainsi qu'au ciel soit faict ;
 A ce jourd'huy sois nous tant debonnaire,
 De nous donner nostre pain ordinaire ;
 Pardonne nous les maulx vers toy commis,
 Comme faisons à tous nos ennemis,
 Et ne permetz en ce bas territoire
 Tentation sur nous avoir victoire ;
 Mais du maling cauteleux et subtil
 Delivre nous, ô Pere. Ainsi soit il.

III. *La Salutation angelique.*

Benoiste soit celle incarnation
 Du hault des cieulx icy bas annoncée
 Pour noz salutz, en salutation
 Qui fut ainsi par l'ange prononcée :

RESJOUY toy, vierge Marie,
 Pleine de grace abondamment,
 Le Seigneur qui tout seigneurie
 Est avec toy divinement.

Benoiste, certes, tu es entre
 Celles dessoubz le firmament,
 Car le fruict qui est en ton ventre
 Est beneit eternellement.

IV. *Les articles de la Foy.*

JE croy en Dieu le pere tout puissant,
 Qui créa terre et ciel resplendissant,
 Et en son Filz unique Jesuchrist,

Nostre Seigneur, conçu du Saint Esprit,
 Et de Marie entiere Vierge né,
 Dessoubz Pilate à tort passionné,
 Crucifié, mort, en croix estendu,
 Au tumbeau mis, aux enfers descendu,
 Et qui de mort reprint vie au tiers jour,
 Monta lassus au celeste sejour,
 Là où il sied à la dextre du pere,
 Pere eternal qui tout peult et tempere :
 Et doibt encor de là venir icy
 Juger les morts, et les vivants aussi.

Au Saint Esprit ma ferme foy est mise ;
 Je croy la sainte et catholique eglise
 Estre des saintz et des fideles une
 Vraye union, entre eulx en tout commune ;
 De noz pechez pleine remission,
 Et de la chair la resurrection ;
 Finablement, croy la vie eternelle.
 Telle est ma foy, et veulx mourir en elle.

V. *Graces pour un enfant.*

Vers alexandrins.

Nous te remercions, nostre Pere celeste,
 Du repas qu'avons pris, aussi de tout le reste, [vous face ;
 Soit des biens, soit des maulx. Messieurs, bon prou
 Priez Dieu qu'il me doint de bien croistre la grace,
 A la gloire de luy, au prouffit de mon proche,
 Tant que sus mes parens il n'en tombe reproche.

VI. *Les Commandemens de Dieu.*

Exode, C. 20.

LEVE le cueur, ouvre l'oreille,
 Peuple endurcy, pour escouter

De ton Dieu la voix n'empareille,
Et ses commandementz gouster.

Je suis, dit-il, ton Dieu celeste,
Qui t'ay retiré hors d'esmoy
Et de servitude moleste :
Tu n'auras autre Dieu que moy.

Tailler ne te feras image
De quelque chose que ce soit :
Si honneur luy fais et hommage,
Ton Dieu jalousie en reçoit.

En vain son nom tant venerable
Ne jureras, car c'est mespris,
Et Dieu ne tiendra inculpable
Qui en vain son nom aura pris.

Six jours travaille, et au septiesme
Sois du repos observateur,
Toy et les tiens ; car ce jour mesme
Se reposa le Créateur.

Honneur à pere et mere porte,
A fin de tes jours allonger
Sur la terre qui tout apporte,
Là où Dieu t'a voulu loger.

D'estre meurdrier ne te hazarde,
Metz toute paillardise au loing ;
Ne sois larron, donne t'en garde,
Ne sois menteur ne faulx tesmoing

De convoiter point te t'advienne
La maison et femme d'aultruy,
Son servânt, ne la beste sienne,
N'aucune chose estant à luy.

O Dieu, ton parler d'efficace
Sonne plus clair que fin alloy :
En noz cueurs imprime la grace
De t'obéir selon ta loy.

VII. *Priere devant le repas.*

O SOUVERAIN pasteur et maistre,
 Regarde ce troupeau petit,
 Et de tes biens souffre le paistre,
 Sans desordonné appetit,
 Nourrissant petit à petit
 A ce jourd'huy ta créature
 Par celuy qui pour nous vestit
 Un corps subject à nourriture.

VIII. *Autre.*

NOSTRE bon pere tout puissant,
 Qui gouvernes ta creature,
 Ouvre ta main nous benissant,
 Pour sobrement prendre pasture;
 Donne nous par ton escripture
 Que noz espritz soyent nourriz,
 Et les biens donnez par ta cure
 Aussi de toy soyent beniz.

IX. *Priere après le repas.*

PERE eternal, qui nous ordonnes
 N'avoir soucy du lendemain,
 Des biens que pour ce jour nous donnes
 Te mercions de cueur humain.
 Or puis qu'il t'a pleu de ta main
 Donner au corps manger et boire,
 Plaise toy du celeste pain
 Paistre noz ames, à ta gloire.
 Amen.

X. *Adam et Eve.*

CLERCZ et lays, nobles et gentilz,
 Sont de nous deux filles et filz,
 Et n'y a point de difference,
 Sinon povreté ou chevance.
 S'il y a mal, il vient de nostre part ;
 S'il y a bien, il vient d'ond le bien part.

XI. *Petits devis chrestiens.*

CHRIST est-il mort ? Ouy certainement.
 Qui l'a tué ? Parfaicte charité.
 L'occasion ? Pour aymer ardemment.
 Quoy ? Nous, pecheurs, qui l'avons irrité.
 De quoy sert il ? Il nous a merité
 Son paradis, que sans luy nullement
 Nous eussions eu, mais par austerité,
 Jeusner, veiller, honte, croix et tourment,
 Le povre Adam damné trèsjustement
 Il a sauvé, et sa posterité,
 Luy acquerant le haultain firmament,
 Dont par peché estoit desherité.
 Et qui croira en ceste verité
 Par foy passant sens et entendement,
 Aymant d'un cueur remply de purité,
 En grand' clarté congnoistra vivement
 Que par Dieu seul il a son saulvement,
 Sans que jamais en rien l'ait merité.

PSEAUMES DE DAVID

*Clement Marot au Roy trèschrestien, François
premier de ce nom, sur la traduction des Pseaumes
de David (1539).*

JA n'est besoing, Roy qui n'as ton pareil,
Me soucier ne demander conseil
A qui je doy dedier cest ouvrage,
Car oultre encor qu'en toy gist mon courage,
Tant est cest œuvre et royal et chrestien,
Que de soy mesme il se dit estre tien,
Qui as par droict de trèschrestien le nom,
Et qui es Roy, non de moindre renom
Que cestuy là qui, meu du saint Esprit,
A le dicter et le chanter se prit.

Certainement, la grande conference
De ta haulteur avec sa preference
Me monstre au doigt qu'à toy le dedier,
C'est à son point la chose approprier;
Car il fut roy de prudence vestu,
Et tu es roy tout orné de vertu;
Dieu le donna aux peuples Hebraïques :
Dieu te devoit, ce pense je, aux Galliques.
Il estoit roy des siens fort honoré :
Tu es des tiens, peu s'en fault, adoré;
Fort bien porta ses fortunes adverses :
Fort constamment les tiennes tu renverses;
Sçavoir voulut toutes sciences bonnes,

Et qui est celle à quoy tu ne t'adonnes
 En Dieu remit et soy et son affaire :
 Tu as trèsbien le semblable sceu faire ;
 Il eust en fin la paix par luy requise :
 Tant quise l'as, qu'en fin tu l'as acquise ;
 Que diray plus ? vous estes les deux roys
 Qui au milieu des martialx desroys
 Avez acquis nom d'immortalité,
 Et qui durant paix et tranquillité
 L'avez acquis par sciences infuses,
 Daignans tous deux tant honorer les Muses
 Que d'employer la mesme forte dextre,
 Sceptre portant et aux armes adextre,
 A faire escriptz qui si grande force ont
 Qu'en rien subjectz à la mort ilz ne sont.

O donques, Roy, prens l'œuvre de David,
 Œuvre plus tost de Dieu qui le ravit,
 D'autant que Dieu son Apollo estoit,
 Qui luy en train et sa harpe mettoit.
 Le saint Esprit estoit sa Calliope ;
 Son Parnassus, montaigne à double croupe,
 Fut le sommet du hault ciel cristalin ;
 Finalement, son ruisseau cabalin
 De Grace fut la fontaine profonde,
 Où à grans traictz il beut de la claire unde,
 Dont il devint poëte en un moment
 Le plus profond dessoubz le firmament,
 Car le subject qui la plume en la main
 Prendre luy fait est bien autre qu'humain.

Icy n'est pas l'aventure d'Enée,
 Ne d'Achilles la vie demenée ;
 Fables n'y sont plaisantes mensongeres,
 Ne de mondains les amours trop legeres ;
 Ce n'est pas cy le poëte escrivant
 Au gré du corps à l'esprit estrivant ;

Ses vers divins, ses chansons mesurées,
 Plaisent, sans plus, aux ames bienheurees,
 Pource que là trouvent leur doulx amant
 Plus ferme et clair que nul vray diamant,
 Et que ses faicts, sa bonté et son prix
 Y sont au long recitez et compris.

Icy sont donc les louenges escrites
 Du Roy des Roys, du Dieu des exercites;
 Icy David, le grand prophete Hebrieu,
 Nous chante et dit quel est ce puissant Dieu
 Qui de berger en grand roy l'erigea,
 Et sa houlette en sceptre luy changea.
 Vous y orrez de Dieu la pure loy
 Plus clair sonner qu'argent de fin alloy,
 Et y verrez quelz maulx et biens adviennent
 A tous ceulx là qui la rompent et tiennent.

Icy sa voix sur les reprouvez tonne,
 Et aux esleuz toute assurance donne,
 Estant aux uns aussi doulx et traictable
 Qu'aux autres est terrible et redoubtable.
 Icy oyt on l'esprit de Dieu, qui crie
 Dedans David, alors que David prie,
 Et faict de luy ne plus ne moins que faict
 De sa musette un bon joueur parfaict.
 Christ y verrez par David figuré,
 Et ce qu'il a pour noz maulx enduré,
 Voyre mieulx painct, mille ans ains sa venue,
 Qu'après la chose escripte et advenue
 Ne le paindroient, qui est cas bien estrange,
 Le tien Janet, ne le grand Miquel l'Ange.

Qui bien y lit, à congnoistre il apprend
 Soy et celuy qui tout veoit et comprend,
 Et y orra sur la harpe chanter
 Que d'estre rien rien ne se peult vanter,
 Et qu'il est tout en ses faictz. Quant au reste,

Fort admirable icy se manifeste,
 Soit par l'effect des grands signes monstrea
 Aux siens estans par Pharaon outrez,
 Soit par le grand et merueilleux chef d'œuvre
 Au ciel vousté, qui toutes choses cœuvre,
 Ou par le cours que faict l'obscurc nuit,
 Et le clair jour, qui par compas la suit;
 Soit par la terre en l'air espars pendue,
 Ou par la mer autour d'elle expandue,
 Ou par le tout, qui aux deux prend naissance,
 Surquoy il veult qu'ayons toute puissance,
 Nous apprenant à le glorifier,
 Et de quel cueur nous fault en luy fier.

O gentilz cueurs et ames amoureuses,
 S'il en fut onc, quand serez langourees
 D'infirmité, prison, peché, soucy,
 Perte ou opprobre, arrestez vous icy :
 Espèce n'est de tribulation
 Qui n'ait icy sa consolation :
 C'est un jardin plein d'herbes et racines
 Où de tous maulx se trouvent medecines.

Quant est de l'art aux Muses reservé,
 Homere grec ne l'a mieulx observé :
 Descriptions y sont propres et belles;
 D'affection, il n'en est point de telles,
 Et trouveras, Sire, que sa couronne,
 Ne celle là qui ton chef environne,
 N'est mieulx ne plus de gemmes entournée
 Que son œuvre est de figures ornée;
 Tu trouveras le sens en estre tel,
 Qu'il rend là hault son David immortel,
 Et immortel ça bas son livre, pource
 Que l'Eternel en est premiere source,
 Et volentiers toutes choses retiennent
 Le naturel du lieu dont elles viennent.

Pas ne fault donc qu'auprès de luy Horace
 Se mette en jeu, s'il ne veult perdre grace;
 Car par sus luy vole nostre poëte
 Comme feroit l'aigle sur l'alouette,
 Soit à escrire en beaux lyriques vers,
 Soit à toucher la lyre en sons divers.

N'a il souvent au doulx son de sa lyre
 Bien appaisé de Dieu courroucé l'ire?
 N'en a il pas souvent de ces bas lieux
 Les escoutans ravy jusques aux cieulx,
 Et faict cesser de Saül la manie
 Pendant le temps que duroit l'armonie?

Si Orpheus jadis l'eust entendue,
 La sienne il eust à quelque arbre pendue;
 Si Arion l'eust ouy resonner,
 Plus de la sienne il n'eust voulu sonner;
 Et si Phebus un coup l'eust escoutée,
 La sienne il eust en cent pieces boutée,
 Au moins laissé le sonner pour l'ouyr,
 A fin d'apprendre et de se resjouyr
 En luy quittant son laurier de bon cueur,
 Comme en escriptz et en armes vainqueur.

Or sont en l'air perduz les plaisans sons
 De ceste lyre, et non pas ses chansons,
 Dieu a voulu jusque icy qu'en son temple
 Par ces beaulx vers on le serve et contemple;
 Bien est il vray, comme encores se voit,
 Que la rigueur du long temps les avoit
 Renduz obscurs et durs d'intelligence;

Mais tout ainsi qu'avecques diligence
 Sont esclairciz, par bons espritz rusez,
 Les escripteaux des vieulx fragmentz usez,
 Ainsi, ô Roy, par les divins espritz
 Qui ont soubz toy hebrieu langage appris
 Nous sont jettez les Pseaumes en lumiere,

Clairs, et au sens de la forme première.
 Dont après eulx, si peu que faire sçay,
 T'en ay traduit, par maniere d'essay,
 Trente, sans plus, en ton noble langage,
 Te suppliant les recevoir pour gage
 Du residu, qui ja t'est consacré
 Si les veoir tous il te venoit à gré.

Au Roy encores.

PUISQUE voulez que je poursuive, ô Sire,
 L'œuvre royal du Psaultier commencé,
 Et que tout cueur ayment Dieu le desire,
 D'y besongner me tiens pour dispensé.
 S'en sente donc qui voudra offensé,
 Car ceulx à qui un tel bien ne peult plaire
 Doivent penser, si jà ne l'ont pensé,
 Qu'en vous plaisant me plaist de leur desplaire.

Aux Dames de France touchant lesdicts Pseaumes

QUAND viendra le siecle doré
 Qu'on verra Dieu seul adoré,
 Loué, chanté, comme il l'ordonne,
 Sans qu'ailleurs sa gloire l'on donne?
 Quand n'auront plus ne cours ne lieu
 Les chansons de ce petit Dieu
 A qui les painctres font des esles?
 O vous, dames et damoyselles,
 Que Dieu fait pour estre son temple,
 Et faictes soubz mauvais exemple
 Retentir et chambres et salles
 De chansons mondaines ou salles,
 Je veulx icy vous presenter

Dequoy sans offense chanter;
 Et sçachant que point ne vous plaisent
 Chansons qui de l'amour se taisent,
 Celles qu'icy presenter j'ose
 Ne parlent, certes, d'autre chose.
 Ce n'est qu'amour : Amour luy mesme,
 Par sa sapience supresme,
 Les composa, et l'homme vain
 N'en a esté que l'escrivain.

Amour duquel parlant je voys
 A faict en vous langage et voix
 Pour chanter ces haultes louenges,
 Non point celles des dieux estranges,
 Qui n'ont ne pouvoir ny aveu
 De faire en vous un seul cheveu.

L'Amour dont je veulx que chantez
 Ne rendra voz cueurs tourmentez
 Ainsi que l'autre ; mais, sans doubte,
 Il vous remplira l'ame toute
 De ce plaisir solacieux
 Que sentent les anges aux cieulx ;
 Car son esprit vous fera grace
 De venir prendre en voz cueurs place,
 Et les convertir et muer,
 Faisant voz levres remuer,
 Et voz doigtz sur les espinettes,
 Pour dire saintes chansonnettes.

O bien heureux qui veoir pourra
 Fleurir le temps que l'on orra
 Le laboureur à sa charrue,
 Le charretier parmy la rue,
 Et l'artisan en sa boutique,
 Avecques un pseume ou cantique
 En son labour se soulager !
 Heureux qui orra le berger

Et la bergere au boys estans,
 Faire que rochers et estangs
 Après eulx chantent la haulteur
 Du saint nom de leur Créateur !
 Souffrirez vous qu'à joye telle
 Plus tost que vous Dieu les appelle,
 Commencez, dames, commencez,
 Le siecle doré avancez,
 En chantant d'un cueur debonnaire
 Dedans ce saint cancionnaire,
 A fin que du monde s'envole
 Ce Dieu inconstant d'Amour fole,
 Place faisant à l'amyable
 Vray Dieu d'Amour non variable.

PSEAUME IX.

CHANTEZ en exultation
 Au Dieu qui habite en Syon

DISTICHUM.

DESINITE hebræam jam Galli discere linguam;
 Discunt Hebræi Gallica verba loqui.

CINQUANTE PSEAUMES DE DAVID

*Traduictz en rithme françoise, selon la verité
hebraïque.*

I. Pseaume I.

Beatus vir qui non abiit.

Ce pseaume chante que ceulx sont bien heureux qui, rejectans les mœurs et les conseils des mauvais, s'addonnent à congnoistre et mettre à effect la loy de Dieu, et malheureux ceulx qui font au contraire.

Qui au conseil des malings n'a esté ;
Qui n'est au trac des pecheurs arresté ;
Qui des mocqueurs au banc place n'a prise,
Mais nuict et jour la loy contemple et prise
De l'Eternel, et en est desireux,
Certainement cestuy là est heureux.

Et si sera semblable à l'arbrisseau
Planté au long d'un clair courant ruisseau,
Et qui son fruict en sa saison apporte,
Duquel aussi la fueille ne chet morte,
Si qu'un tel homme et tout ce qu'il fera
Tousjours heureux et prospere sera.

Pas les pervers n'auront telles vertus,
Ainçoyz seront semblables aux festus
Et à la pouldre au gré du vent chassée,

Parquoy sera leur cause renversée
En jugement, et tous ces reprouvez

Au reng des bons ne seront point trouvez;
 Car l'Eternel les justes congnoist bien,
 Et est soygneux et d'eulx et de leur bien;
 Pourtant auront felicité qui dure.

Et pour autant qu'il n'a ne soing ne cure
 Des mal vivans, le chemin qu'ilz tiendront,
 Eulx et leurs faictz en ruyne viendront.

II. Pseaume II.

Quare fremuerunt gentes.

Icy veoit on comment David et son royaume sont vraye
 figure et indubitable prophetie de JESUS CHRIST et de
 son regne.

POURQUOY font bruyt et s'assemblent les gens ?
 Quelle folie à murmurer les meine ?

Pourquoy sont tant les peuples diligens
 A mettre sus une entreprise vaine ?
 Bandez se sont les grans roys de la terre,
 Et les primatz ont bien tant presumé
 De conspirer et vouloir faire guerre
 Tous contre Dieu et son Roy bien aymé.

Disans entre eulx : Desrompons et brisons
 Tous les lyens dont lyer nous pretendent ;
 Au loing de nous jectons et mesprisons
 Le joug lequel mettre sur nous s'attendent.

Mais cestuy là qui les haultz cieulz habite
 Ne s'en fera que rire de là hault.

Le Tout puissant de leur façon despite
 Se moquera, car d'eulx il ne luy chault.

Lors, s'il luy plaist, parler à eulx viendra
 En son courroux, plus qu'autre espoventable,
 Et tous ensemble estonnez les rendra,
 En sa fureur terrible et redoutable.

Roys, dira il, d'où vient ceste entreprise?
De mon vray Roy j'ay faict election,
Je l'ay sacré, sa couronne il a prise
Sur mon très-sainct et hault mont de Sion.

Et je, qui suis le Roy qui luy ay pleu,
Racompteray sa sentence donnée:
C'est qu'il m'a dict : Tu es mon filz esleu;
Engendré t'ay ceste heureuse journée,

Demande moy, et pour ton heritage
Subjectz à toy tous peuples je rendray,
Et ton empire aura cest avantage
Que jusqu'aux bordz du monde l'estendray.

Verge de fer en ta main porteras
Pour les dompter et les tenir en serre,
Et s'il te plaist menu les briseras
Aussi aisé comme un vaisseau de terre.

Maintenant donc, ô vous, et Roys et Princes,
Plus entenduz et sages devenez.
Juges aussi des terres et provinces,
Instruction à cesté heure prenez.

Du Seigneur Dieu serviteurs rendez vous,
Craignez son ire, et luy vueillez complaire,
Et d'estre à luy vous resjouyssez tous,
Ayans tousjours craincte de luy desplaire.

Faictes hommage au Filz qu'il vous envoie,
Que courroucé ne soit amerement,
Affin aussi que de vie et de voye
Ne perissez trop malheureusement.

Car tout à toup son courroux rigoureux,
S'embrasera, qu'on ne s'en donra garde.
O combien lors ceulx là seront heureux,
Qui se seront mis en sa sauvegarde !

III. *Pseaume III.**Domine, quàm multiplicati sunt.*

David, assailly d'une grosse armée, s'estonne du commencement, puis prend une si grande fiance en Dieu, qu'après l'avoir imploré il s'assure de la victoire.

O SEIGNEUR , que de gens
 A nuyre diligens
 Qui me troublent et grevent !
 Mon Dieu, que d'ennemys
 Qui aux champs se sont mis
 Et contre moy s'eslevent !

Certes, plusieurs j'en voy
 Qui vont disant de moy :
 « Sa force est abolie :
 Plus ne trouve en son Dieu
 Secours en aucun lieu. »
 Mais c'est à eulx folie.

Car tu es mon très seur
 Bouclier et deffenseur,
 Et ma gloire esprouvée :
 C'est toy, à bref parler,
 Qui fais que puis aller
 Hault la teste levée.

J'ay crié de ma voix
 Au Seigneur maintesfois,
 Luy faisant ma complaincte,
 Et ne m'a repoulsé,
 Mais tousjours exaulcé,
 De sa montaigne sainte.

Dont coucher m'en iray,
 En seurté dormiray,
 Sans craincte de mesgarde;

Puis me reveilleray,
 Et sans peur veilleray,
 Ayant Dieu pour ma garde.
 Cent mil' hommes de front
 Craindre ne me feront,
 Encor qu'ilz l'entreprinsent,
 Et que, pour m'estonner,
 Clore et environner
 De tous costez me vinsent.

Vien donc, declaire toy
 Pour moy, mon Dieu, mon roy,
 Qui de buffes renverses
 Mes ennemys mordentz,
 Et qui leur rompz les dentz
 En leurs bouches perverses.

C'est de toy, Dieu trèshault,
 De qui attendre fault
 Vray secours et deffense;
 Car sur ton peuple estends
 Tousjours, en lieu et temps,
 Ta grand' beneficence.

IV. Pseaume IV.

Cum invocarem, exaudivit me.

En la conspiration d'Absalon, il invoque Dieu, reprend les princes d'Israël conspirans contre luy, les appelle à repentence, et conclud qu'il se trouve bien de se fier en Dieu.

QUAND je t'invocque, hélas ! escoute,
 O Dieu, de ma cause et raison ;
 Mon cueur serré au large boute,
 De ta pitié ne me reboute,
 Mais exaulce mon oraison

Jusques à quand, gens inhumaines,
 Ma gloire abbatre tascherez ?
 Jusques à quand emprises vaines
 Sans fruict, et d'abusion pleines
 Aymerez vous et cherchez ?

Sçachez, puisqu'il le convient dire,
 Que Dieu pour son roy gracieux
 Entre tous m'a voulu eslire;
 Et si à luy crie et souspire,
 Il m'entendra de ses haultz cieulx.

Tremblez doncques de telle chose,
 Sans plus contre son vueil pecher;
 Pensez en vous ce que propose
 Dessus voz lictz en chambre close,
 Et cessez de plus me fascher.

Puis offrez juste sacrifice
 De cueur contrit bien humblement,
 Pour repentance d'un tel vice,
 Mettant au Seigneur Dieu propice
 Voz fiances entierement.

Plusieurs gens disent : Qui sera ce
 Qui nous fera veoir force biens ?
 O Seigneur, par ta sainte grace,
 Vueilles la clarté de ta face
 Eslever sur moy et les miens.

Car plus de joye m'est donnée
 Par ce moyen (ô Dieu trèshault)
 Que n'ont ceulx qui ont grand' année
 De froment, et bonne vinée,
 D'huiles, et tout ce qu'il leur fault.

Si qu'en paix et en seurté bonne
 Coucheray et reposeray;
 Car, Seigneur, ta bonté l'ordonne,
 Et elle seule espoir me donne,
 Que seur et seul regnant seray.

V. *Pseaume V.**Verba mea auribus percipe.*

David en exil ayant beaucoup souffert, et s'attendant souffrir davantage par les flatteurs qui estoient autour de Saül, dresse sa priere à Dieu, puis se console quand il pense que le Seigneur a toujours les mauvais en haine, et qu'il favorise les bons.

Aux parolles que je veulx dire
 Plaise toy l'oreille prester,
 Et à congnoistre t'arrester
 Pourquoi mon cueur pense et souspire,
 Souverain Sire.

Entens à la voix trèsardante
 De ma clameur, mon Dieu, mon Roy,
 Veux tant seulement à toy
 Ma supplication presente
 J'offre et presente.

Matin devant que jour il face
 S'il te plaist, tu m'exauceras;
 Car bien matin prié seras
 De moy, levant au ciel la face,
 Attendant grace.

Tu es le vray Dieu, qui meschance
 N'aymes point, ne malignité,
 Et avec qui, en verité,
 Malfaiteurs n'auront accointance
 Ne demourance.

Jamais le fol et temeraire
 N'ose apparoir devant tes yeulx,
 Car tousjours te sont odieux

Ceulx qui prennent plaisir à faire
Maulvais affaire.

Ta fureur perd et exterminé
Finablement tous les menteurs;
Quant aux meurtriers et decepteurs,
Celuy qui terre et ciel domine
Les abomine.

Mais moy, en la grand' bonté mainte,
Laquelle m'as faict savourer,
Iray encores t'adorer
En ton temple, en ta maison sainte,
Dessoubz ta craincte.

Mon Dieu, guide moy et convoye
Par ta bonté, que ne soys mis
Soubz la main de mes ennemis,
Et dresse devant moy ta voye,
Que ne fourvoye.

Leur bouche rien de vray n'ameine;
Leur cueur est fainct, faulx et couvert;
Leur gosier un sepulchre ouvert;
De flaterie faulse et vaine
Leur langue est pleine.

O Dieu, montre leur qu'ilz mesprennent:
Ce qu'ilz pensent faire deffais;
Chasse les pour leurs grans meffaicts;
Car c'est contre toy qu'ilz se prennent,
Tant entreprennent.

Et que tous ceulx se resjouyssent
Qui en toy ont espoir et foy:
Joye aurons sans fin dessoubz toy

Avec ceulx qui ton nom cherissent
Et te benissent.

Car de bien faire tu es large
A l'homme juste, ô vray Sauveur,
Et les couvres de ta faveur
Tout ainsi comme d'une targe
Espesse et large.

VI. *Pseaume VI.*

Domine, ne in furore tuo arguas me.

David malade à l'extresmité a horreur de la mort ; desire, avant que de mourir, glorifier encore le nom de Dieu ; puis tout à coup se resjouyt de sa convalescence, et de la honte de ceulx qui s'attendoient à sa mort.

NE vueilles pas, ô Sire,
Me reprendre en ton ire,
Moy qui t'ay irrité,
N'en ta fureur terrible
Me punir de l'horrible
Tourment qu'ay merité.

Ains, Seigneur, viens estendre
Sur moy ta pitié tendre,
Car malade me sens.
Santé doncques me donne,
Car mon grand mal estonne
Tous mes os et mes sens.

Et mon esprit se trouble,
Grandement, et au double,
En extreme soucy.

O Seigneur plein de grace,
Jusques à quand sera ce
Que me lairras ainsi ?

Helas ! Sire, retourne :

D'entour de moy destourne
 Ce merveilleux esmoy;
 Certes, grande est ma faulte,
 Mais, par ta bonté haulte,
 De mourir garde moy.

Car en la mort cruelle
 Il n'est de toy nouvelle,
 Memoire ne renom;
 Qui penses tu qui die,
 Qui loue et psalmodie
 En la fosse ton nom ?

Toute nuict tant travaille,
 Que lict, chalit et paille
 En pleurs je fais noyer;
 Et en eau goute à goute
 S'en va ma couche toute,
 Par si fort larmoyer.

Mon œil, pleurant sans cesse
 De despit et destresse,
 En un grand trouble est mis;
 Il est envieilly d'ire
 De veoir entour moy rire
 Mes plus grans ennemis.

Sus, sus, arriere, iniques,
 Deslogez, tyranniques,
 De moy tous à la foys,
 Car le Dieu debonnaire
 De ma plaincte ordinaire
 A bien ouy la voix.

Le Seigneur en arriere
 N'a point mis ma priere :
 Exaulcé m'a des cieulx;
 Receu a ma demande,
 Et ce que luy demande
 Accordé m'a, et mieulx.

Doncques, honteux deviennent,
 Et pour vaincuz se tiennent
 Mes adversaires tous :
 Que chascun d'eulx s'eslongne
 Subit, en grand vergongne,
 Puis que Dieu m'est si doulx.

VII. *Pseaume VII.*

Domine, Deus meus, in te speravi.

Il prie d'estre preservé de la grande persecution de Saül, met en avant son innocence, requiert le royaume à luy promis, et confusion à ses adversaires. Finablement il chante qu'ilz periront de leurs propres glaives, et en loue Dieu.

MON Dieu, j'ay en toy esperance,
 Donne moy donc sauve assurance
 De tant d'ennemys inhumains,
 Et fais que ne tombe en leurs mains,
 Affin que leur chef ne me grippe,
 Et ne me desrompe et dissipe,
 Ainsi qu'un lyon devorant,
 Sans que nul me soit secourant.

Mon Dieu sur qui je me repose,
 Si j'ay commis ce qu'il propose,
 Si de luy faire ay projectté
 De ma main tour de lascheté;
 Si mal pour mal j'ay voulu faire
 A cest ingrat; mais au contraire,
 Si faict ne luy ay tour d'amy,
 Quoy qu'à tort me soit ennemy,
 Je veulx qu'il me poursuyve en guerre,
 Qu'il m'attaingne et rue par terre,
 Soit de ma vie ruyneur,

Et mette à néant mon honneur.

Leve toy donc, leve toy, Sire,
Sur mes ennemys, en ton ire ;
Veille pour moy, que je sois mis
Au droict lequel tu m'as promis.

A grans troupeaux le peuple vienne
Au tour de la majesté tienne :
Sois pour la cause de nous deux
Hault eslevé au milieu d'eulx.

Là des peuples Dieu sera juge,
Et alors, mon Dieu, mon refuge,
Juge moy en mon équité,
Et selon mon intégrité.

La malice aux malins consomme,
Et soutien le droict et juste homme,
Toy, juste Dieu, qui jusqu'au fons
Sondes les cueurs mauvais et bons.

C'est Dieu qui est mon assurance,
Et mon pavois : j'ay esperance
En luy, qui garde et faict vainqueur
Un chascun qui est droict de cueur.

Dieu est le juge veritable
De celuy qui est equitable
Et de celuy semblablement
Qui l'irrite journellement :

Si celuy qui tasche à me nuyre
Ne se veult changer et reduire,
Dieu viendra son glaive aguiser
Et bander son arc pour viser.

Desja le grand Dieu des alarmes
Luy prepare mortelles armes :
Il faict dards propres et servans
A poursuyvre mes poursuyvans ;
Et l'autre engendre chose vaine,
Ne conçoit que travail et peine

Pour enfanter (quoy qu'il en soit)
Le rebours de ce qu'il pensoit.

A caver une grande fosse
Il met sollicitude grosse :
Mais en la fosse qu'il fera,
Luy mesmes il trebuschera.

Le mal qu'il me forge et appreste
Retournera dessus sa teste :
Bref, je voy le mal qu'il commet
Luy descendre sur le sommet.

Dont louenge au Seigneur je donne,
Pour sa justice droicte et bonne :
Et tant que terre hanteray,
Le nom du Trèshault chanteray.

VIII. *Pseaume VIII.*

Domine, dominus noster, quam admirabile.

Avec grande admiration David celebre ici la merveilleuse puissance du Créateur de toutes choses, et la grande bonté dont il a daigné user envers l'homme, l'ayant fait tel qu'il est.

O NOSTRE Dieu et Seigneur amiable,
Combien ton nom est grand et admirable
Par tout ce val terrestre spacieux
Qui ta puissance esleve sur les cieulx.

En tout se veoit ta grand' vertu parfaite,
Jusqu'à la bouche aux enfans qu'on alaicte,
Et rendz par là confuz et abbatu
Ton en nemy qui nie ta vertu.

Mais quand je voy et contemple en courage
Tes cieulx, qui sont de tes doigts hault ouvrage,
Estoilles, lune, et signes differentz
Que tu as faictz et assis en leurs rengz,

Adonc je dy apart moy (ainsi comme
Tous esbahy) : Et qu'est-ce que de l'homme,
D'avoir daigné de luy te souvenir,
Et de vouloir en ton soing le tenir.

Tu l'as fait tel que plus il ne luy reste
Fors estre Dieu, car tu l'as, quant au reste,
Abondamment de gloire environné,
Remply de biens et d'honneur couronné.

Regner le fais sur les œuvres tant belles
De tes deux mains, comme seigneur d'icelles.
Tu as, de vray, sans quelque exception
Mis soubz ses piedz tout en subjection.

Brebis et beufz, et leurs peaulx et leurs laines
Tous les troupeaulx des haultz monts et des
En general toutes bestes cherchans [plaines
A pasturer par les bois et les champs.

Oyseaulx de l'air, qui volent et qui chantent,
Poissons de mer, ceulx qui nagent et hantent
Par les sentiers de mer grans et petis,
Tu les as tous à l'homme assubjectiz.

O nostre Dieu et Seigneur amyable,
Comme à bon droict est grand et admirable
L'excellent bruit de ton nom precieux
Par tout ce val terrestre spacieux.

IX. Pseaume IX.

Confitebor tibi, Domine, in toto corde meo.

C'est un chant triumpbal, par lequel David rend graces à
Dieu de certaine bataille qu'il gaigna, en laquelle mourut
son principal ennemy (aucuns estiment que ce fut
Goliath). Après, il magnifie la justice de Dieu qui
venge les siens en temps et lieu.

DE tout mon cueur t'exalteray
Seigneur, et si racompteray

Toutes tes œuvres nompareilles,
Qui sont dignes de grans merveilles.

En toy je me veulx resjouyr,
D'autre soulas ne veulx jouyr :
O Trèshault, je veulx en cantique
Celebrer ton nom authentique.

Pource que par ta grand' vertu
Mon ennemy s'en fuyt batu,
Desconfit de corps et courage,
Au seul regard de ton visage.

Car tu m'as esté si humain
Que tu as pris ma cause en main,
Et t'es assis, pour mon refuge,
En chaire comme juste juge.

Tu as deffaict mes ennemis,
Le meschant en ruyne mis ;
Pour tout jamais leur renommée,
Tu as estaincte et consumée.

Or ça, ennemy cault et fin,
As tu mis ton emprinse à fin ?
As tu rasé noz citez belles ?
Leur nom est il mort avec elles ?

Non, non ; le Dieu qui est là hault,
En regne qui jamais ne fault,
Son throsne a dressé tout propice
Pour faire raison et justice.

Là jugera il justement
La terre ronde entierement,
Pesant les causes en droicture
De toute humaine créature.

Et Dieu la retraicte sera
Du povre qu'on pourchassera,
Voyre sa retraicte opportune
Au plus dur temps de sa fortune.

Dont ceulx qui ton nom congnoistront

Leur assurance en toy mectront ;
 Car, Seigneur, qui à toy s'addonne,
 Ta bonté point ne l'abandonne.

Chantez en exultation
 Au Dieu qui habite en Sion ;
 Noncez à gens de toutes guises
 Ses œuvres grandes et exquises.

Car du sang des justes s'enquiert,
 Luy en souvient et le requiert ;
 Jamais la clameur il n'oublie
 De l'affligé qui le supplie.

Seigneur Dieu, ce disois je en moy,
 Voy, par pitié, que j'ay d'esmoy
 Par mes ennemis remplys d'ire,
 Et du pas de mort me retire.

Affin qu'au milieu de l'enclos
 De Sion j'annonce ton los,
 En demenant resjouyssance,
 D'estre rescoux par ta puissance.

Incontinent les malheureux
 Sont cheuz au piege faict par eulx ;
 Leur pied mesme s'est venu prendre
 Au filé qu'ilz ont osé tendre.

Ainsi est congneu l'Immortel,
 D'avoir faict un jugement tel,
 Que l'inique a senty l'oultrage,
 Et le mal de son propre ouvrage.

Croyez que tousjours les meschans
 S'en iront à bas trebuschans,
 Et toutes ces gens insensées
 Qui n'ont point Dieu en leurs pensées.

Mais l'homme povre, humilié,
 Ne sera jamais oublié.
 Jâmais de l'humble estant en peine
 L'esperance ne sera vaine.

Vien, Seigneur, monstre ton effort,
 Que l'homme ne soit le plus fort ;
 Ton pouvoir les gens venir face
 En jugement devant ta face.

Seigneur Dieu, qui immortel es,
 Tressaillir de craincte fais les ;
 Donne leur à congnoistre comme
 Nully d'entre eulx n'est rien fors qu'homme.

X. Pseaume X.

Domine, ut quid recessisti longè?

Ce pseaume est une priere contre les pervers, nuyans et malicieux hommes, qui par dol et par force oppressent les bons et les plus foibles : et y sont descriptz l'orgueil, et les moyens dont envers eulx usent les maulvais.

D'ONT vient cela, Seigneur, je te supply,
 Que loing de nous te tiens les yeulx couvers ?
 Te caches tu pour nous mettre en oubly
 Mesmes au temps qui est dur et divers ?

Par leur orgueil sont ardantz les pervers
 A tourmenter l'humble qui peu se prise :
 Fais que sur eulx tombe leur entreprise.

Car le maling se vante et se faict seur
 Qu'en ses desirs n'aura aucun default,
 Ne prisant rien que l'avare amasseur,
 Et mesprisant l'Éternel de là hault.

Tant est il fier que de Dieu ne lui chault,
 Mais tout cela qu'il pense en sa memoire,
 C'est : Dieu n'est point, et si ne le veult croire.

Tout ce qu'il faict tend à mal sans cesser ;
 De sa pensée est loing ton jugement ;

Tant est enflé, qu'il cuyde renverser
Ses ennemys à soufler seulement.

En son cueur dit : D'esbranler nullement
Garde je n'ay : car je sçay qu'en nul aage
Ne peult tomber sur moy aucun dommage.

D'un parler fainct plein de deception
Le faulx parjure est tousjours embouché ;
Dessoubz sa langue, avec oppression,
Desir de nuyre est tousjours embusché.

Semble au brigand qui, sur les champs ca-
L'innocent tue en caverne secrette, [ché,
Et de qui l'œil povres passans aguette.

Aussi l'inique use du tour secret
Du lyon cault en sa tasniere, hélas !
Pour attraper l'homme simple et povret,
Et l'engloutir quand l'a pris en ses laqs.

Il fait le doux, le marmiteux, le las ;
Mais soubz cela, par sa force perverse,
Grand' quantité de povres gens renverse.

Et dit encor en son cueur vitieux
Que Dieu ne veult la souvenance avoir
De tout cela, et qu'il couvre ses yeulx
A celle fin de jamais n'en rien veoir.

Leve toy donc, Seigneur, pour y pourveoir :
Haulse la main dessus, je te supplie,
Et ceulx qui sont persecutez n'oublie.

Pourquoy irrite et contemne en ses faictz
L'homme meschant le Dieu doux et humain ?
En son cueur dit qu'enqueste tu n'en fais ;
Mais tu veois bien son meffaict inhumain.

Et voyant tout, prens les causes en main :

Voyla pourquoy s'appuye le debile
Sur toy, qui es le support du pupille.

Brise la force et le bras plein d'excès
Du malfaicteur inique et reprové :
Fais de ses maulx l'enqueste et le procès,
Plus n'en sera par toy un seul trouvé.

Lors à jamais Roy de tous approuvé
Regnera Dieu, quand en sa terre sainte
Sera la race aux iniques estaincte.

O Seigneur donc, s'il te plaist tu orras
Mon povre peuple en ceste aspre saison :
t bon courage et espoir luy donras
Prestant l'oreille à son humble oraison,
Qui est de faire aux plus petis raison,
Droict aux foulez, si que l'homme de terre
Ne vienne plus leur faire paour ne guerre.

XI. *Pseaume XI.*

In Domino confido.

Il se complaint de ceulx qui le chassoient de toute la terre d'Israel. Puis chante sa confiance en Dieu, et le jugement d'iceluy sur les bons et sur les mauvais.

VEU que du tout en Dieu mon cueur s'appuye,
Jem'esbahy comment de vostre mont
Plus tost qu'oyseau dictes que je m'enfuye.

Vray est que l'arc les malings tendu m'ont,
Et sur la corde ont assis leurs sargettes,
Pour contre ceulx qui de cueur justes sont
Les descocher, jusques en leurs cachettes.

Mais on verra bien tost à néant mise
L'intention de telz malicieux,
Quel' faulte aussi a le juste commise.

Sçachez que Dieu a son palais aux cieulx ;
 Dessus son throsne est l'eternel monarque ;
 Là hault assis, il veoit tout de ses yeulx,
 Et son regard les humains note et marque.

Tout il espreuve et le juste il approuve :
 Mais son cueur hayt qui ayme extorsion,
 Et l'homme en qui violence se trouve.

Plouvoir fera feu de punition
 Sur les malings, soulfhre chauld, flamme ar-
 Vent fouldroyant : voylà la portion [dante
 De leur bruvage, et leur paye evidente.

Car il est juste, et pource ayme justice :
 Tournant tousjours, par douce affection,
 Vers l'homme droict son œil doux et propice.

XII. Pseaume XII.

Saluum me fac, Domine.

Il parle contre les flatteurs de la court de Saül, qui par
 flatteries, dissimulations et arrogances, estoient mo-
 lestes à chascun, et prie Dieu y donner ordre.

DONNE secours, Seigneur, il en est heure,
 Car d'hommes droictz sommes tous desnuez :
 Entre les filz des hommes ne demeure
 Un qui ait foy, tant sont diminuez.

Certes chascun vanité, menteries,
 A son prochain dict ordinairement ;
 Aux levres n'a l'homme que flatteries,
 Et disant l'un, son cueur pense autrement.

Dieu vueille donc ces levres blandissantes
 Tout à travers pour jamais inciser,
 Pareillement ces langues arrogantes
 Qui bravement ne font que deviser ; [nent :
 Qui mesmement entre eulx ce propos tien-

Nous serons grans par noz langues sur tous :
 A nous de droict noz levres appartiennent,
 Flattons, mentons : qui est maistre sur nous ?

Pour l'affligé, pour les petis qui crient,
 Dit le Seigneur, ores me leveray :
 Loing les mettray des langues qui varient
 Et de leurs las chascun d'eulx saulveray.

Certes de Dieu la parolle se treuve
 Parolle nette, et très pure est sa voix :
 Ce n'est qu'argent affiné à l'espreuve,
 Argent au feu espuré par sept foys.

Toy donc, Seigneur, ta promesse et tes
 Garde et maintien par ta gratuité, [hommes
 Et de ces gens dont tant molestez sommes
 Delivre nous à perpetuité.

Car les malings à grans troupes cheminent ;
 Deçà, delà, tout est plein d'inhumains,
 Lors que d'iceulx les plus meschans dominant,
 Et qu'eslevez sont entre les humains.

XIII. *Pseaume XIII.*

Usquequo, Domine, obli-visceris.

Après plusieurs batailles perdues il se complainct de ce
 que Dieu tarde tant à le secourir : puis le prie luy
 donner la joye de victoire obtenue.

JUSQUES à quand as estably
 Seigneur, de me mettre en oubly ?
 Est ce à jamais ? Par combien d'aage
 Destourneras tu ton visage
 De moy, las ! d'angoisse remply ?

Jusques à quand sera mon cueur
 Veillant, conseillant, praticqueur,
 Et plein de soucy ordinaire ?

Jusques à quand mon adversaire
Sera il dessus moy vainqueur ?

Regarde moy, mon Dieu puissant,
Respons à mon cueur gemissant,
Et mes yeulx troublez illumine,
Que mortel dormir ne domine
Dessus moy quasy perissant.

Que celluy qui guerre me faict
Ne die point : Je l'ay deffaict;
Et que tous ceulx qui tant me troublent
Le plaisir qu'ils ont ne redoublent,
Par me veoir trebuscher de faict.

En toy gist tout l'espoir de moy :
Par ton secours fay que l'esmoy
De mon cueur en plaisir se change ;
Lors à Dieu chanteray louenge
Car de chanter j'auray dequoy.

XIV. Pseaume XIV.

Dixit insipiens in corde suo,

Il dit que tout est plein d'infideles et ethniques : décrit leur entendement corrompu : souhaite et predict leur ruine, et la délivrance du peuple de Dieu, par eulx devoré.

LE fol maling en son cueur dit et croit
Que Dieu n'est point, et corrompt et renverse
Ses mœurs, sa vie, horribles faictz exerce :
Pas un tout seul ne faict rien bon ne droict,
Ny neouldroit.

Dieu du hault ciel a regardé icy
Sur les humains, avecques diligence,
S'il en verroit quelqu'un d'intelligence

Qui d'invocquer la divine mercy
Fust en soucy.

Mais, tout bien veu, a trouvé que chascun
A fourvoyé, tenans chemins damnables ;
Ensemble tous sont faictz abominables,
Et n'est celluy qui face bien aucun,
Non jusqu'à un.

N'ont ilz nul sens, tous ces pernicieux,
Qui font tout mal, et jamais ne se changent ?
Qui comme pain mon povre peuple mangent,
Et d'invocquer ne sont point soucieux
Le Dieu des cieulx ?

Certainement tous esbahiz seront,
Que sur le champ ilz trembleront de craincte :
Car l'Eternel, par sa faveur tressaincte,
Tiendra pour ceulx qui droictz se trouveront
Et l'aymeront.

Ha ! malheureux, vous vous estudiez
A vous moquer de l'intention bonne
Que l'immortel au povre affligé donne,
Pource qu'ilz sont sur luy tous appuyez,
Et en riez.

O qui et quand de Sion sortira,
Pour Israel secours en sa souffrance ?
Quand Dieu mettra son peuple à delivrance :
De joye adonc Israel jouyra,
Jacob rira.

XV. *Pseaume XV.**Domine, quis habitabit.*

**Ce pseaume chante de quelles mœurs doivent estre ornés
les vrays citoyens des cieulx.**

QUI est ce qui conversera
O Seigneur, en ton tabernacle,
Et qui est celluy qui sera
Si heureux que par grace aura
Sur ton saint mont seur habitacle?

Ce sera celuy droictement
Qui va rondement en besongne,
Qui ne faict rien que justement,
Et dont la bouche apertement
Verité en son cueur tesmoingne.

Qui par sa langue point ne faict
Rapport qui los d'autruy efface ;
Qui à son prochain ne meffaict ;
Qui aussi ne souffre de faict
Qu'opprobre à son voysin on face.

Ce sera l'homme contèmnant
Les vitieux, aussi qui prise
Ceulx qui craignent le Dieu regnant ;
Ce sera l'homme bien tenant
(Fust ce à son dam) la foy promise.

Qui à usure n'entendra,
Et qui si bien justice exerce,
Que le droict d'autruy ne vendra ;
Qui charier ainsi voudra,
Craindre ne fault que jamais verse.

XVI. *Pseaume XVIII.**Diligam te, Domine.*

Hymne très excellent, lequel David chanta au Seigneur Dieu après qu'il l'eut rendu paisible et victorieux sur Saül, et sur tous ses autres ennemis, prophetisant de Jesus Christ en la conclusion du pseaume.

JE t'aymeray en toute obéissance
Tant que vivray, ô mon Dieu, ma puissance :
Dieu c'est mon roc, mon rempart hault et seur,
C'est ma rançon, c'est mon fort deffenseur.

En luy seul gist ma fiance parfaite,
C'est mon pavois, mes armes, ma retraicte :
Quant je l'exalte et prie en ferme foy,
Soudain rescoux des ennemis me voy.

Dangers de mort un jour m'environnerent,
E grans torrentz de malings m'estonnerent ;
J estois bien près du sepulchre venu
Et des filez de la mort parvenu :

Ainsi pressé soudain j'invocque et prie
Le Toutpuissant, hault à mon Dieu je crie :
Mon cry au ciel jusqu'à luy penetra,
Si que ma voix en son oreille entra.

Incontinent tremblerent les campagnes ;
Les fondementz des plus haultes montaignes,
Tous esbranlez, s'esmeurent grandement,
Car il estoit courroucé ardamment.

En ses naseaux luy monta la fumée ;
Feu aspre yssoit de sa bouche allumée ;
Si enflambé en son courage estoit,
Qu'ardentz charbons de toutes pars jectoit ;

Baissa le ciel, de descendre print cure,
Ayant soubz piedz une brouée obscure ;
Monté estoit sur un esprit mouvent,

Voloit guindé sur les esles du vent,
 Et se cachoit dedans les noires nues
 Pour tabernacle autour de luy tendues ;
 Enfin rendit par sa grande clarté
 Ce gros amas de nues escarté.
 Gresle jectant et charbons vifz en terre,
 Au ciel menoit l'Eternel grand tonnerre :
 L'Altitonant sa voix grosse hors meit,
 Et gresle et feu sur la terre transmeit,
 Lança ses dards, rompit toutes leurs bandes,
 Doubla l'esclair, leur donna frayeurs grandes.
 A ta menace, et du fort vent poulsé
 Par toy, Seigneur, en ce point courroucé,
 Furent canaulx desnuez de leur unde,
 Et descouvertz les fondemens du monde.

Sa main d'enhault icy bas me tendit,
 Et hors des eaux sain et sauf me rendit.
 Me recourut des puissans et faussaires
 (Et plus que moy renforcez) adversaires;
 A mes dangers il preveut et prevint;
 Quand il fut temps, secours de Dieu me vint,
 Me meit au large, et si fit entreprise
 De me garder, car il me favorise.

Or m'a rendu selon mon equité,
 Et de mes mains selon la purité.
 Car du Seigneur j'avois suivy la voye,
 Ne revolté mon cueur de luy n'avoye.
 Ains tousjours eu devant l'œil tous ses dictz,
 Sans rejecter un seul de ses edictz,
 Si qu'envers luy entier en tout affaire
 Me suis monstré, me gardant de mal faire.
 Or m'a rendu selon mon equité,
 Et de mes mains selon la pureté.

Certes, Seigneur, qui sçais telles mes œuvres,
 Au bon trèsbon, pur au pur te descœuvres,

Tu es entier à qui entier sera,
Et deffailant à qui failly aura.

Les humbles vivre en ta garde tu laisses,
Et les sourcilz des braves tu rabaisses :
Aussi, mon Dieu, ma lanterne alumas,
Et esclairé en tenebres tu m'as :
Par toy donnay à travers la bataille ;
Mon Dieu devant, je saultay la muraille.
C'est l'Eternel qui entier est trouvé,
Son parler est comme au feu espruvé ;
C'est un bouclier de forte resistance,
Pour tous ceulx là qui ont en luy fiance.

Mais qui est Dieu sinon le supernel ?
Ou qui est fort si ce n'est l'Eternel ?
De hardiesse et force il m'environne,
Et seure voye à mes emprises donne ;
Mes piedz à ceulx de chevreulz faict egaulx,
Pour monter lieux difficiles et haultz ;
Ma main par luy aux armes est aprise,
Si que du bras un arc d'acier je brise.

De ton secours l'escu m'as apporté,
Et m'a ta dextre au besoing supporté.
Ta grand' bonté, où mon espoir mettoie,
M'a faict plus grand encor que je n'estoie :
Preparer vins mon chemin soubz mes pas,
Dont mes talons glissans ne furent pas.
Car ennemis sceu poursuyvre et atteinde,
Et ne revins sans du tout les estaindre ;
Durer n'ont peu, tant bien les ay secoux,
Ains à mes piedz trebuscherent de coups ;

Circuy m'as de belliqueuse force,
Ployant soubz moy qui m'envahir s'efforce ;
Tu me monstras le dos des ennemis,
Et mes hayneux j'ay en ruyne mis ;
Ilz ont crié, n'ont eu secours quelconques,

Mesmes à Dieu, et ne les ouyt onques;
Comme la pouldre au vent les ay renduz
Et comme fange en la place estenduz.

Delivré m'as du mutin populaire,
Et t'a pleu chef des nations me faire;
Voyre le peuple, à moy peuple incongnu,
Soubz mon renom obéir m'est venu;
Maints estrangers par servile contraincte
M'ont faict honneur d'obéissance faincte:
Maintz estrangers redoubtans mes effortz,
Espoventez, ont tremblé en leurs fortz.

Vive mon Dieu, à mon sauveur soit gloire,
Exalté soit le Dieu de ma victoire,
Qui m'a donné povoir de me venger,
Et qui soubz moy les peuples faict renger,
Me garentit qu'ennemys ne me grevent,
M'esleve hault sur tous ceulz qui s'eslevent
Encontre moy, me delivrant à plein
De l'homme ayant le cueur d'oultrage plein.

Pourtant, mon Dieu, parmy les gens estran-
Te beniray en chantant tes louanges. [ges
Ce Dieu, je dy, qui magnifiquement
Saulva son roy, et qui uniquement
David son oinct traicte en grande clemence,
Traictant de mesme à jamais sa semence.

XVII. *Pseaume XIX.*

Coeli enarrant gloriam Dei.

Il monstre par le merueilleux ouvrage des cieulx combien
Dieu est puissant: loue et exalte la loy divine, et en
fin prie le Seigneur qu'il le preserve de peché, affin de
luy estre agréable.

LES cieux en chascun lieu
La puissance de Dieu

Racomptent aux humains ;
 Ce grand entour espars
 Nonce de toutes pars
 L'ouvrage de ses mains.

 Jour après jour coulant
 Du Seigneur va parlant
 Par longue experience ;
 La nuict suyvant la nuict
 Nous presche et nous instruit
 De sa grand' sapience.

 Et n'y a nation,
 Langue, prolation,
 Tant soit d'estranges lieux,
 Qui n'oye bien le son,
 La maniere et façon
 Du langage des cieulx.

 Leur tour par tout s'estend,
 Et leur propos s'entend
 Jusques au bout du monde ;
 Dieu en eulx a posé
 Palais bien composé
 Au soleil clair et munde ;

 Dont il sort ainsi beau
 Comme un espoux nouveau
 De son paré pourpris ;
 Semble un grand prince à veoir,
 S'essayant pour avoir
 D'une course le prix.

 D'un bout des cieulx il part,
 Et attainct l'autre part
 En un jour, tant est vite :
 Oultre plus, n'y a rien
 En ce val terrien
 Qui sa chaleur evite.

 La trèsentiere loy

De Dieu, souverain roy,
 Vient l'ame restaurant.
 Son tesmoingnage seur
 Sapience en douceur
 Monstre à l'humble ignorant.

D'iceluy roy des roys
 Les mandemens sont droicts
 Et joye au cueur assignent ;
 Les commandemens saincts
 De Dieu sont purs et sains
 Et les yeulx illuminent.

L'obéissance à luy
 Est un très saint appuy
 A perpetuité ;
 Dieu ne faict jugement
 Qui veritablement
 Ne soit plein d'equité.

Ces choses sont encor
 Plus desirables qu'or,
 Fust ce fin or de touche :
 Et en un cueur sans fiel
 Sont plus douces que miel
 Ne pain de miel en bouche.

Qui servir te voudra,
 Par ces pointz apprendra
 A ne se fourvoyer,
 Et en les observant
 En aura le servant
 Grand et riche loyer.

Mais où se trouvera
 Qui ses faultes sçaura
 Nombrier, penser ne dire !
 Las ! de tant de pechez
 Qui me sont tous cachez,
 Purge moy, trèscher Sire.

Aussi de grans forfaitz
 Temerairement faictz
 Soit ton serf relasché,
 Qu'ilz ne regnent en moi;
 Si seray hors d'esmoy
 Et net de grand peché.

Ma bouche prononcer
 Ne mon cueur rien penser
 Ne puisse, qui ne plaise
 A toy, mon deffendeur,
 Sauveur et amendeur
 De ma vie mauvaise.

XVIII. *Pseaume XXII.*

Deus, Deus meus, respice in me; quare me dereliquisti?

Prophetie de JESUS CHRIST, en laquelle David chante d'entrée sa basse et honteuse dejection : puis l'exaltation et l'estendue de son royaume jusques aux fins de la terre, et la perpetuelle durée d'icelluy.

MON Dieu, mon Dieu, pourquoy m'as tu laissé
 Loing de secours, d'ennuy tant oppressé,
 Et loing du cry que je t'ay adressé
 En ma complaincte?

De jour, mon Dieu, je t'invocque sans faincte,
 Et toutesfoys ne respond ta voix sainte;
 De nuict aussi, et n'ay dequoy estaincte
 Soit ma clameur.

Helas ! tu es le saint et la tremeur,
 Et d'Israel le resident bonheur,
 Là où t'a pleu que ton loz et honneur
 On chante et prise.

CLÉMENT MAROT, IV.

Noz peres ont leur fiance en toy mise,
 Leur confiance ilz ont sur toy assise,
 Et tu les as de captifz en franchise
 Tousjours boutez.

A toy crians, d'ennuy furent ostez;
 Esperé ont en tes saintes bontez,
 Et ont receu sans estre reboutez
 Ta grace prompte.

Mais moy je suis un ver qui rien ne monte,
 Et non plus homme, ains des hommes la honte,
 Et plus ne sers que de fable et de compte
 Au peuple bas.

Chascun qui veoit comme ainsi tu m'abas
 De moy se mocque et y prend ses esbas;
 Me font la moue, et puis hault et puis bas
 Hochent la teste.

Puis vont disans : Il s'appuye et s'arreste
 Du tout sur Dieu, et luy faict sa requeste :
 Donc qu'il le sauve, et que secours luy preste,
 S'il l'ayme tant.

Si m'as tu mis hors du ventre pourtant,
 Causes d'espoir tu me fuz apportant
 Dès que j'estois les mammelles tetant
 De ma nourrice.

Et, qui plus est, sortant de la matrice
 Me recueillit ta sainte main tutrice,
 Et te monstras estre mon Dieu propice
 Dès que fuz né.

Ne te tiens donc de moy si destourné,
 Car le peril m'a de près adjourné,

Et n'est aucun par qui me soit donné
Secours ne grace.

Maint gros toreau m'environne et menace :
Les gros toreaux de Basan, terre grasse,
Pour m'assiéger m'ont suivi à la trace
En me pressant.

Et tout ainsi qu'un lyon ravissant,
Après la proye en fureur rugissant,
Ilz ont ouvert dessus moy languissant
Leur gueule gloute.

Las ! ma vertu comme eau s'escoule toute,
N'ay os qui n'ait la jointure dissoulte,
Et comme cire en moy fond goutte à goutte
Mon cueur fasché.

D'humeur je suis comme tuile asseché;
Mon palais est à ma langue attaché ;
Tu m'as fait prest d'estre au tumbeau couché,
Reduyt en cendre.

Car circuy m'ont les chiens pour me prendre ;
La faulse troupe est venue m'offendre ;
Venue elle est me transpercer, et fendre
Mes piedz et mains.

Compter je puis mes os du plus au moins,
Ce que voyans les cruelz inhumains,
Tous resjouiz me jectent regardz maints,
Avec risée.

Jà ma despouille entre eulx ont divisée :
Entre eulx desjà ma robe déposée
Ilz ont au sort hazardeux exposée
A qui l'aura.

Seigneur, ta main donc ne s'eslongnera,
 Ains par pitié secours me donnera,
 Et, s'il te plaist, elle se hastera,
 Mon Dieu, ma force.

Sauve de glaive et de mortelle estorce
 Mon ame, hélas ! que de perdre on s'efforce;
 Delivre la, que du chien ne soit morse,
 Chien enragé.

Du leonin gosier encouragé
 Delivre moy; respons à l'affligé
 Qui est par grans licornes assiégré
 Des cornes d'elles.

Si compteray à mes freres fideles
 Ton nom très-hault; tes vertus immortelles
 Diray parmy les assemblées belles,
 Parlant ainsi :

Vous, craingnans Dieu, confessez le sans si;
 Filz de Jacob, exaltez sa mercy;
 Crains le tousjours, toy d'Israel aussi
 La race entiere :

Car debouté n'a l'humble en sa priere
 Ne destourné de luy sa face arriere :
 S'il a crié, sa bonté singuliere
 L'a exaulcé.

Ainsi ton loz par moy sera haulsé
 En grande troupe, et mon vœu jà dressé
 Rendray devant le bon peuple amassé,
 Qui te crainct, Sire.

Là mengeront les povres à suffire,
 Benira Dieu qui Dieu crainct et desire.

O vous ceulx là, sans fin, je le puis dire,
Voz cueurs vivront.

Cela pensant tous se convertiront
Les boutz du monde, et à Dieu serviront:
Bref, toutes gens leurs genoulx flechiront
En ta presence.

Car ilz sçauront qu'à la divine essence
Seule appartient regne et magnificence;
Donc sur les gens seras par excellence
Roy conquerant.

Gras et repeuz te viendront adorant,
Voire le maigre à la fosse courant,
Et dont la vie est hors de restorant,
Te donra gloire.

Puis leurs enfans à te servir et croire
S'enclineront, et, en tout territoire,
De filz en filz il sera faict memoire
Du Toutpuissant.

Tousjours viendra quelc'un d'entre eulx yssant,
Lequel au peuple à l'advenir nayssant
Ira par tout ta bonté annonçant,
Sur moy notoire.

XIX. *Pseaume XXIII.*

Dominus regit me, et nihil.

Il chante les biens et la felicité qu'il a, et d'une merveil-
leuse fiance se promet que Dieu, duquel ce bien luy
vient, le traicterá tousjours de mesmes.

MON Dieu me paist soubz sa puissance haulte,
C'est mon berger, de rien je n'auray faulte.

En tect bien seur, joingnant les beaulx herbages,
 Coucher me faict, me mene aux clairs rivages,
 Traicte ma vie en douceur très humaine,
 Et pour son nom par droictz sentiers me meine
 Si seurement, que quand au val viendroye
 D'ombre de mort, rien de mal ne craindroye,
 Car avec moy tu es à chascune heure,
 Puis ta houlette et conduite m'asseuré.
 Tu enrichis de vivres nécessaires
 Ma table, aux yeulx de tous mes adversaires.
 Tu oings mon chef d'huiles et senteurs bonnes
 Et jusqu'aux bordz pleine tasse me donnes.
 Voyre, et feras que ceste faveur tienne
 Tant que vivray compaignie me tienne,
 Si que tousjours de faire ay esperance
 En la maison du Seigneur demourance.

XX. *Pseaume XXIV.*

Domini est terra et plenitudo.

David fait ce pseaume pour dire quand on ameneroit
 l'arche où habitoit la divinité dedans le temple que
 Salomon devoit faire.

LA terre au Seigneur appartient,
 Tout ce qu'en sa rondeur contient,
 Et ceulx qui habitent en elle;
 Sur mer fondemens luy donna,
 L'enrichit et l'environna
 De mainte riviere trèsbelle.

Mais sa montaigne est un saint lieu;
 Qui viendra donc au mont de Dieu,
 Qui est ce qui là tiendra place ?
 L'homme de mains et cueur lavé,

En vanitez non eslevé,
Et qui n'a juré en fallace.

L'homme tel, Dieu le benira :
Dieu son sauveur le munira
De misericorde et clemence.

Telle est la generation
Cherchant, cherchant d'affection
Du Dieu de Jacob la presence.

Haulsez voz testes, grans portaulx,
Huys eternalz, tenez vous haultz,
Si entrera le Roy de gloire.

Qui est ce Roy tant glorieux ?
C'est le fort Dieu victorieux,
Le plus fort qu'en guerre on peult croire.

Haulsez voz testes, grans portaulx,
Huys eternalz, tenez vous haultz,
Si entrera le Roy de gloire.

Qui est ce Roy tant glorieux ?
Le Dieu d'armes victorieux,
C'est luy qui est le Roy de gloire.

XXI. *Pseaume XXV.*

Ad te, Domine, levavi animam meam.

Icy l'homme pressé de ses pechez et de la malice de ses ennemis prie le Seigneur Dieu pour soy, et generalement pour tout le peuple.

A toy, mon Dieu, mon cueur monte,
En toy mon espoir ay mis :
Fais que je ne tombe à honte
Au gré de mes enemys.
Honte n'auront voyrement

Ceulx qui dessus toy s'appuient,
 Mais bien ceulx qui durement
 Et sans cause les ennuyent.

Le chemin que tu nous dresses
 Fais moy cognoistre, Seigneur,
 De tes sentes et addresses
 Vueilles moy estre enseigneur.

Achemine moy au cours
 De ta verité patente,
 Comme Dieu de mon secours
 Où j'ay chascun jour attente.

De tes bontez te recorde ;
 Metz en memoire et estends
 Ceste grand' misericorde
 Dont usé as de tout temps.

Oublie la mauvestié
 De l'orde jeunesse mienne ;
 De moy selon ta pitié
 Par ta bonté te souviene.

Dieu est bon et veritable,
 L'a esté et le sera,
 Parquoy en voye equitable
 Les pecheurs radressera.

Les humbles fera venir
 A vie juste et décente ;
 Aux humbles fera tenir
 L'Eternel sa droicte sente.

Bonté, seurté, souvenance,
 Ce sont de Dieu les sentiers
 A ceulx qui sa convenance
 Gardent bien et volentiers.

Helas ! Seigneur tout parfaict,
 Pour l'amour de ton nom mesme
 Pardonne moy mon forfait,
 Car c'est un forfait extremesme.

Quel homme c'est, à vray dire,
 Qui en Dieu son desir a,
 Du chemin qu'il doit eslire
 L'Eternel l'advertira :

A repos parmy ses biens
 Vivra son cueur en grand' aage,
 Puis auront les enfants siens
 La terre pour heritage.

Dieu faict son secret paroistre
 A ceulx qui l'ont en honneur,
 Et leur monstre et faict cognoistre
 De son contract la teneur.

Quant à moy, yeulx et espritz
 En tout temps à Dieu je tourne,
 Car mes piedz, quand ils sont pris,
 Du filé tire et destourne.

Jecte donc sur moy ta veue,
 Prens de moy compassion;
 Personne suis despourveue,
 Seule et en affliction.

Ja mon cueur sens empirer
 Et augmenter ses destresses :
 Las ! vueille moy retirer
 De ces miennes grans oppresses :

Tourne à mon tourment ta face,
 Voy ma peine et mon souci,
 Et tous mes pechez efface,
 Qui sont cause de cecy.

Voy mes ennemis qui sont
 Non seulement grosse bande,
 Mais qui sur moy, certes, ont
 Hayne furieuse et grande.

Preserve de leur embusche
 Ma vie et delivre moy,
 Qu'à honte je ne trebusche,

Puisque j'ay espoir en toy.
 Que ma simple integrité
 (Comme à l'un des tiens) me serve
 Et de toute adversité
 Israël tire et conserve.

XXII. *Pseaume XXXII.*

Beati quorum remissæ sunt iniquitates.

David, puny par maladie pour son peché, chante que heureux sont ceulx qui par leur coulpe ne tombent point en l'inconvenient où il est ; confesse son peché ; Dieu luy pardonne ; exhorte les mauvais à bien vivre, et les bons à se resjouyr.

O bien heureux celuy dont les commises
 Transgressions sont par grace remises,
 Duquel aussi les iniques pechez
 Devant son Dieu sont couverts et cachez !
 O combien plein de bonheur je repute
 L'homme à qui Dieu son peché point n'impute,
 Et en l'esprit duquel n'habite point
 D'hypocrisie et de fraude un seul point !
 Durant mon mal, soit que vinse à me taire,
 Las de crier, soit que me prinse à braire
 Et à gemir tout le jour sans cesser,
 Mes os n'ont faict que fondre et s'abaisser.
 Car jour et nuict ta main dure ay sentie,
 Par mon peché sur moy appesantie,
 Si que l'humeur de moy ainsi traicté
 Sembloit du tout secheresse d'esté.
 Mais mon peché je t'ay declairé, Sire ;
 Caché ne l'ay, et n'ay sceu si tost dire :
 Il fault à Dieu confesser mon meffaict,
 Que ta bonté vray pardon ne m'ayt faict.

Pour ceste cause, à heure propre et bonne
 e requerra toute sainte personne :
 Et quand de maulx un déluge courroit,
 D'icelle adonc approcher ne pourroit.

C'est toy qui es mon fort et ma retraite ;
 C'est toy qui fais qu'ennuy mal ne me traicte ;
 C'est toy par qui à tous coups m'est livré
 Dequoy chanter, par me veoir delivré.

Viença chascun, je te veulx faire entendre
 Et te montrer la voye où tu dois tendre,
 En ayant l'œil droict dessus toy planté,
 Pour t'adresser comme experimenté.

Ne sois semblable à cheval ny à mulle,
 Qui n'ont en eulx intelligence nulle.
 Pour les garder de mordre tu refrains
 Leurs dents et gueule avecques mors et freins.

L'homme endurcy sera dompté de mesmes,
 Par maulx sans nombre et par douleurs extres-
 Mais qui en Dieu meotra tout son appuy [mes,
 Par grand' douceur sera traicté de luy.

Or ayez donc de plaisir jouyssance,
 Et tous en Dieu prenez resjouyssance,
 Justes humains : menez joye orendroit
 Chascun de vous qui avez le cueur droict.

XXIII. Pseaume XXXIII.

Exultate justi in Domino, rectos.

C'est un bel hymne, auquel le prophete invite d'entrée à
 celebrer le Toutpuissant, puis chante que tout est plein
 de sa bonté, recite ses merveilles, admoneste les princes
 de ne se fier en leurs forces, et que Dieu assiste à ceulx
 qui le reverent ; puis invoque sa bonté.

RESVEILLEZ vous, chascun fidèle,
 Menez en Dieu joye orendroit

Louenge est très-séante et belle
En la bouche de l'homme droict.
Sur la douce harpe
Pendue en escharpe
Le Seigneur louez ;
De luz, d'espinettes,
Saintes chansonnetes
A son nom jouez.

Chantez de luy par melodie,
Nouveau vers, nouvelle chanson,
Et que bien on la psalmodie
A haulte voix et plaisant son.
Car ce que Dieu mande,
Qu'il dit et commande,
Est juste et parfait ;
Tout ce qu'il propose,
Qu'il faict et dispose,
A fiance est faict.

Il ayme d'amour souveraine
Que droict regne et justice ait lieu ;
Quand tout est dict, la terre est pleine
De la grande bonté de Dieu.
Dieu par sa parole
Forma chascun pole
Et ciel précieux ;
Du vent de sa bouche
Feit ce qui attouche,
Et orne les cieulx.

Il a les grans eaux amassées
En la mer comme en un vaisseau,
Aux abysmes les a mussées
Comme un tresor en un monceau.
Que la terre toute

Ce grand Dieu redoubte,
 Qui fait tout de rien ;
 Qu'il n'y ayt personne
 Qui ne s'en estonne
 Au val terrien.

Car toute chose qu'il a dicte
 A esté faicte promptement :
 L'obéissance aussi subite
 A esté que le mandement.
 Le conseil, l'emprise
 Des gens il debrise
 Et met à l'envers ;
 Vaines et cassées
 Il rend les pensées
 Des peuples divers.

Mais la divine providence
 Son conseil sçait perpetuer ;
 Ce que son cueur une foys pense
 Dure à jamais sans se muer.
 O gent bienheuree
 Qui toute assuree,
 Pour son Dieu le tient !
 Heureux le lignage
 Que Dieu en partage
 Choisit et retient !

Le Seigneur eternal regarde
 Icy bas du plus hault des cieulx ;
 Dessus les humains il prend garde
 Et les veoit tous devant ses yeulx.
 De son throne stable,
 Paisible, équitable,
 Ses clairs yeulx aussi
 Jusqu'au fons visitent

Tous ceulx qui habitent
En ce monde icy.

Car luy seul, sans autruy puissance,
Forma leurs cueurs telz qu'ilz les ont :
C'est luy seul qui a cognoissance
Quelles toutes leurs œuvres sont.

Nombre de gendarmes
En assaulx n'allarmes
Ne saulvent le Roy ;
Bras ny hallebarde
L'homme fort ne garde
De mortel desroy.

Celuy se trompe qui cuyde estre
Sauvé par cheval bon et fort :
Ce n'est point par sa force adextre
Que l'homme eschape un dur effort.

Mais l'œil de Dieu veille
Sur ceulx, à merveille,
Qui de volonté
Crainctifz le reverent,
Qui aussi esperent
En sa grand' bonté,

Affin que leur vie il delivre
Quand la mort les menacera,
Et qu'il leur donne de quoy vivre
Au temps que famine sera.

Que doncques nostre ame
L'Eternel reclame,
S'attendant à luy :
Il est nostre adresse,
Nostre forteresse,
Pavoys et appuy.

Et par luy grand' resjouyssance

Dedans nos cueurs tousjours aurons,
 Pourveu qu'en la haulte puissance
 De son nom saint nous esperons.

Or ta bonté grande
 Dessus nous s'espande,
 Nostre Dieu et Roy,
 Tout ainsi qu'entente,
 Espoir et attente
 Nous avons en toy.

XXIV. *Pseaume XXXVI.*

Dixit injustus, ut delinquat in semetipso.

Il s'esmerveille de la grande bonté de Dieu, laquelle est si espandue par tout, que mesmes les mauvais s'en sentent; puis chante que les esleuz la sentent singulierement sur tous, comme par benediction, et prie Dieu la continuer plus longuement à ceulx qui le congnoissent, et le garder de la violence des mauvais, desquelz il predict aussi la ruyne.

Du maïng les faictz vicieux
 Me disent que devant ses yeulx
 N'a point de Dieu la craincte :
 Car tant se plaist en son erreur,
 Que l'avoir en hayne et horreur
 C'est bien force et contraincte.

Son parler est nuysant et fin ;
 Doctrine va fuyant, affin
 De jamais bien ne faire ;
 Songe en son lict meschanceté ;
 Au chemin tors est arresté ;
 A nul mal n'est contraire.

O Seigneur, ta benignité
 Touche aux cieulx, et ta verité

Dresse aux nues la teste.
 Tes jugements semblent hauls monts
 Un abysme tes actes bons ;
 Tu gardes homme et beste.

O que tes graces nobles sont
 Aux hommes qui confiance ont
 En l'umbre de tes esles !
 De tes biens saoules leurs desirs,
 Et au fleuve de tes plaisirs
 Pour boire les appellees.

Car source de vie en toy gist,
 Et ta clarté nous eslargist
 Ce qu'avons de lumiere.
 Continue, ô Dieu tout puissant,
 A tout cueur droict te cognoissant
 Ta bonté coustumiere.

Que le pied de l'homme inhumain
 De moy n'approche, et que sa main
 Ne m'esbranle ne greve.
 C'est faict, les iniques cherront,
 Et, repoulez, trebuscheront,
 Sans qu'un d'eulx se releve.

XXVI. *Pseaume XXXVII.*

Noli æmulari in malignantibus.

A fin que les bons ne s'esbahyssent de veoir prosperer les mauvais, David chante que toutes choses viendront à souhait à ceulx qui ayment et craignent Dieu, et que ceulx qui n'en font compte (combien qu'ilz semblent florir pour quelque temps) seront enfin esracinez.

NE sois fasché si durant ceste vie
 Souvent tu veois prosperer les meschans,

Et des malings aux biens ne porte envie,
 Car, en ruyne à la fin tresbuchans,
 Seront fauchez comme foin en peu d'heure,
 Et secheront comme l'herbe des champs.

En Dieu te fie, à bien faire labeure :
 La terre auras pour habitation,
 Et jouyras de rente vraye et seure ;
 En Dieu sera ta delectation,
 Et des souhaitz que ton cueur voudra faire
 Te donnera pleine fruition.

Remectz en Dieu et toy et ton affaire,
 En luy te fie, et il accomplira
 Ce que tu veulx accomplir et parfaire :
 Ta preudhommie en veue il produira
 Comme le jour, si que ta vie bonne
 Comme un midy par tout resplendira.

Laisse Dieu faire, atten le, et ne te donne
 Soucy aucun, regret ne desplaisir
 Du prosperant qui à fraude s'addonne.
 Si dueil en as, vueilles t'en dessaisir,
 Et de te joindre à eulx n'aye courage
 Pour faire mal et suyvre leur desir :

Car il cherra sur les malings orage,
 Mais ceulx qui Dieu attendront constamment
 Possederont la terre en heritage.
 Le faulx fauldra si tost et tellement,
 Que quand sa place iras chercher et querre,
 N'y trouveras la trace seulement.

Mais les benigns heriteront la terre,
 Et y auront, sans moleste d'autruy,
 Tout le plaisir que l'homme sçauroit querre.
 Il est certain que tout mal et ennuy
 L'homme pervers au bien vivant machine,
 Et par fureur grince les dentz sur luy.

Mais cependant la majesté divine

Rit du meschant, car de ses yeulx ouvers
 Veoit bien venir le jour de sa ruyne.
 Tirer leur glaive on verra les pervers
 Et bander l'arc pour l'humble et povre battre
 Et pour les bons ruer morts à l'envers.

Mais leur couteau sera pour les combattre,
 Et percera leur cueur, tant soit il cault ;
 Verront leur arc aussi rompre et abattre.
 Certes, le peu de l'homme juste vault
 Mille foys mieulx que la riche abondance
 D'un mal vivant, tant soit eslevé hault.

Car du meschant le bras et la puissance
 Seront rompuz ; mais le Dieu supernel
 Sera des bons tousjours la soustenance.
 Il veoit et sçait, par un soing paternel,
 Les jours de ceulx qui ont vie innocente,
 Et d'iceulx est l'heritage eternal.

Point ne seront frustrez de leur attente
 Au mauvais temps, et si seront soulez
 Aux plus lōngs jours de famine dolente ;
 Mais les malings periront desolez,
 Et, n'aymans Dieu, s'en iront en fumée,
 Ou deviendront comme gresse escoulez.

Leur main sera d'emprunter affamée,
 Sans pouvoir rendre, et les justes auront
 Dequoy monstrier charité enflammée,
 Car les benitz de Dieu possederont
 Finablement terre pleine de gresse,
 Et les mauldietz en povreté cherront.

Dieu tous les pas du vertueux adresse,
 Et au chemin qu'il veult suyvre et tenir
 Donne faveur, et l'unist et le dresse.
 Si de tomber ne se peult contenir,
 D'estre froissé ne luy fault avoir craincte,
 Car Dieu viendra la main luy soustenir.

J'ay esté jeune, et vieillesse ay attaincte
 Et n'ay point veu le juste abandonner,
 Ne ses enfans mandier par contraincte,
 Ains chascun jour ne faire que donner,
 Prester, nourrir, et si voit on sa race
 Accroistre en heur, et en bien foisonner.

Fuy donc le mal, suy le bien à la trace,
 Et de durer à perpetuité
 Le Seigneur Dieu te donnera la grace,
 Car il ne perd, tant il ayme equité,
 Nul de ses bons : ilz ont garde eternele ;
 Mais il destruit les filz d'iniquité.

Les bien vivans en joye solennelle
 Possederont la terre qui produict
 Et à jamais habiteront en elle.
 Du bien vivant la bouche rien n'instruict
 Que sapience, et sa langue n'expose
 Rien qui ne soit trèsjuste et plein de fruict.

Car en son cueur la loy de Dieu repose,
 Parquoy son pied ne sera point glissant,
 Quelque chemin que tirer il propose.
 Il est bien vray que l'inique puissant
 Le juste espie, et pour à mort le mettre
 Par tout le quiert comme un loup ravissant.

Mais en sa main Dieu ne voudra permettre
 Qu'il soit soumis de le veoir condamner
 Quant à justice il se viendra submettre.
 Dieu donc attens, vueille en luy cheminer :
 Hault te mettra sus la terre feconde,
 Et les malings verras exterminer.

J'ay veu l'inique enflé et crainct au monde,
 Qui, s'estendant grand et hault, verdissoit
 Comme un laurier qui en rameaux abonde :
 Puis, repassant par où il florissoit,
 N'y estoit plus, et le cherchay à force,

Mais ne le sceu trouver en lieu qui soit.

Garde de nuyre, à veoir le droict t'efforce,
Car l'homme tel, en fin, pour son loyer
Aura repos, loing d'ennuy et divorce.
Mais tous faudront les promptz à fourvoyer,
Et des nuyans tout le dernier salaire
Sera que Dieu les viendra fouldroyer.

Que diray plus ? Dieu est le salulaire
Des bien vivans : c'est celuy qui sera
Tousjours leur force au temps dur et contraire.
Les secourant, il les delivrera ;
Les delivrant, garde il en voudra faire,
Pource qu'en luy chascun d'eulx espoir a.

XXVII. *Pseaume XXXVIII.*

Domine, ne in furore tuo arguas me.

David ayant la peste, ou quelque autre ulcere en la cuisse, se plainct fort à Dieu de la vehemence de son mal, du deffault de ses amys, de la cruaulté de ses ennemys, et implore l'ayde de Dieu.

LAS ! en ta fureur aigüe
Ne m'argüe
De mon faict, Dieu toutpuissant :
Ton ardeur un peu retire,
N'en ton ire
Ne me puniz languissant.

Car tes flesches descochés
Sont fichées
Bien fort en moy, sans mentir,
Et as voulu, dont j'endure,
Ta main dure
Dessus moy appesantir.

Je n'ay sur moy chair ne veine
 Qui soit saine,
Par l'ire en quoy je t'ay mis.
Mes os n'ont de repos ferme,
 Jour ne terme,
Par les maulx que j'ay commis.

Car les peines de mes faultes
 Sont si haultes
Qu'elles surmontent mon chef ;
Ce m'est un faix importable
 Qui m'accable,
Tant croist sur moy ce meschef.

Mes cicatrices puantes
 Sont fluantes
De sang de corruption ;
Las ! par ma folle sottie
 M'est sortie
Toute ceste infection.

Tant me fait mon mal la guerre,
 Que vers terre
Suis courbé totalement :
Avec triste et noire mine
 Je chemine
Tout en pleurs journellement.

Car mes cuisses et mes aines
 Sont ja pleines
Du mal dont suis tourmenté,
Tellement qu'en ma chair toute
 N'y a goutte
D'apparence de santé.

Je qui souloye estre habile,

Suis debile,
Cassé de corps, pieds et mains,
Si que de la douleur forte
Qu'au cueur porte
Je jecte cris inhumains.

Or tout ce que je desire,
Trèscher Sire,
Tu le veois clair et ouvert
Le souspir de ma pensée
Transpercée
Ne t'est caché ne couvert.

Le cueur me bat à oultrance,
Ma puissance
M'a delaissé tout perclus,
Et de mes yeulx la lumière
Coustumiere,
Voyre mes yeulx, je n'ai plus.

Les plus grans amys que j'aye
De ma playe
Sont vis à vis sans grand soing,
Et, hormis toutes reproches,
Mes plus proches
La regardent de bien loing.

Ceulx qui à ma mort s'attendent
Leurs laz tendent ;
D'autres, voulans me grever,
Mille maulx de moy recensent ;
Et ne pensent
Que fraudes pour m'achever.

Et je, comme n'oyant goutte
Les escoute ;

Leur cueur ont beau descouvrir :
 Je suis là comme une souche,
 Sans ma bouche
 Non plus qu'un muet ouvrir.

Je suis devenu, en somme,
 Comme un homme
 Du tout sourd et qui n'oit point,
 Et qui n'a, quand on le pique,
 De replique
 Dedans sa bouche un seul poinct.

Mais avecques esperance
 L'assurance
 De ton bon secours j'attends,
 Et ainsi, mon Dieu, mon pere,
 Que j'espere,
 Tu me respondras à temps.

Je le dy, et si t'en prie,
 Qu'on ne rie
 De mon malheureux esmoy ;
 Car dès qu'un peu mon pied glisse,
 Leur malice
 S'esjouyt du mal de moy.

Vien donc, car je suis en voye
 Qu'on me voye
 Clocher trop honteusement ;
 Pource que la grand' destresse
 Qui m'opresse
 Me poursuyt incessamment.

Las ! à part moy avec honte
 Je racompte
 Mon trop inique forfait :

Je resve, je me tourmente,
Je lamente,
Pour le peché que j'ay faict.

Et tandis mes adversaires
Et contraires
Sont vifz et fortifiez ;
Ceulx qui m'ont sans cause aucune
En rancune
Sont creuz et multipliez.

Tous encontre moy se bendent,
Et me rendent
Pour le bien l'iniquité,
Et de leur haine la source,
Ce fut pource
Que je suyvoye equité.

Seigneur Dieu, ne m'abandonne,
Moy, personne
Dechassée d'un chascun ;
Loing de moy la grace tienne
Ne se tienne :
D'ailleurs n'ay espoir aucun.

Vien et approche toy donques,
Vien si onques
De tes enfans te chalut ;
De me secourir te haste :
Je me gaste,
Seigneur, Dieu de mon salut.

XXVIII. *Pseaume XLIII.**Deus, Deus meus, ad te.*

Il prie estre delivré de ceulx qui avoient conjuré avec Absalon, à fin qu'il puisse à bon escient publier les louenges de Dieu en la sainte congregation.

REVENGE moy, pren la querelle
De moy, Seigneur, par ta mercy,
Contre la gent faulse et cruelle ;
De l'homme rempli de cautelle
Et en sa malice endurcy
Delivre moy aussi.

Las ! mon Dieu, tu es ma puissance :
Pourquoy t'enfuyz me reboutant ?
Pourquoy permectz qu'en desplaisance
Je chemine, soubz la nuysance
De mon adversaire qui tant
Me va persecutant ?

A ce coup ta lumière luyse,
Et ta foy veritable tien.
Chascune d'elles me conduyse
En ton saint nom, et m'introduyse
Jusques au tabernacle tien
Avec humble maintien.

Là dedans prendray hardiesse
D'aller de Dieu jusqu'à l'autel,
Au Dieu de ma joye et liesse,
Et sur la harpe chanteresse
Confesseray qu'il n'est Dieu tel
Que toy, Dieu immortel.

Mon cueur, pourquoy t'esbahis ores ?
 Pourquoy te debatz dedans moy ?
 Attens le Dieu que tu adores,
 Car graces luy rendray encores,
 Dont il m'aura mis hors d'esmoy
 Comme mon Dieu et Roi.

XXIX. *Pseaume XLV.*

Eructavit cor meum verbum bonum.

C'est le chant nuptial de Jesus Christ et de son Eglise,
 soubz la figure de Salomon et de sa principale femme,
 fille de Pharaon.

PROPOS exquis fault que de mon cueur sorte,
 Car du Roy veulx dire chanson de sorte
 Qu'à ceste foys ma langue mieulx dira
 Qu'un scribe prompt de plume n'escrira.

Le mieulx formé tu es d'humaine race,
 En ton parler gist merveilleuse grace,
 Parquoy Dieu faict que toute nation
 Sans fin te loue en benediction.

O le plus fort que rencontrer on puisse,
 Accoustre et ceintz sur ta robuste cuisse
 Ton glaive aigu qui est la resplendeur
 Et l'ornement de royale grandeur. [heure

Entre en ton char, triumphe, à la bonne
 En grand honneur, puisqu'avec toy demeure
 Verité, foy, justice et cueur humain :
 Veoir te fera de grans choses ta main.

Tes dardz luyans et tes sagettes belles
 Poingnantes sont : les cueurs à toy rebelles
 Seront au vif d'icelles transpercez,
 Et dessoubz toy les peuples renversez.

O divin Roy, ton throne venerable

C'est un hault throne à jamais perdurable ;
 Le sceptre aussi de ton regne puissant
 C'est d'equité le sceptre florissant.

Iniquité tu hays, ayment justice ;
 Pour ces raisons, Dieu, ton Seigneur propice,
 Sur tes consors t'ayant le plus à gré,
 D'huyle de joye odorant t'a sacré.

De tes habitz les plys ne sentent qu'ambre
 Et musc et myrrhe, en allant de ta chambre
 Hors ton palais d'yvoire hault et fier,
 Là où chascun te vient gratifier.

Avec toy sont filles de roy bien nées,
 De tes presens moult precieux ornées,
 Et la nouvelle espouse à ton costé,
 Qui d'or d'Ophir couronne sa beaulté :

Escoute, fille en beaulté nompareille,
 Entens à moy et me preste l'oreille :
 Il te convient ton peuple familier
 Et la maison de ton pere oublier.

Car nostre Roy, nostre souverain Sire,
 Moult ardemment ta grand' beaulté desire :
 D'orenavant ton seigneur il sera,
 Et de toy humble obéissance aura.

Peuples de Tyr, peuples pleins de richesses,
 D'honneur et dons te feront grans largesses ;
 Ce ne sera de la fille du Roy,
 Soubz manteau d'or, sinon tout noble arroy.

D'habitx brodez richement attournée,
 Elle sera devers le Roy menée,
 Avec le train des vierges, la suyvens,
 Et de ses plus prochaines, la servans :

Pleines de joye, et d'ennuy exemptées,
 Au Roy seront ensemble présentées :
 Elles et toy en triumphe et bonheur
 L'irez trouver en son palais d'honneur.

Ne plains donc point de laisser mere et pere,
 Car en lieu d'eulx mariage prospere
 Te produira beaulx et nobles enfans,
 Que tu feras par tout roys triumphans.

Quant est de moy, à ton nom et ta gloire
 Feray escriptz d'eternelle memoire,
 Et par lesquelz les gens à l'advenir
 Sans fin voudront te chanter et benir.

XXX. Pseaume XLVI.

Deus noster refugium et virtus.

Les bons chantent icy quelle fiance et seureté ilz ont en
 tous perilz, ayant Dieu pour leur garde.

Dès qu'adversité nous offense,
 Dieu nous est appuy et deffense;
 Au besoing l'avons esprouvé,
 Et grans secours en luy trouvé;
 Dont plus n'aurons craincte ne doubte,
 Et deust trembler la terre toute,
 Et les montaignes abysmer
 Au milieu de la haulte mer :

Voyre deussent les eaux profondes
 Bruyre, escumer, enfler leurs undes,
 Et par leur superbe pouvoir
 Rochers et montaignes mouvoir.

Au temps de tourmente si fiere,
 Les ruisseaux de nostre rivière
 Resjouyront la grand cité,
 Lieu très-sainct de la Dêité.

Il est certain qu'au milieu d'elle
 Dieu faict sa demeure éternelle :
 Rien esbranler ne la pourra,

Car Dieu prompt secours lui donna.

Troupes de gens sur nous coururent ;
Meuz contre noz royaumes furent ;
Du bruyt des voix tout l'air fendoit,
Et soubz eulx la terre fondoit.

Mais pour nous, en ces durs alarmes
A esté le grand Dieu des armes,
Le Dieu de Jacob : c'est un fort
Pour nous encontre tout effort.

Venez, contemplez en vousmesmes
Du Seigneur les actes supresmes,
En ces lieux terrestres voyez,
Comment il les a nettoiez.

Il a estainct cruelle guerre
Par tout jusqu'aux fins de la terre,
Brisé lances, rompu les arcs,
Et par feu les chariotz ars.

Ceszez, dit il, et cognoissance
Ayez de ma haulte puissance :
Dieu suis, j'ay exaltation
Sur toute terre et nation.

Conclusion, le Dieu des armes
Des nostres est en tous alarmes :
Le Dieu de Jacob c'est un fort
Pour nous encontre tout effort.

XXXI. *Pseaume L.*

Deus deorum dominus locutus est.

Il prophetise comment Dieu devoit appeler à soy toutes nations par l'Évangile, et ne demande aux siens pour tous sacrifices sinon confession et predication de sa bonté, detestant ceulx qui se vantent d'observer sa religion sans que leur cueur soit touché de zele ne d'amour en luy.

LE Dieu, le fort, l'éternel parlera,

Et hault et clair la terre appellera,
 De l'Orient jusques à l'Occident ;
 Devers Sion Dieu clair et evident
 Apparoistra, orné de beauté toute ;
 Nostre grand Dieu viendra, n'en faictes doubte.

Ayant un feu devorant devant luy,
 D'un vehement tourbillon circuy,
 Lors huchera et terre et ciel luytant,
 Pour juger là tout son peuple, en disant :
 Assemblez moy mes saincts qui par fiance
 Sacrifiens ont prins mon alliance.

(Et vous, les cieulx, direz en tout endroit
 Son jugement, car Dieu est juge droict):
 Entens mon peuple, et à toy parleray :
 Ton Dieu je suis, rien ne te celeray.
 Par moy reprins ne seras des offrendes
 Qu'en sacrifice ay voulu que me rendes.

Je n'ay besoing prendre en nulle saison
 Bouc de tes parcs ne beuf de ta maison :
 Tous animaulx des boys sont de mes biens ;
 Mille troupeaux en mille montz sont miens ;
 Miens je congnoys les oyseaulx des montaignes,
 Et Seigneur suis du bestail des campagnes.

Si j'avois faim, je ne t'en dirois rien,
 Car à moy est le monde et tout son bien.
 Suis je mangeur de chair de gros toreaux,
 Ou boy je sang de boucz ou de chevreaux ?
 A l'Eternel louenge sacrifie,
 Au souverain rendz tes veuz et t'y fie.

Invoque moy quand oppressé seras,
 Lors t'aideray, puis honneur m'en feras.
 Aussi dira l'Eternel au meschant :
 Pourquoi vas tu mes edictz tant preschant,
 Et prens ma loy en ta bouche maline,
 Veu que tu as en hayne discipline,

Et que mes dictz jectes et ne reçois ?
 Si un larron d'aventure apperçois,
 Avec luy cours, car autant que luy vauls,
 T'accompagnant de paillardz et ribaudz;
 Ta bouche metz à mal et mesdisances,
 Ta langue brasse et fraudes et nuysances.

Causant assis, pour ton prochain blasmer
 Et pour ton frere ou cousin diffamer,
 Tu fais ces maulx, et ce pendant que riens
 Je ne t'en dy, tu m'estimes et tiens
 Semblable à toy : mais, quoy que tard le face,
 T'en reprendray quelque jour à ta face.

Or, entendez cela, je vous supply,
 Vous qui mettez l'Eternel en oubly,
 Que sans secours ne soyez tous deffaicts.
 Sacrifiant louenge, honneur me fais,
 Dit le Seigneur, et qui tient ceste voye
 Doubter ne fault que mon salut ne voye.

XXXII. Pseaume LI.

Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam.

Après la mort d'Urie, David, congnoissant son peché,
 demande pardon à Dieu, et qu'il luy envoie son Esprit
 pour le garder de plus pecher; s'offre à instruire les
 autres, et prie pour Hierusalem, qui est la vraye Eglise.

MISERICORDE au povre vicieux,
 Dieu tout puissant, selon ta grand' clemence;
 Use à ce coup de ta bonté immense
 Pour effacer mon fait pernicious.

Lave moy, Sire, et relave bien fort
 De ma commise iniquité mauvaise,
 Et du peché qui m'a rendu si ord
 Me nettoyer d'eau de grace te plaise.

Car de regret mon cueur vit en esmoy,
 Congnoissant, las! ma grand' faulte presente;
 Et qui pis est, mon peché se presente
 Incessamment noir et laid devant moy.

En ta presence à toy seul j'ay forfaict,
 Si qu'en donnant arrest pour me deffaire
 Jugé seras avoir justement fait,
 Et vaincras ceulx qui diront du contraire.

Helas! je sçay, et si l'ay toujours sceu,
 Qu'iniquité print avec moy naissance;
 J'ai d'autre part certaine congnoissance
 Qu'avec peché ma mere m'a conceu.

Je sçay aussi que tu aymes de fait
 Vraye equité dedans la conscience,
 Ce que n'ay eu, moy à qui tu as fait
 Veoir les secretz de ta grand' sapience.

D'ysope donc par toy purgé seray :
 Lors me verray plus net que chose nulle;
 Tu laveras ma trop noire macule :
 Lors en blancheur la neige passeray.

Tu me feras joye et liesse ouyr,
 Me revelant ma grace interinée :
 Lors sentiray croistre et se resjouyr
 Mes os, ma force et vertu declinée.

Tu as eu l'œil assez sur mes forfaictz :
 Destourne d'eulx ta courroucée face,
 Et te supply, non seulement efface
 Ce mien peché, mais tous ceulx que j'ay faictz.

O Créateur, te plaise en moy créer
 Un cueur tout pur, une vie nouvelle,
 Et pour encor te povoir agréer,
 Le vray Esprit dedans moy renouvelle.

De ton regard je ne sois reculé,
 Et te supply, pour finir mon martyre,
 Ton saint esprit de mon cueur ne retire

Quand tu l'auràs en moy renouvelé.

Redonne moy la liesse que prit
En ton salut mon cueur jadis infirme,
Et ne m'ostant ce libre et franc Esprit,
En icelluy pour jamais me confirme.

Lors seulement ne suivray tes sentiers,
Mais les feray aux iniques apprendre,
Si que pecheurs à toy se viendront rendre,
Et se voudront convertir volentiers.

O Dieu, ô Dieu de ma salvation,
Delivre moy de ce mien sanglant vice,
Et lors ma bouche en exultation
Chantera hault ta bonté et justice.

Ha! Seigneur Dieu, ouvre mes levres donc :
Rien bon n'en sort quand moymesme les ouvre;
Mais si ta main pour les ouvrir y ouvre,
J'annonceray tes louenges adonc.

Si tu voulois sacrifice mortel
De boucz et beufz, et conte tu en fisses,
Je l'eusse offert; mais en temple n'autel
Ne te sont point plaisans telz sacrifices.

Le sacrifice agréable et bien pris
De l'Eternel, c'est une ame dolente,
Un cueur soumis, une ame penitente :
Ceulx là, Seigneur, ne te sont à mespris.

Traicte Sion en ta benignité,
O Seigneur Dieu, et par tout fortifie
Hierusalem, ta trèshumble cité;
Ses murs aussi en bref temps edifie.

Adonc auras des cueurs bien disposez
Oblations telles que tu demandes :
Adonc les beufz, ainsi que tu commandes,
Sur ton autel seront mis et posez.

XXXIII. *Pseaume LXXII.**Deus, judicium tuum regi da.*

Il prie que le regne de Dieu advienne par Jesus Christ, prophetisant l'estendue, l'equité, felicité et longue durée d'iceluy regne, le tout soubz la figure de celuy de Salomon.

TEs jugementz, Dieu veritable,
 Baille au Roy pour regner,
 Veuilles ta justice equitable
 Au filz du Roy donner.

Il tiendra ton peuple en justice,
 Chassant iniquité :
 A tes povres sera propice,
 Leur gardant equité.

Les peuples verront aux montaignes
 La paix croistre et meurir,
 Et par costaux et par campagnes
 La justice fleurir.

Ceux du peuple estant en destresse
 L'auront pour deffenseur,
 Les povres gardera d'oppresse,
 Reboutant l'oppresseur.

Aussi un chascun et chascune,
 O Roy, t'honorera,
 Sans fin, tant que soleil et lune
 Au monde esclairera.

Il vient comme pluye agréable
 Tombant sur prez fauchez,

Et comme rousée amyable
Sur les terroirs sechez.

Luy regnant, floriront par voye
Les bons et gracieux,
Et longue paix, tant qu'on ne voye
De lune plus aux cieulx.

De l'une mer large et profonde
Jusques à l'autre mer,
D'Eufrates jusqu'au bout du monde,
Roy se fera nommer.

Ethiopes viendront grand' erre
Se cliner devant luy.
Ses hayneux baiseront la terre
A l'honneur d'iceluy.

Roy d'isles et de la mer creuse
Viendront à luy presens,
Et roys d'Arabie l'heureuse,
Pour luy faire presents.

Tous autres Roys viendront sans doute
A luy s'humilier,
Et le voudra nation toute
Servir et supplier.

Car delivrance il donra bonne
Au povre à luy plorant,
Et au chetif, qui n'a personne
Qui luy soit secourant.

Aux calamiteux et plorables
Sera doulx et piteux :
Sauvant les vies miserables
Des povres souffreteux.

Les gardera de violence
Et dol pernicieux,
Ayant leur sang, par sa clemence,
Moult cher et precieux.

Chascun vivra; l'or Arabique
A tous departira,
Dont sans fin roy tant magnifique
Par tout on benira.

De peu de grains force blé; somme,
Les espys chascun an
Sur les montz bruyront en l'air, comme
Les arbres de Lyban.

Florira la tourbe civile
De bourgeois et marchans,
Multiplians dedans la ville
Comme herbe par les champs.

Sans fin bruyrà le nom et gloire
De ce roy nonpareil;
De son renom sera memoire
Tant qu'y aura soleil.

Toutes nations assurees
Soubz roy tant valeureux,
S'en iront vantant bienheurees,
Et le diront heureux.

Dieu, le Dieu des Israélites,
Qui sans secours d'aucun
Faict des merveilles non petites,
Soit loué de chascun.

De sa gloire trèsaccomplie
Soit loué le renom,

Soit toute la terre remplie
 Du haut loz de son nom.
 Amen.

XXXIV. *Pseaume LXXIX.*

Deus, venerunt gentes in hæreditatem.

Il se complainct de la calamité advenue en Hierusalem par Antiochus, contre lequel il demande aussi l'ayde de Dieu.

LES gens entrez sont en ton heritage,
 Ilz ont pollu, Seigneur, par leur outrage
 Ton temple saint, Hierusalem destruite,
 Si qu'en monceau de pierres l'ont reduite.
 Ilz ont baillé les corps
 De tes serviteurs morts
 Aux corbeaux pour les paistre :
 La chair des bien vivans
 Aux animaulx suyvens
 Boys et plaine champestre.

Entour la ville où fut ce dur esclandre,
 Las! on a veu le sang d'iceulx espandre
 Ainsi comme eau jectée à l'aventure,
 Sans que vivant leur donnast sepulture.
 Ceulx qui noz voisins sont
 En opprobre nous ont,
 Nous mocquent, nous despitent.
 Ores sommes blasmez
 Et par ceulx diffamez
 Qui entour nous habitent.

Helas! Seigneur, jusques à quand sera ce?
 Nous tiendras tu pour jamais hors de grace

Ton ire ainsi embrasée ardra elle,
 Comme une grand' flamme perpetuelle ?
 Tes indignations
 Espans sur nations
 Qui n'ont ta congnoissance;
 Ce mal viendroit appoint
 Aux royaumes qui point
 N'invoquent ta puissance.

Car ceulx là ont toute presque estaincte
 Du bon Jacob la posterité saincte,
 Et en desert totalement tournée
 La demeureance à luy par toy donnée.
 Las ! ne nous ramentoy
 Les vieulx maulx contre toy
 Perpetrez à grans sommes;
 Haste toy, vienne avant
 Ta bonté nous sauvant,
 Car moult affligez sommes.

Assiste nous, nostre Dieu secourable,
 Pour l'honneur hault de ton nom venerable :
 Delivre nous, sois piteux et paisible
 En noz pechez, par ta gloire indicible.
 Qu'on ne die au milieu
 Des gens : Où est leur Dieu ?
 Ains punis leurs offenses,
 Vueilles de toutes partz
 Des tiens le sang espars
 Venger en noz presences.

Des prisonniers le gemissement vienne
 Jusques au ciel, en la presence tienne :
 Les condamnez et ceulx qui jà se meurent,
 Fais que vivans par ton pouvoir demeurent.
 A noz voisins aussi

En leur sein endurcy,
 Sept foys vueilles leur rendre
 Le blasme et deshonneur
 Que contre toy, Seigneur,
 Ont osé entreprendre.

Et nous alors, ton vray peuple et tes hommes,
 Et qui troupeau de ta pasture sommes,
 Te chanterons par siecles innombrables,
 De filz en filz preschans tes faictz louables.

XXXV. *Pseaume LXXXVI.*

Inclina, Domine, aurem tuam.

David requiert à Dieu, premierement qu'il le face vivre sans peché ; secondement qu'il l'asseure de ses ennemis, luy donnant vie heureuse ; puis racompte la puissance et bonté de Dieu jà manifestée, et qu'il doibt encores manifester à luy et aux autres.

MON Dieu, preste moy l'oreille :
 Par ta bonté nompareille
 Respons moy, car plus n'en puis,
 Tant povre et affligé suis.

Garde, je te pry, ma vie,
 Car de bien faire ay envie ;
 Mon Dieu, garde ton servant
 En l'esper de toy vivant.

Las ! de faire te recorde
 Faveur et misericorde
 A moy, qui tant humblement
 T'invoque journallement.

Et donne liesse à l'ame
 Du serf qui Seigneur te clame,
 Car mon cueur, ô Dieu des Dieux,

J'esleve à toy jusqu'aux cieulx.

A toy mon cueur se transporte,
Car tu es de bonne sorte,
Et à ceulx plein de secours
Qui à toy vont à recours.

Doncques la priere mienne
A tes oreilles parviene :
Entens, car il est saison,
La voix de mon oraison.

Dès qu'angoisse me tourmente,
A toy je crie et lamente,
Pource qu'à ma triste voix
Tu respons souventesfoys.

Il n'est Dieu à toy semblable
Ny à toy comparable,
Ne qui se sceust usiter
A tes œuvres imiter.

Toute humaine créature
Qui de toy a pris facture
Viendra te glorifier
Et ton Nom magnifier.

Car tu es grand à merveilles,
Et faiz choses nompareilles :
Aussi as tu l'honneur tel,
D'estre seul Dieu immortel.

Mon Dieu, monstres moy tes voyes,
A fin qu'aller droict me voyes,
Et sur tout mon cueur non fainct
Puisse craindre ton Nom saint.

Mon Seigneur Dieu, ta haultesse
Je veulx celebrer sans cesse,
Et ton saint Nom je pretens
Glorifier en tout temps.

Car tu as à moy indigne
Monstré grand' bonté benigne,

Tirant ma vie du bort
Du bas tombeau de la mort.

Mon Dieu, les pervers m'assailent,
A grans troupes sur moy saillent
Et cherchent à mort me veoir
Sans à toy regard avoir.

Mais tu es Dieu pitoyable,
Prompt à mercy et ployable,
Tardif à estre irrité,
Et de grand' fidelité.

En pitié donc me regarde,
Baille ta force et ta garde
Au foible serviteur tien,
Et ton esclave soutien.

Quelque bon signe me donne
Qui mes ennemis estonne
Quand verront que toy, Sauveur,
Me presteras ta faveur.

XXXVI. *Pseaume XCI.*

Qui habitat in adjutorio Altissimi.

Le prophete chante en quelle seureté vit, et de combien de maux est exempté celuy qui d'une ferme fiance se submet du tout à Dieu.

Qui en la garde du hault Dieu
Pour jamais se retire,
En ombre bonne et en fort lieu
Retiré se peult dire.

Concludz donc en l'entendement :
Dieu est ma garde seure,
Ma haulte tour et fondement
Sur lequel je m'asseure.

Car du subtil las des chasseurs,
Et de toute l'oultrance
De pestiferes oppresseurs
Te donra delivrance.

De ses plumes te couvrira;
Seur seras soubz son esle;
Sa deffense te servira
De targe et de rondelle,

Si que de nuict ne craindras point
Chose qui espouvente,
Ne dard, ne sagette qui poinct,
De jour, en l'air volante :

N'aucune peste cheminant,
Lors qu'en tenebres sommes,
Ne mal soudain exterminant
En plein midy les hommes.

Quant à ta dextre il en cherroit
Mille, et mille à senestre,
Leur mal de toy n'approcheroit,
Quelque mal que puisse estre.

Ains, sans effroy, devant tes yeulx
Tu les verras deffaire,
Regardant les pernicieux
Recevoir leur salaire.

Et tout pour avoir dit à Dieu :
« Tu es la garde mienne, »
Et d'avoir mis en si hault lieu
La confiance tienne.

Malheur ne te viendra chercher,
Tien le pour chose vraye,

Et de ta maison approcher
Ne pourra nulle playe.

Car il fera commandement
A ses anges trèsdignes
De te garder songneusement,
Quelque part que chemines.

Par leurs mains seras soubzlevé
Afin que d'aventure
Ton pied ne choppe et soit grevé
Contre la pierre dure.

Sur lyonceaux et sur aspics,
Sur lyons pleins de rage,
Et sur dragons qui valent pis,
Marcheras sans dommage.

Car voicy que Dieu dit de toy :
« D'ardante amour m'honore ;
Garder et secourir le doy,
Car mon Nom il adore.

S'il m'invoque, l'exaulceray :
Aussi pour le deffendre
En mal-temps avec luy seray :
A son bien veulx entendre,

Et faire de ses ans le cours
Tout à son desir croistre :
En effect, quel est mon secours
Je lui feray congnoistre. »

XXXVII. *Pseaume CI.**Misericordiam et iudicium cantabo.*

David, n'estant encores roy paisible, promet à Dieu dès qu'il le sera faire l'office d'un bon prince, c'est assavoir, vivre sans faire tort, estre rigoureux aux mauvais, et eslever les gens de bien.

VOULOIR m'est pris de mettre en escripture
Pseaume parlant de bonté et droicture,
Et si le veulx à toy, mon Dieu, chanter,
Et presenter.

Tenir je veulx la voye non nuysible
Quand tu viendras me rendre roy paisible;
D'un cueur tout pur conduiray ma maison
Avec raison.

Rien de maulvais y veoir n'auray envie,
Car je hay trop les meschans et leur vie;
Un seul d'entre eulx autour de moy adjoinct
Ne sera point.

Tout cueur ayant pensée desloyale
Deslogera hors de ma court royale,
Et le nuysant n'y sera bien venu,
Non pas congnu.

Qui par mesdire àpart son prochain greve,
Qui a cueur gros et les sourcilz esleve,
L'un mettray bas, l'autre souffrir pour vray
Je ne pourray.

Mes yeulx seront fort diligens à querre
Les habitans fideles de la terre

Pour estre à moy : Qui droicte voye ira
Me servira.

Qui s'estudie à user de fallace
En ma maison point ne trouvera place;
De moy n'aura mensonger ne baveur
Bien ne faveur.

Ains du pays chasseray de bonne heure
Tous les meschans, tant qu'un seul n'y demeure,
Pour du Seigneur nettoyer la cité
D'iniquité.

XXXVIII. *Pseaume CIII.*

Benedic, anima mea, Domino, et omnia...

Il chante les grandes et diverses bontez de Dieu envers
les hommes, puis invite et eulx et toutes choses
créées à luy donner louenge et gloire.

Sus, louez Dieu, mon ame, en toute chose,
Et tout cela qui dedans moy repose ;
Louez son nom très-sainct et accompli.
Presente à Dieu louenges et service,
O toy, mon ame, et tant de benefices
Qu'en as receu, ne les metz en oubly,
Ains le beneis, luy qui de pleine grace
Toutes tes grans iniquitez efface,
Et te guerit de toute infirmité ;
Luy qui rachete et retire ta vie
D'entre les dentz de mort pleine d'envie,
T'environnant de sa benignité.

Luy qui de biens à souhait et largesse
Emplit ta bouche, en faisant ta jeunesse
Renouveler comme à l'aigle royal.
C'est le Seigneur, qui tousjours se recorde

Rendre le droict, par sa misericorde,
Aux oppressez, tant est juge loyal.

A Moyses, de paour qu'on ne fourvoye,
Manifester voulut sa droicte voye,
Et aux enfans d'Israel ses haultz faictz;
C'est le Seigneur enclin à pitié doulce,
Prompt à mercy, et qui tard se courrouce;
C'est en bonté le parfaict des parfaictz.

Il est bien vray, quand par nostre inconstance
Nous l'offensons, qu'il nous menace et tance;
Mais point ne tient son cueur incessamment.
Selon noz maulx point ne nous faict, mais, certes,
Il est si doulx, que selon noz dessertes
Ne nous veult pas rendre le chastiment.

Car à chascun qui crainct luy faire faulte
La bonté sienne il demonstre aussi haulte
Comme sont haultz sur la terre les cieulx.
Aussi loing qu'est la part Orientale
De l'Occident, à la distance egale,
Loin de nous met tous noz faictz vitieux.

Comme aux enfans est piteux un bon pere,
Ainsi, pour vray, à qui luy obtempere
Le Seigneur est de doulce affection;
Car il congnoist de quoy sont faictz les hommes:
Il sçait trèsbien, hélas ! que nous ne sommes
Rien, sinon pouldre et putrefaction.

A herbe et foin semblent les jours de l'hom-
Pour quelque temps il florit ainsi comme [me:
La fleur des champs qui nutriment reçoit;
Puis en sentant d'un froid vent la venue,
Tourne à néant, tant que plus n'est congne
Du lieu auquel nagueres florissoit.

Mais la mercy de Dieu est eternelle
A qui le crainct, et trouveront en elle
Les filz des filz justice et grand' bonté :

J'entens ceulx là qui son contract observent,
Et qui sa loy en memoire reservent
Pour accomplir sa sainte volonté.

Dieu a basty, sans qu'il branle n'empire,
Son throne aux cieulx, et dessoubz son empire
Tous autres sont et soumis et ployez.
Or louez Dieu, anges de vertu grande,
Anges de luy, qui tout ce qu'il commande
Faictes si tost que parler vous l'oyez.

Benissez Dieu, tout son bel exercite,
Ministres siens, qui de son vueil licite
Executer ne fustes onc oyseux;
Tous ses haultz faictz en chascun sien royaume
Benissez Dieu; et, pour clorre mon pseume,
Louez le aussi, mon ame, avecques eulx.

XXXIX. *Pseume CIV.*

Benedic, anima mea, Domino, Domine Deus.

C'est un cantique beau par excellence, auquel David célèbre et glorifie Dieu de la création et gracieux gouvernement de toutes choses.

Sus, sus, mon ame, il te fault dire bien
De l'Eternel. O mon vray Dieu, combien
Ta grandeur est excellente et notoire :
Tu es vestu de splendeur et de gloire.

Tu es vestu de splendeur proprement
Ne plus ne moins que d'un accoustrement;
Pour pavillon qui d'un tel roy soit digne,
Tu tendz le ciel ainsi qu'une courtine.

Lambrissé d'eaux est ton palais vousté,
En lieu de char sur la nue es porté,
Et les fortz ventz qui parmy l'air souspirent
Ton chariot avec leurs esles tirent.

Des ventz aussi diligens et legers
Fais tes heraulz, postes et messagers,
Et fouldre et feu, fort promptz à ton service,
Sont les sergens de ta haulte justice.

Tu as assis la terre rondement
Par contrepoiz sur son vray fondement,
Si qu'à jamais sera ferme en son estre,
Sans se mouvoir n'à dextre n'à senestre.

Au paravant, de profonde et grand' eau
Couverte estoit ainsi que d'un manteau
Et les grans eaux faisoient toutes, à l'heure,
Dessus les montz leur arrest et demeure.

Mais aussi tost que les voulus tancer,
Bien tost les feis de partir s'avancer,
Et à ta voix, qu'on oyt tonner en terre,
Toutes de peur s'enfuyrent grand' erre.

Montaignes lors vindrent à se dresser,
Pareillement les vaulx à s'abbaïsser,
En se rendans droict à la propre place
Que tu leurs as estably de ta grace.

Ainsi la mer bornas par tel compas
Que son limite elle ne pourra pas
Oultrepasser, et feis ce beau chef d'œuvre
A fin que plus la terre elle ne cœuvre.

Tu feis descendre aux vallées les eaux,
Sortir y feis fontaines et ruyseaux,
Qui vont coulant, et passent et murmurent
Entre les montz qui les plaines emmurent.

Et c'est affin que les bestes des champs
Puissent leur soif estre là estanchans,
Buvans à gré toutes de ces bruvages,
Toutes je dy, jusqu'aux asnes sauvages.

Dessus et près de ces ruyseaux courans
Les oyseletz du ciel sont demourans,
Qui du milieu des feuilles et des branches

Font resonner leurs voix nettes et franches.

De tes haultz lieux par art autre qu'humain
Les montz pierreux arrouses de ta main,
Si que la terre est toute saoule et pleine
Du fruit venant de ton labour sans peine.

Car, ce faisant, tu fais par montz et vaulx
Germer le foin pour jumentz et chevaulx,
L'herbe à servir l'humaine créature,
Luy produysant de la terre pasture;

Le vin pour estre au cueur joye et confort,
Le pain aussi pour l'homme rendre fort;
Semblablement l'huile, affin qu'il en face
Plus reluysante et joyeuse sa face.

Tes arbres vertz prennent accroissement,
O Seigneur Dieu; les cedres mesmement
Du mont Liban, que ta bonté supresme,
Sans artifice a plantez elle mesme.

Là font leurs nidz, car il te plaist ainsi,
Les passereaux et les passes aussi;
De l'autre part sur haultz sapins besongne
Et y bastit sa maison la cigongne.

Par ta bonté les montz droictz et haultains
Sont le refuge aux chevres et aux dains,
Et aux connilz et lievres qui vont viste
Les rochers creux sont ordonnez pour giste.

Que diray plus? La claire lune feis
Pour nous marquer les moys et jours prefix:
Et le soleil, dès qu'il leve et esclaire,
De son coucher a congnoissance claire.

Après en l'air les tenebres espars,
Et lors se fait la nuict de toutes pars,
Durant laquelle aux champs sort toute beste
Hors des forestz, pour se jecter en queste.

Les lyonceaux mesmes lors sont yssans
Hors de leurs creux, bruyans et rugissans

Après la proye, affin d'avoir pasture
De toy, Seigneur, qui sçais leur nourriture.

Puis, aussi tost que le soleil faict jour,
A grans troupeaulx revont en leur sejour,
Là où tous coys se veautrent et reposent,
Et en partir tout le long du jour n'osent.

Adoncques sort l'homme sans nul danger,
S'en va tout droict à son œuvre renger,
Et au labour, soit de champ soit de préee,
Soit de jardins, jusques à la vesprée.

O Seigneur Dieu, que tes œuvres divers
Sont merveilleux par le monde univers!
O que tu as tout faict par grand' sagesse!
Bref, la terre est pleine de ta largesse.

Quant à la grande et spacieuse mer,
On ne sçauroit ne nombrer ne nommer
Les animaulx qui vont nageant illeques;
Moyens, petis, et de bien grans avecques.

En ceste mer navires vont errant,
Puis la balene, horrible monstre et grand,
Y as formé, qui bien à l'aise y noue
Et à son gré par les undes se jôue.

Tous animaulx à toy vont à recours,
Les yeulx au ciel, à fin que le secours
De ta bonté à repaistre leur donne,
Quand le besoing et le temps s'y addonne.

Incontinent que tu leur fais ce bien
De le donner, ilz le prennent trèsbien :
Ta large main n'est pas plus tost ouverte
Que de tous biens planté leur est offerte.

Dès que ta face et tes yeulx sont tourne
Arriere d'eulx, ilz sont tous estonnez.
Si leur esprit tu retires, ilz meurent,
Et en leur pouldre ilz revont et demeurent.

Si ton esprit de rechef tu transmetz,

En telle vie adonques les remet
 Que paravant, et de bestes nouvelles
 En un moment la terre renouvelles.

Or soit tousjours regnant et florissant
 La majesté du Seigneur tout puissant;
 Plaise au Seigneur prendre resjouyssance
 Aux œuvres faictz par sa haulte puissance.

Le Seigneur Dieu, qui faict horriblement
 Terre trembler, d'un regard seulement,
 Voyre qui faict (tant peu les sçache ataindre)
 Les plus haultz montz d'ahan suer et craindre.

Quant est à moy, tant que vivant seray
 Au Seigneur Dieu chanter ne cesseray :
 A mon vray Dieu plein de magnificence
 Pseaumes feray tant que j'auray essence.

Si le supply qu'en propos et en son
 Luy soit plaisante et douce ma chanson;
 S'ainsi advient, retirez vous, Tristesse,
 Car en Dieu seul m'esjouiray sans cesse.

De terre soient infideles exclus,
 Et les pervers, si bien qu'il n'en soit plus.
 Sus, sus, mon cueur, Dieu où tout bien abonde
 Te fault louer : louez le tout le monde.

XL. Pseaume CVII.

Confitemini Domino, quoniam bonus.

Le Psalmiste dit que toutes afflictions viennent et s'en vont par la volenté divine, et allegue sur ce les perilz et calamitez des errans aux desertz, des prisonniers, des malades, et des agitez sur la mer, la requeste qu'ilz font à Dieu, comme ilz l'obtiennent, comme ilz en rendent graces, et comment Dieu tient toutes choses en sa main, et les change comme il luy plaist.

DONNEZ au Seigneur gloire,
 Il est doulx et clement,

Et sa bonté notoire
Dure eternellement.

Ceulx qu'il a rachetez,
Qu'ilz chantent sa haultesse,
Et ceulx qu'il a jettez
Hors de la main d'opresse,
Les ramassant ensemble
D'Orient, d'Occident,
De l'aquilon qui tremble,
Et du midy ardent.

Si d'aventure errans
Par les desertz se treuvent,
Demourance querans,
Et que trouver n'en peuvent,
Et si l'aspre famine
Et la soif sans liqueur
Les travaille, et leur mine
Et le corps et le cueur,

Pourveu qu'à tel besoing,
Crians, à Dieu lamentent,
Subit il les met loing
Des maulx qui les tourmentent,
Et droict chemin passable
Leur monstre et faict tenir,
Pour en ville habitable
Les faire parvenir.

Lors de Dieu vont chantant
Les bontez nompareilles,
Çà et là racomptant
Aux hommes ses merveilles,
D'avoir l'ame assouvie
Qui de soif languissoit,
Saoulant de bien la vie
Qui de faim perissoit.

Ceulx qui sont reserrez

En tenebres mortelles,
Enchainez, enferrez,
Et souffrans peines telles,
Pour avoir la parole
De Dieu mise à despris,
Et tenu pour frivole
Son conseil de hault prix,
Quand par tourmens leurs cueurs
Humiliez demeurent,
Abatuz de langueurs,
Sans que nulz les sequeurent,
Pourveu qu'à Dieu s'adressent,
L'appellans au besoing,
Tous les maulx qui les pressent
Il les renvoye au loing.

Des prisons les met hors
Mortelles et obscures,
Rompant leurs liens forts,
Cordes et chaines dures.
Les bontez nompareilles
De Dieu lors vont chantant,
Çà et là ses merveilles
Aux hommes racomptant,
D'avoir jusqu'aux courreaulx
Brisé d'arain les portes,
Et de fer les barreaulx
Rompu de ses mains fortes.

Les folz qui les supplices
Sentent de leurs pechez,
Et qui sont par leurs vices
Malades, assechez;

Dont le cueur tout repas
Et viande abomine,
Et qui sont près du pas
De la mort, qui les mine,

Pourveu qu'à Dieu s'adressent
L'appellans au besoing,
Tous les maux qui les pressent
Il les renvoye au loing.

D'un seul mot qu'il transmet
Leur donne santé telle,
Que du tout hors les met
De ruyne mortelle.

Les bontez nompareilles
De Dieu lors vont chantant,
Çà et là ses merveilles
Aux hommes racomptant.

A Dieu d'ardant desir
Louenge sacrifient,
Et avec grand plaisir
Ses œuvres magnifient.

Ceux qui dedans gallées
Dessus la mer s'en vont,
Et en grans eaux sallées
Mainte traffique font,

Ceux là voyent de Dieu
Les œuvres merveilleuses,
Sur le profond milieu
Des vagues perilleuses.

Le vent, s'il luy commande,
Soufle tempestueux,
Et s'enfle en la mer grande
Le flot impetueux.

Lors montent au ciel hault,
Puis aux gouffres descendent,
Et d'effroy peu s'en fault
Que les ames ne rendent.

Chancellent en yvrongne,
Troublez du branlement,
Tout leur sens les eslongne,

Perdent l'entendement.

Mais si à tel besoing,
Crians, à Dieu lamentent,
Subit il les met loing
Des maulx qui les tourmentent;
Faict au vent de tempeste
Sa fureur rabaisser;
Faict que la mer s'arreste
Et ses undes cesser.

L'orage retiré,
Chascun joye demeine :
Et au port désiré
Le Seigneur Dieu les meine.

Les bontez nompareilles
De Dieu lors vont chantant,
Çà et là ses merveilles
Aux hommes racomptant.

Parmy le peuple bas
Le surhaultent en gloire,
Et ne le taisent pas
Des grans au consistoire.

Luy, qui les eaux profondes
En desert convertit,
Et les sources des undes
Asseche et divertit;

Luy, qui steriles faict
Terres grasses et belles,
Et tout pour le forfaict
Des habitans d'icelles;

Qui desertz d'humeurs vuydes
Convertit en grands eaux,
Et lieux secz et arides
En sources et ruisseaux,

Et qui là faict venir
Ceulx qui de faim languissent,

Lesquelz pour s'y tenir
Des villes y bastissent;
Y semer champ se peinent,
Et vignes y planter,
Qui tous les ans ameynent
Fruict pour les sustenter.

Là les fortune en biens
Les croist, les continue,
Et leur bestail en riens
Il ne leur diminue.

Puis décroissant de nombre,
Viennent à rarité,
Par maulx et par encombre
Et par sterilité.

Riches, nobles et grans
Mesprisez il renvoye
Par desertz lieux errans,
Où n'a chemin ne voye,
Et esleve et delivre
Le povre hors d'ennuy,
Et force gens faict vivre
Comme un troupeau soubz luy.

Ce voyant ont aux cueurs
Les justes joye enclose,
Et de Dieu les moqueurs
S'en vont la bouche close.

Qui a sens et prudence
Garde à cecy prendra,
Lors la grande clemence
Du Seigneur entendra.

XLI. *Pseaume CX.**Dixit Dominus Domino meo...*

Il chante le regne de Jesus Christ, lequel commença en Sion, et de là parvint jusques aux fins de la terre, et continuera jusques à ce que Jesus Christ soit adoré universellement, et que de ses ennemis il ait fait son marchepied.

L'OMNIPOTENT à mon Seigneur et maistre
A dict ce mot : A ma dextre te siedz,
Tant que j'auray renversé et fait estre
Tes ennemis le scabeau de tes piedz.

Le sceptre fort de ton puissant empire
En fin sera loing de Sion transmis
Par l'Eternel, lequel te viendra dire :
Regne au milieu de tous tes ennemys.

De son bon gré ta gent bien disposée,
Au jour très-sainct de ton sacre courra,
Et aussi dru qu'au matin chet rosée,
Naistre en tes filz ta jeunesse on verra.

Car l'Eternel, sans muer de courage,
A de toy seul dict et juré avec :
Grand prestre et roy tu seras en tout aage,
Ensuyvant l'ordre au bon Melchisedec.

A ton bras droict Dieu ton Seigneur et pere
T'assistera aux belliqueux arroys,
Là où, pour toy, au jour de sa colere
Rompra la teste à princes et à roys.

Sur les Gentilz exercera justice,
Remplira tout de corps mortz envahis,
Et frappera pour le dernier supplice
Le chef regnant sur beaucoup de pays.

Puis en passant au milieu de la plaine,

Des grandz ruisseaux de sang s'abreuvera;
 Par ce moyen ayant victoire pleine
 La teste hault tout joyeux levera.

XLII. *Pseaume CXIII.*

Laudate, pueri, Dominum.

Il invite à louer Dieu, de ce qu'il regarde, gouverne et mue toutes choses selon sa prudence, tousjours eslevant les humbles, et retablissant les miserables.

ENFANS qui le Seigneur servez,
 Louez le, et son nom eslevez;
 Louez son nom et sa haultesse;
 Soit presché, soit fait solennel
 Le nom du Seigneur eternal,
 Par tout, en ce temps et sans cesse.

D'Orient jusqu'en l'Occident
 Doibt estre le loz evident
 Du Seigneur et sa renommée.
 Sur toutes gens le Dieu des dieux
 Est exalté, et sur les cieulx
 S'esleve sa gloire estimée.

Qui est pareil à nostre Dieu,
 Lequel fait sa demeure au lieu
 Le plus hault que l'on sçauroit querre,
 Et puis en bas veult devaller,
 Pour toutes choses speculer
 Qui se font au ciel et en terre?

Le povre sur terre gisant
 Il esleve en l'authorisant,
 Et le tire hors de la boue
 Pour le colloquer aux honneurs
 Des seigneurs, j'enten des seigneurs
 Du peuple que sien il avoue.

C'est luy qui remplit à foyson
 De trèsbeaulx enfans là maison
 De la femme qui est sterile,
 Et luy faict joye recevoir,
 Quand d'impuissante à concevoir
 Se veoit d'enfans mere fertile.

XLIII. *Pseaume CXIV.*

In exitu Israel de Ægypto.

De la delivrance d'Israel hors d'Egypte, et succinctement
 des principaulx miracles que Dieu fait pour cela.

QUAND Israel hors d'Egypte sortit,
 Et la maison de Jacob se partit
 D'entre le peuple estrange,
 Juda fut faict la grand' gloire de Dieu
 Et Dieu se fait prince du peuple Hebrieu,
 Prince de grand' louange.

La mer le veit, qui s'enfuyt soudain,
 Et contremont l'eau du fleuve Jourdain
 Retourne.† fut contraincte.
 Comme moutons montaignes ont sailly,
 Et si en ont les costaux tressailly
 Comme aigneletz en craincte.

Qu'avois tu, mer, à t'enfuyr soudain ?
 Pourquoi amont, l'eau du fleuve Jourdain,
 Retourner fuz contraincte ?
 Pourquoi avez, montz, en moutons sailly ?
 Pourquoi, costaux, en avez tressailly
 Comme aigneletz en craincte ?

Devant la face au Seigneur qui tout peult,
 Devant le Dieu de Jacob, quand il veult,
 Terre tremble craintive :
 Je dy le Dieu, le Dieu convertissant
 La pierre en lac, et le rocher puissant
 En fontaine d'eau vive.

XLIV. *Pseaume CXV.*

Non nobis, Domine, non nobis, sed...

Il prie Dieu vouloir pour sa gloire si bien traicter son
 peuple, qu'il congnoisse qu'il est le seul Dieu, et que les
 idoles des Gentilz ne sont rien qu'ouvrages d'hommes.

Non point à nous, non point à nous, Seigneur,
 Mais à ton nom donne gloire et honneur,
 Pour ta grand' bonté seure.
 Pourquoi diroient les Gentz, en se mocquant :
 « Où est ce Dieu qu'ilz vont tant invoquant,
 Où est il à ceste heure? »

Certainement, nostre Dieu tout parfait
 Reside aux cieulx, et de là hault il faict
 Tout ce qu'il veult en somme.
 Mais ce qu'adore une si male gent
 Idoles sont, faites d'or et d'argent,
 Ouvrage de main d'homme.

Bouche elles ont, sans parler ne mouvoir;
 Elles ont yeulx, et ne sçauroient rien veoir;
 C'est une chose morte.
 Oreilles ont, et ne sçauroient ouyr;
 Elles ont nez, et ne sçauroient jouyr
 D'odeur douce ne forte.

Elles ont mains ne pouvans rien toucher;
Elles ont piedz, et ne sçavent marcher,
Gosier, et point ne crient;
Teiz et pareilz sont tous ceulx qui les font,
Et ceulx lesquelz à leurs recours s'en vont,
Et tous ceulx qui s'y fient.

Toy, Israël, arreste ton espoir
Sur le Seigneur : c'est ta force et pouvoir,
Bouclier et sauvegarde.
Maison d'Aaron, arreste ton espoir
Sur le Seigneur : c'est ta force et pouvoir,
Lequel te sauve et garde.

Qui craignez Dieu, arrestez vostre espoir
Sur tel Seigneur, car c'est vostre pouvoir,
Soubz qui l'ennemy tremble.
Le Seigneur Dieu de nous souvenir a :
Plus que jamais Israël benira
Les filz d'Aaron ensemble.

A tous qui sont de l'offenser crainctifz
Grans biens a faictz, depuis les plus petitz
Jusqu'à ceulx de grand aage.
Les biens et dons que pour vous faictz il a
Il fera croistre à vous et à ceulx là
De vostre parentage.

Car favoriz estes, et bien ayez
Du grand Seigneur, qui les cieulx a formez,
Et terre confinée.
Le Seigneur s'est reservé seulement
Les cieulx pour soy : la terre entierement
Aux hommes a donnée.

O Seigneur Dieu, l'homme par mort transy

Ne dit ton loz, ne quiconques aussi,
 En la fosse devalle.
 Mais nous, vivans, par tout où nous irons
 De bouche et cueur le Seigneur benirons
 Sans fin, sans intervalle.

XLV. *Pseaume CXVIII.*

Confitemini Domino quoniam bonus.

C'est un hymne par lequel David, delivré de tous maux, et eslevé roy sur tout Israel, rendit publiquement graces à Dieu au tabernacle de l'alliance, là où d'un grand cueur il celebra la bonté dont il avoit usé envers luy : et là se monstre clairement figure de JESUS CHRIST.

RENDEZ à Dieu louenge et gloire,
 Car il est bening et clement;
 Qui plus est, sa bonté notoire
 Dure perp tuellement.

Qu'Israël ores se recorde
 De chanter solennellement :
 Que sa grande misericorde
 Dure perpetuellement.

La maison d'Aaron ancienne
 Vienne tout hault presentement
 Confesser que la bonté sienne
 Dure perpetuellement.

Tous ceulx qui du Seigneur ont craincte
 Viennent aussi chanter comment
 Sa bonté pitoyable et sainte
 Dure perpetuellement.

Ainsi que j'estois en destresse,
 En invocquant sa majesté
 Il m'ouyt, et de ceste presse
 Me meit au large à sauveté.

Le Toutpuissant, qui m'ouyt plaindre,
 Mon party tousjours tenir veult :
 Qu'ay je donc que faire de craindre
 Tout ce que l'homme faire peult ?

De mon costé il se retire
 Avec ceulx qui me sont amis ;
 Ainsi cela que je desire
 Je verray en mes ennemis.

Mieulx vault avoir en Dieu fiance
 Qu'en l'homme, qui est moins que riens ;
 Mieulx vault avoir en Dieu fiance
 Qu'aux princes et grans terriens.

Beaucoup de gens, c'est chose seure,
 M'assiegerent de tous costez ;
 Au nom de Dieu, ce dy je à l'heure,
 Ilz seront par moy reboutez.

Ilz m'avoient encloz par grand' ire,
 Encloz m'avoient tous mutinez :
 Au nom de Dieu, ce vins je à dire,
 Ilz seront par moy ruynez.

Ilz m'avoient encloz comme abeilles,
 Et furent les folz et haultains
 Au nom du grand Dieu des merveilles
 Comme feu d'espines estainctz.

Tu as, importun adversaire,
 Rudement contre moy couru,
 Pour du tout trebuscher me faire,
 Mais l'Eternel m'a secouru.

Le Toutpuissant, c'est ma puissance,
 C'est l'argument, c'est le discours
 De mes vers pleins d'esjouyssance ;
 C'est de luy que j'ay eu secours.

Aux maisons de mon peuple juste
 On n'oyt rien que joye et confort ;
 On chante, on dit : Le bras robuste

Du Seigneur a fait grand effort.

De l'Éternel la main adextre
S'est eslevée à ceste foy;
Dieu a fait vertu par sa dextre;
Telle est du bon peuple la voix.

Arriere, ennemis et envie,
Car la mort point ne sentiray,
Ainçois demoureray en vie
Et les faictz du Seigneur diray.

Chastié m'a, je le confesse,
Chastié m'a, puny, batu,
Mais point n'a voulu sa haultesse
Que par mort je fusse abatu.

Ouvrez moy les grans portes belles
Du saint temple aux justes voué,
A fin que j'entre par icelles,
Et que Dieu soit par moy loué :

Car grandes portes sumptueuses
Sont les portes du Seigneur Dieu :
Les justes gens et vertueuses
Peuvent passer tout au milieu.

Là diray ta gloire supreme;
Là par moy seras célébré;
Car en adversité extreme
Exaulcé m'as et delivré.

La pierre par ceulx rejectée
Qui du bastiment ont le soing
A esté assise et plantée
Au plus hault du principal coing.

Cela, c'est une œuvre celeste
Faicte pour vray du Dieu des dieux,
Et un miracle manifeste
Lequel se presente à noz yeulx.

La voicy, l'heureuse journée
Que Dieu a faicte à plein desir.

Par vous soit joye demenée,
Et prenons en elle plaisir.

Or te prions, Dieu nostre père,
En ta garde à ce coup nous tien,
Et en fortune si prospère
D'orenavant nous entretien.

Beneit soit qui au nom trèsdigne
Du Seigneur est venu icy.

O vous de la maison divine,
Nous vous benissons tous aussi.

Dieu est puissant, doulx et propice,
Et nous donra lumière à gré;

Liez le beuf du sacrifice
Aux cornes de l'autel sacré.

Tu es le seul Dieu que j'honore,
Aussi sans fin te chanteray;

Tu es le seul Dieu que j'adore,
Aussi sans fin t'exalteray.

Rendez à Dieu louenge et gloire,
Car il est bening et clement;

Qui plus est, sa bonté notoire
Dure perpetuellement.

XLVI. *Pseaume CXXVIII.*

Beati omnes qui timent Dominum.

Il dit que ceulx qui vrayement craignent et aiment Dieu
sont heureux, soit en public, soit en privé.

BIEN heureux est quiconques

Sert à Dieu volentiers,

Et ne se lassa onques

De suyvre ses sentiers.

Du labour que sçais faire

CLÉMENT MAROT, IV.

Vivras commodement,
 Et ira ton affaire
 Bien et heureusement.
 Quant à l'heur de ta ligne,
 Ta femme en ta maison
 Sera comme une vigne
 Portant fruict à foyson.
 Et autour de ta table
 Seront tes enfans beaulx
 Comme un reng delectable
 D'oliviers tous nouveaulx.
 Ce sont les benefices
 Dont sera jouyssant
 Celuy qui, fuyant vices,
 Craindra le Toutpuissant.
 De Sion Dieu sublime
 Te fera tant de bien,
 De veoir Hierosolyme,
 Et tes jours aller bien.
 Et verras de ta race
 Double posterité,
 Et sur Israël grace,
 Paix et felicité.

XLVII. *Pseaume CXXX.*

De profundis clamavi ad te, Domine.

Affectueuse prière de celuy qui par son peché a beaucoup d'adversitez, et toutesfoys par esperance ferme se promet obtenir de Dieu remission de ses pechez, et delivrance de ses maulx.

Du fons de ma pensée,
 Au fons de tous ennuis,

A toy s'est adressée
 Ma clameur jours et nuicts.
 Entens ma voix plaintive,
 Seigneur, il est saison;
 Ton oreille ententive
 Soit à mon oraison.

Si ta rigueur expresse
 En noz pechez tu tiens,
 Seigneur, Seigneur, qui est ce
 Qui demourra des tiens ?
 Or n'es tu point sevère,
 Mais propice à mercy :
 C'est pourquoy on revère
 Toy et ta loy aussi.

En Dieu je me console
 Mon ame s'y attend;
 En sa ferme parolle
 Tout mon espoir s'estend

Mon ame à Dieu regarde
 Matin et sans sejour,
 Plus matin que la garde
 Assise au poinct du jour.

Qu'Israël en Dieu fonde
 Hardiment son appuy;
 Car en Dieu grace abonde,
 Et secours est en luy.

C'est celuy qui sans doute
 Israël jectera
 Hors d'iniquité toute,
 Et le rachetera.

XLVIII. *Pseaume CXXXVII.**Super flumina Babylonis.*

C'est le cantique des prestres, levites et chantres sacrez
de Hierusalem, captifz en Babylone.

ESTANS assis aux rives aquatiques
De Babylon, plorions melancoliques,
Nous souvenans du pays de Sion :
Et au milieu de l'habitation
Où de regret tant de pleurs espondismes,
Aux saules vertz noz harpes nous pendismes.

Lors, ceulx qui là captifz nous emmenèrent
De les sonner fort nous importunèrent,
Et de Sion les chansons reciter.

Las ! dismes nous, qui pourroit inciter
Noz tristes cueurs à chanter la louenge
De nostre Dieu en une terre estrange ?

Or, toutefois, puisse oublier ma dextre
L'art de harper, avant qu'on te voye estre,
Hierusalem, hors de mon souvenir.

Ma langue puisse à mon palais tenir
Si je t'oublie et si jamais ay joye

Tant que premier ta delivrance j'oye :

Mais donc, Seigneur, à ta memoire imprime
Les filz d'Edom, qui sur Hierosolyme
Crioient, au jour que l'on la detruisoit ;
Souviens toy que chascun d'eulx disoit :
A sac, à sac ! qu'elle soit embrasée
Et jusqu'au pied des fondementz rasée.

Aussi seras, Babylon, mis en cendre :
Le Trèsheureux, qui te sçaura bien rendre
Le mal dont trop de près nous viens toucher :
Heureux celui qui viendra arracher

Les tiens enfans d'entre tes mains impures,
Pour les froisser contre les pierres dures.

XLIX. *Pseaume CXXXVIII.*

Confitebor tibi, Domine, in toto corde meo.

L célèbre la bonté de Dieu, qui l'avoit retiré de tous perilz, et heureusement eslevé en dignité royale. Puis chante qu'il en rendra grace à Dieu, et que mesmes tous autres roys lui en donneront louenge ; se promet aussi qu'à l'advenir le secours de Dieu ne luy fauldra point.

IL fault que de tous mes esprits
Ton loz et prix
J'exalte et prise :
Devant les grans me presenter,
Pour te chanter,
J'ay faict emprise.

En ton saint temple adoreray,
Celebreray
Ta renommée,
Pour l'amour de ta grand'bonté,
Et féauté
Tant estimée.

Car tu as faict ton nom moult grand
En te monstrant
Vray en parolles.
Dès que je crie, tu m'entendz ;
Quand il est temps
Mon cueur consoles.

Dont les roys de chascun pays,
Moult esbahys,

T'ont loué, Sire,
Après qu'ilz ont congneu que c'est
Un vray arrest
Que de ton dire.

Et de Dieu, ainsi que je fais,
Chantent les faictz
A sa memoire;
Confessans que du Toutpuissant
Resplendissant
Grande est la gloire.

De veoir cy bas tout ce qu'il fault
De son plus hault
Throne celeste,
Et de ce qu'estant si loingtain,
Grand et haultain
Se manifeste.

Si au milieu d'adversité
Suis agité,
Vif me preserves;
Sur mes ennemys inhumains
Jectes les mains,
Et me conserves.

Et parferas mon cueur tout seur,
Car ta douceur
Jamais n'abaisse;
Ce qu'une foys as commencé
Et avancé
Tu ne delaisse.

L. *Pseaume CXLIII.*

Domine, exaudi orationem meam; auribus percipe...

C'est la prière qu'il fait quand par crainte de Saul il se cacha en une fosse où il s'attendoit d'estre pris, dont il estoit en grand angoisse.

SEIGNEUR Dieu, oy l'oraison mienne;
 Jusqu'a tes oreilles parviene
 Mon humble supplication;
 Selon la vraye mercy tienne
 Respons moy en affliction.

Avec ton serviteur n'estrive,
 Et en plein jugement n'arrive
 Pour ses offenses luy prouver,
 Car devant toy homme qui vive
 Juste ne se pourra trouver.

Las ! mon ennemy m'a faict guerre,
 A prosterné ma vie en terre,
 Encor ne luy est pas assez :
 En obscure fosse m'enserre
 Comme ceulx qui sont trespassez.

Dont mon ame ainsi empressée
 De douleur se trouve oppressée,
 Cuydant que m'as abandonné;
 Je sens dedans moy ma pensée
 Troublée et mon cueur estonné.

En ceste fosse obscure et noire,
 Des jours passez j'ay eu memoire;
 Là j'ay tes œuvres meditez,
 Et pour confort consolatoire,
 Les faictz de tes mains recitez.

Là dedans à toy je souspire,

A toy je tendz mes mains, ô Sire,
 Et mon ame en sa grand'clameur
 A soif de toy et te desire
 Comme sèche terre l'humeur.

Haste toy, sois moy secourable;
 L'esprit me fault; de moy damnable
 Ne cache ton visage beau;
 Autrement, je m'en voys semblable
 A ceulx qu'on devalle au tumbeau.
 Fais moy donc ouyr de bonne heure
 Ta grace, car en toy m'asseure;
 Et du chemin que tenir doy
 Donne m'en congnoissance seure,
 Car j'ay levé mon cueur à toy.

O Seigneur Dieu, mon esperance,
 Donne moy pleine delivrance
 De mes poursuyvans ennemys,
 Puis que chez toy pour assurance
 Je me suis à refuge mis.
 Enseigne moy comme il fault faire
 Pour bien ta volenté parfaire,
 Car tu es mon vray Dieu entier;
 Fais que ton esprit debonnaire
 Me guyde et meine au droict sentier.

O Seigneur en qui je me fie,
 Restaure moy et vivifie
 Par ton Nom crainct et redoubté:
 Retire de langueur ma vie,
 Pour monstrer ta juste bonté.

Tous les ennemys qui m'assaillent
 Faiz par ta mercy qu'ilz deffaillent,
 Et rendz confonduz et destruietz
 Tous ceulx qui ma vie travaillent,
 Car ton humble serviteur suis.

LE CANTIQUE DE SIMÉON.

Nunc dimittis servum tuum, Domine.

LUC. II.

OR laisses, Createur,
En paix ton serviteur,
En suyvant ta promesse,
Puis que mes yeulx ont eu
Ce credit d'avoir veu
De ton salut l'adresse.
Salut mis au devant
De ton peuple vivant
Pour l'ouyr et le croire;
Ressourse des petitz,
Lumière des gentilz,
Et d'Israël la gloire.

FIN DES PSEAUMES.



VERS INÉDITS

ATTRIBUÉS A CLÉMENT MAROT.

Épître LXVI.

(Mss. F. F., 1700, f. 23.)

BIEN doy louer la divine puissance,
Qui de ta noble et digne cognoissance,
Nympe de pris, m'a de grace estrené.
Assez longtemps y a que je suys né,
Mais je n'ay veu passer encor année
Qui à l'entrer feust si bien fortunée
Que ceste icy, j'entends en mon endroict.
Car liberté, qui sans cause et sans droict
M'avoit esté par malings deffendue,
Ce nouvel an par le Roy m'est rendue.
Ce nouvel an, maugré mes ennemys,
J'ai eu le bien de revoir mes amys,
De visiter ma natale province
Et de rentrer en grace de mon prince.
J'ay eu ce bien, et Dieu l'a voulu croistre,
Car il m'a faict en mesme temps cognoistre
Une douceur assise en belle face
Qui la beauté des plus belles efface,

D'un regard chaste où n'habite nul vice,
Ung rond parler sans fard, sans artifice,
Si beau, si bon, que qui cent ans l'ourroit
Jà de cent ans fascher ne s'en pourroit;
Ung vif esprit, ung sçavoir qui m'estonne,
Et, par sus tout, une grace tant bonne,
Soit à se taire ou soit en devisant,
Que je voudrois estre assez souffisant
Pour en pappier escrire son merite
Ainsi qu'elle est dedans mon cœur escripte.
Tous ces beaulx dons à nulle davantage
Sont en ung corps né de hault parentage,
Et de grandeur tant droite et bien formée
Que faicte semble exprès pour estre aymée
D'hommes et dieux. O que ne suis-je prince,
A cette fin que l'audace je prinsse
Te presenter mon service petit
Qui sur honneur fonde son appetit ?
Mais pour quoy prince? Une montagne basse
Souvent la haute en delices surpasse ;
Les rosiers bas, les petits oliviers,
Dellectent plus que ces grands chesnes fiers,
Et à nager en eau basse l'on treuve
Moins de danger que en celle d'un grand fleuve.
Aussi, jadis, Déesses adourées
D'Hommes mortels se sont enamourées :
Le jeune Athys feust aymé de Cibelle,
Endymion de Diane la belle ;
Pour Adonis Venus tant s'abaissa
Que les haults cieux pour la terre laissa.
Mais qu'est besoing citer vieilles histoires,
Quant à chacun les neufves sont notoires ?
L'heureux Hélain, dont la muse est tant fine,
Ne fut-il pas aymé de la Dauphine,
Qui se disoit bien heureuse d'avoir

Baisé la bouche en qui tant de sçavoir
 Se descouvroit ? Je sçay bien que je suys
 Homme en effect, qui souldoier ne puy
 Gens et chevaulx, ne sur mer dresser guerre
 Pour m'en aller une Helene conquerre ;
 Si de fortune avoys tel force acquise,
 Ou je mourrois, ou brief t'auroys conquise,
 Pour librement avec tel personnaige
 En joye user le surplus de mon aage.
 Donc, si de faict ne suys prince ou vainqueur,
 Au moins le suys-je en vouloir et en cueur,
 Et mon renom en aultant de provinces
 Est espendu comme celluy des princes.
 S'ils vainquent gens en fait d'armes divers,
 Je les surmonte en beaux escripts et vers ;
 S'ils ont trésor, j'ay en trésor des choses
 Qui ne sont point en leurs coffres encloses ;
 S'ils sont puyssants, j'ay la puyssance telle
 Que faire puy ma maistresse immortelle,
 Ce que pourtant je ne dys par vantance
 Ne pour plus tot tirer ton accointance,
 Mais seulement par une ardente envye
 Qu'ay de te faire entendre qu'en ma vie
 De rencontrer au monde ne m'advyent
 Femme que tant à mon gré me convient,
 Ne qui tant eust ceste puissance sienne
 D'assubjectir l'obeyssance mienne.

Epître LXVII, au cœur de sa dame.

(Mss. F. F., 2370, f. 30.)

CŒUR assiégé d'infinité d'amys,
 Cœur qui n'est plus où nature l'a mis,

Cueur que j'ay pris pour le mien en eschange,
 Ne trouvant rien que le changer estrange;
 Cueur par lequel aux hommes est prouvé
 Que vraye amour en femme s'est trouvé;
 Cueur qui seroit de luy mesme blasmé
 S'il se pensoit tant seulement aymé;
 Cueur, attendez, n'entrés point en esmoy.

.
 Cueur, ô bon cueur que puy porter et mettre
 A mon cousté comme plaine pharêtre
 De traicts et dards, et tous venus d'un dieu,
 Et tous tirez pour aymer en ung lieu;
 Cueur qu'il faudroyt fendre par la moitié
 Pour veoir au vif amour et amytié;
 Cueur m'envoyant par sa douceur naïfve
 Une froideur de fiebvre fugitive
 En tout le corps, sans toucher ma personne
 Que d'un soupir dont mon ame s'estonne;
 Cueur devineur, que bien dire se fait
 Ce que le mien en son absence fait;
 Cueur qui se plaint, non quant il est fasché,
 Cueur qui se meurt, non quant il est touché,
 Mais quant ne peult par parolles ouvrir
 L'affection que l'honneur veut couvrir;
 Cueur sans lequel les yeulx sont insensibles,
 Cueur sans lequel les baisers sont penibles;
 Cueur enchanteur, par lequel est heureuse
 La main tremblant de frisson amoureuse;
 Cueur mort en soy et en moy revivant,
 D'honesteté la volonté suyvant;
 Cueur qui reluit par ung abaissement
 Que l'œil obscur fait sans deguysement;
 Cueur, si bon cueur que je ne le puy dire,
 Auquel ne peult ma louange suffire;
 Cueur, qu'avez-vous? je crois que vous rêvez,

Ou que d'amour qui en vous est crevez.
 Dont vient l'humeur que par vos yeuz troublez
 Accompagnés de souspirs redoublez ?
 Dont peult venir la douleur qui vous point ?
 Estes vous mort ? Ne parlerez vous point ?
 Cueur, qu'est cecy ? me voulez-vous contraindre,
 Sans sçavoir quoy, de vous plorer et plaindre ?
 A vous pitié de mes divers tourmens ?
 Auriés vous point ou faulcé les sermens
 Ou loyaulté jadis à moy promise,
 Ou si craignés que plus on en devise ?
 Je ignoreraý donc le mal qui vous presse ?
 Cueur, est-ce point de peur que ne vous laisse ?
 Ha ! c'est cela ; ce nouveau battement
 M'en a donné certain enseignement.
 Croyez, mon cueur, que vous m'avéz de sorte
 Qu'il ne vous fault point craindre que j'en sorte.
 Et si j'en sors, cueur, vous devez entendre
 Que m'ayant pris, me pourrés bien reprendre,
 Ce qui seroit aux autres mal aisé.
 Adieu, mon cueur ; vous voy là rappaisé.

Chant XXIII.

(Mss. F. F., 2205, f. 35.)

LORSQU'AU palais de la cité de Balle
 L'Empereur tint court ouverte et planière,
 Ung homme armé vint arriver en salle,
 L'espée au poing, parlant en tel manière :
 Chevalier suis portant les grises armes,
 Dict Noble Cueur, qui contre tous gendarmes
 Veulx soutenir ma maistresse et ma dame,
 Tige d'honneur, belle de corps et d'âme ;

Car dès l'instant de sa prime facture
 Elle a été, sans quelque tâche infâme,
 Pure en concept oultre loy de nature.

Ung chevalier errant sans intervalle,
 De blanc et noir armé à la legière
 Se lieve sus, et d'une façon malle
 Va proférer : C'est chose mensongière
 Que ung corps produict par nature et ses germes
 Naquisse pur, car saint Pol dit ces termes :
 Ceux d'Adam nés ou tyssus de sa lame
 Seront conçeus d'originelle flame.
 Or est qu'elle est ainsi par geniture
 Fille d'Adam, par quoy je ne la clame
 Pure en concept oultre loy de nature.

L'autre respond: O bouche desloyale,
 Tu entends mieux que ne dis la matière;
 Car ains que Dieu, par grace spéciale,
 Eut faict le ciel, il la previst entière
 Estre, car elle a fondemens si fermes
 Que onques peché ne les rendit enfermes;
 Recongnoyz donc ton erreur et diffame,
 Ou autrement pour son honneur et fame
 Voylà mon gant. Et l'errant s'avanture
 De le lever, disant qu'onc ne fut femme
 Pure en concept oultre loy de nature.

Lors l'Empereur soubs guide imperiale
 Le camp ordonne, à leur grande prière;
 Puis deux coursiers d'une puissance egalle
 Leur a transmys en ordre singulière.
 Chacun adonc aux belliqueux vacarmes
 Se veult monstrier; prennent lances, guysarmes;
 Mais Noble Cueur, que charité enflame,

Crie a l'errant : Lasche rempli de blasme,
 Or congnoistras que celle créature
 Dont tu mesdis odore plus que basme,
 Pure en concept oultre loy de nature.

Fouldre ne part plus soudain, ne devalle
 Que l'assaillant quant eust donné carrière,
 Si que du choc il jecte triste et palle
 Le povre errant envers, jambes arrière,
 Lequel portoit une pie en ses armes
 D'argent et sable ; aux yeulx il eut les larmes,
 Quant Noble Cueur, qui d'or portoit une M
 En champ d'azur, luy ravyt une lame
 De son harnoys, pour la desconfiture
 Mieulx approuver à la belle qu'il ame,
 Pure en concept oultre loy de nature.

Prince du Puy, plus qu'eschellé bigame
 Il fut hué, dont de douleur se pame.
 Disant : Mon Dieu, rayson veult et droicture
 Que en tout honneur ta mère je reclame,
 Pure en concept oultre loy de nature.

Chant XXIV.

(Mss. F. F. 2205, f. 9.)

LE grand pasteur jadis en ce bas estre
 Pour heberger les oeilles d'innocence
 Créa le parc de paradis terrestre,
 Sachant que mieulx ne povoient en terre estre
 Pour leur seurté, paix et convalescence.
 Ce neantmoins, le serpent par cautelle

C. ÉMENT MAROT, IV.

Entrant dedans, leur fist playe mortelle
 De double mort fondée en forfaiture ;
 Mais le pasteur, désirant sa fucture
 Retrayre à luy, de volonté benigne
 Transmit l'aigneau prendre humaine vesture,
 Et luy donna pour royale pasture
 Parc virginal exempté de vermine.

Ce parc bastit sans quelque erreur commettre
 Dame nature en haulteur d'excellence ;
 Mais, pour renfort le grand berger et maistre,
 Murs et palliz autour voulut permettre,
 Affin que loups n'y feissent violence ;
 Puis le bon chien qui Vérité s'appelle
 Mist pour le guect, car tous larrons expelle
 Quant dommager veullent celle closture.
 Aux quatre coings on peult voir en sculpture
 Quatre vertus de pierre cristalline,
 Charité, Foy, Force, Humilité pure,
 Monstrant ce lieu forclos à pourriture,
 Parc virginal exempté de vermine.

Aucuns meschans bergiers de lieu champestre
 Vindrent au parc faire maincte insolence ;
 Mais Vérité, le chien prompt et adextre,
 Saillit sur eulx, donnant bien à congnoistre
 Leur lacheté et grand malivolence ;
 Il les mordit de sorte et façon telle
 Que pour tout temps en ont playe immortelle
 Dont tost après, pour reparer l'injure
 Qu'ils avoient faict, par exemple et figure
 Ont recogneu leur faulseté maligne,
 Disant ce lieu estre plain de verdure,
 Immaculé, sans tache ne ordure,
 Parc virginal exempté de vermine.

Le grand pasteur, comme il peult apparoistre,
 Est le seul Dieu, qui par bonté immense
 Voulut l'aigneau son fils au benoist cloistre
 Corps de Marie obumbrier, sans descroistre
 Virginité par virille semence,
 Et par nature, entends Anne la belle
 Et Joachin, qui celle coulombelle
 Ont engendré sans peché ne laydure.
 Par le palliz que le Dieu de droicture,
 Mist pour renfort, je prends grâce divine,
 Qui la garda de l'infecte poincture
 Du père Adam, dont est en geniture
 Parc virginal exempté de vermine.

Les sots bergiers que contre toute lectre
 Ont dict du parc mainte herese sentence
 Sont mesdisans qui tascèrent submettre
 L'honneur de celle auquel Dieu daigna mettre
 Cil qui pour mort vie aux oeilles compense.
 Le chien jappant à ceste gent rebelle
 Fut le Docteur subtil, qui leur libelle
 Réprouva faulx par raison d'escripture,
 En déclarant qu'oultre loy de nature
 Dieu luy monstra de tout amour le signe
 Quand il l'esleut pour prendre nourriture
 Belle partout, entière et sans fracture
 Parc virginal exempté de vermine.

Envoy.

Vous, Rouennoys, vrais amateurs de celle
 Qui enfanta, Vierge mère et pucelle,
 L'aigneau duquel portez la pourtraicure
 Sur vostre escu en métal et paincture,
 Je vous suppli que à trompe et bucine

Facez sçavoir à toute créature
 Que Marie est, oultre loy de nature,
 Parc virginal exempté de vermine.

Rondeau LXXXI.

(Mss. F. F., 2335, f. 65.)

S'IL est ainsy que ce corps te habandonne.
 Amour commande et la raison ordonne
 Que je te laisse en change de ma foy
 Le cueur jà tien, car, par honneste loy,
 Aulcun ne doit reprendre ce qu'il donne.

Ne pense pas que alieurs jamais s'adonne ;
 Plustost la mort sans que Dieu luy pardonne
 Le puisse prendre et meurdrir devant toy,
 S'il est ainsy.

Si Faulx Rapport, qui les amans blasonne,
 Te va disant que j'ayme aultre personne
 Tu respondras : Meschant, pas ne le croy,
 Car j'ai son cueur, et corps sans cueur, de soy
 Ne peult aymer ; la raison est très bonne
 S'il est ainsy.

Rondeau LXXXII.

(Mss. F. F., 2205, f. 100.)

COMME la rose entre espines fleurit
 Sans de l'espine avoir quelque poincture,

En corps humain prins forme et esperit,
Sans tache avoir du forfait de nature.

Du mal d'Adam je n'eus oncque fracture,
Aussy mon Dieu jamais ne me guerit,
Dont fus conceue exempte à forfaicture
Comme la rose entre espines fleurit.

La rose suis qui oncques ne perit,
D'oudeur ne taint, car j'ay prins nourriture
En Jherico, dont la belle fleurist
Sans de l'espine avoir quelque poincture.

Et quoy qu'Adam par sa malle aventure
Le puis de grace à tous humains tarit,
Belle de tout par pure geniture
En corps humain prins forme et esperit.

Adonc mon Dieu tant m'ayma et chérit,
Qu'en moy daygna prendre humaine voicture,
Et de ma cher divinité couvrit,
Sans tache avoir du forfait de nature.

J'ay donc porté à ma sainte closture
Mon benoist Dieu, qui les cieulx clos ouvrit,
Dont dite suis en la sainte Escripture
Belle sans sy, que Dieu du ciel florit.

Epigramme CCC.

(Mss. F. F., 2370, f. 38.)

PLAISE au Roy me faire payer
Deux ans d'absence de mes gaiges,

Tant seulement pour essayer
Combien sont doux les arrairages.
Lors je ne craindray les orages
Qui loing de vous m'ont fait nager,
Et scauray gré à mes contraires,
Qui, cuydans troubler mes affaires,
M'auront faict si bon mesnager.

PRÉFACES DIVERSES

Préface du Roman de la Rose, en 1527.

S'IL est ainsi que les choses dignes de memoire pour leur proffit et utilité soient à demeurer perpetuellement sans estre du tout assopies par trop longue saison et labilité de temps caduc et transitoire, l'esguillon et stimulement de juste raison et non simulée cause m'a semond et enhorté, comme tutesse de tout bien et honneur, à reintegrer et en son entier remettre le livre qui, par long temps devant ceste moderne saison, tant a esté de tous gens d'esprit estimé, que bien l'a daigné chacun veoir et tenir au plus hault anget de sa librairie, pour les bonnes sentences, propos et dictz naturelz et moraulx qui dedans sont mis et inserez. C'est le plaisant livre du *Rommant de la Rose*, lequel fut poetiquement composé par deux nobles aucteurs dignes de l'estimation de tout bon sens et louable, sçavoir, maistre Jehan de Meung et maistre Guillaume de Loris. Cestuy livre plaisant a esté auparavant, par la faulte, comme je croy, des imprimeurs, assez mal correct, ou par adventure de ceulx qui ont baillé le double pour l'imprimer : car l'un et l'autre peult estre cause de son incorrection : pour laquelle chose restituer en meilleur estat et plus expediente forme pour l'intelligence des lecteurs et auditeurs, nonobstant la foiblesse du mien pueril entendement et indignité de rural engin, j'ay bien voulu relire ce present livre dès le commencement jusques à la fin, à laquelle chose faire fort laborieuse me suis em-

ployé, et l'ay corrigé au moins mal que j'ay pu, y adjoustant les quotations des plus principaulx notables et auctoritez venans à propos, sans le mien volontaire consentement, comme devez entendre, mais, comme j'ay dict, à l'instigation, prière et requeste de honorable personne Galiot du Pré, libraire marchand juré en l'Université de Paris, qui nouvellement l'a faict imprimer après avoir veu sa correction, tant du mauvais et trop ancien langage, sentant son inveteré commencement et origine de parler, que de l'imparfaicte quantité des mettres quasi corrompuz. Et pour autant on pourroit dire, comme ja plusieurs ont dict, que ce livre, parlant en vain de l'estat d'amours, poult estre cause de tourner les entendemens à mal et les appliquer à choses dissolues, à cause de la persuasible matière de fol amour, dedans tout au long contenue, pour cause que fol appetit sensuel ou sensualité, nourrice de tout mal et marastre de vertu, est moteur d'icelluy propos, tout honneur sauvé et premis, je respons que l'intention de l'auteur n'est point simplement et de soy mesmes mal fondée ne mauvaïse. Car bien peult estre que le dict auteur ne gettoit pas seulement son penser et fantasie sus le sens litteral, ains plus tost attiroit son esprit au sens allegorique et moral, comme l'un disant et entendant l'autre. Je ne veulx pas ce que je dis affermer, mais il me semble qu'il peult ainsi avoir faict, et si celluy auteur n'a ainsi son sens réglé, et n'est entré soubz la morale couverture penetrant jusques à la moelle du nouveau sens mystique, toutesfoys l'on le peult moralement exposer et en diverses sortes. Je dis doncques premiere-ment que par la rose qui tant est appetée de l'amant, est entendul'estat de sapience, bien est justement à la rose conforme pour les valeurs, douceurs et odeurs

qui en elle sont, laquelle moult est à avoir difficile, pour les empeschemens entreposez, auxquelz arrester ne me veulx pour le present. Et en ceste manière d'exposer sera la rose figurée par la rose papale, qui est de trois choses composée, c'est asçavoir: d'or, de musq et de basme : car vraye sapience doit estre d'or, signifiant l'honneur et reverence que nous devons à Dieu le createur ; de musq, à cause de la fidelité et justice que nous devons avoir à nostre prochain, et de basme quant à nous mesmes, en tant que nous devons tenir nos ames chères et precieuses, comme le basme pur et cher sur toutes les choses du monde. Secondement, on peult entendre par la rose l'estat de grace, qui semblablement est à avoir difficile, non pas de la part de celluy qui la donne, car c'est Dieu le Toutpuissant, mais de la partie du pecheur, qui tousjours est empesché et eslongné du collateur d'icelle grace. Ceste manière de rose spirituelle, tant bien spirant et refragant, pouvons aux roses figurer par la vertu desquelles retourna en sa première forme le grant Apulée, selon qu'il est escript au livre de l'*Asne d'or*, quand il eut trouvé le chapelet de fleurs de rosier pendant au sistre de Cerès, deesse des bledz. Car tout ainsi que le dict Apulée, qui avoit esté transmué en asne, retrouva sa première figure d'homme sensé et raisonnable, pareillement le pecheur humain faict et converty en beste brute par irraisonnable similitude, reprent son estat premier d'innocence par la grace de Dieu qui luy est conferée, lorsqu'il trouve le chapelet ou couronne de roses, c'est asçavoir l'estat de penitence pendu au doulx sistre de Cerès, c'est à la douceur de la misericorde divine. Tiercement, nous pouvons entendre par la rose la glorieuse vierge Marie, pour ses bontez, douceurs et

perfections de grace, desquelles je me tais pour le present. Et sachez que ceste virginale rose n'est aux hereticques facile d'avoir, et n'y eust il seulement que Malebouche qui les empesche d'approcher de sa bonté, car ilz ont mal d'elle parlé, voulans maculer et denigrer son honneur maternel, en disant qu'il ne la fault saluer et appeller mère de pitié et misericorde. C'est la blanche rose que nous trouverons en Hierico plantée, comme dit le Sage, *quasi plantatio rose in Hierico*. Quar-tement, nous pouvons par la rose comprendre le souverain bien infiny et la gloire d'éternelle beatitude, laquelle, comme vrays amateurs de sa douceur et amenité perpetuelle, pourrons obtenir en evitant les vices qui nous empeschent et ayant secours des vertuz qui nous introduiront au verger d'infynie lyesse, jusques au rosier de tout bien et gloire, qui est la béatificque vision de l'essence de Dieu. Ce rosier peult estre figuré non pas aux roses de Pestum en Italie, qui florissent deux foys l'an, car c'est peu souvent, mais à la rose que presenta au sage roy Salomon la noble royne de Sabba, Ethyopienne, comme nous lisons au livre de ses Probleumes et des questions qu'elle luy demanda pour resprouver sa sapience, dont tant fut esmerveillée, que son sens défailloit en elle, selon qu'il est escript au livre des Roys. Elle prit deux roses, desquelles l'une venoit de l'arbre naturellement et l'autre procedoit par simulation: car elle l'avoit faicte sophistiquement et par art bien ressemblant à la rose naturelle, tant estoit subtilement ouvrée. Voylà, dit elle, deux roses devant vostre pacificque majesté presentes, dont l'une vrayement est naturelle, mais l'autre non. Pourtant dictes moy, Sire, qui est la naturelle rose; monstrez la moy avec le

doit. Salomon ce voyant fit apporter aucunes mouches à miel, pensant et considerant par la science qu'il avoit de toutes choses naturelles que lesdictes mouches, selon leur propriété, iroient incessamment à la rose naturelle, non pas à la sophistiquée : car telz oiseletz plaisans et mellifiques desirent et appetent les douces fleurs sur toutes choses. Parquoy il monstra à la royne la vraye rose, la decernant de l'autre, qui estoit faicte de senteurs contrefaisant nature. Celle rose naturelle peut donc signifier le bien infiny et vraye gloire celeste, qui point n'est sophistique ne decevable, comme la gloire du monde present, qui nous deçoit en tant que nous cuydons qu'elle soit vraye, mais non est. Doncques, qui ainsi voudroit interpreter le *Romant de la Rose*, je dis qu'il y trouveroit grant bien, proffit et utilité cachez soubz l'escorce du texte, qui pas n'est à despriser ; car il y a double gaing, recreation d'esprit et plaisir delectable quant au sens litteral, et utilité quant à l'intelligence morale. Fables sont faictes et inventées pour les exposer au sens mysticque, parquoy on ne les doit contemner. Si le grant aigle duquel parla Ezechiel quand il dist : *Aquila grandis magnarum alarum, plena plumis et varietate, venit ad Libanum, et tulit medullam cedri*, je dis que si celluy aigle qui tant avoit estandu son volatif plumage se fust seulement arresté sur l'escorce du cedre, quand il vola au mont du Liban, point n'eust trouvé la mouelle de l'arbre, mais s'en fust en vain retourné, et eust perdu son vol. Semblablement, si nous ne creusions plus avant que l'escorce du sens litteral, nous n'aussions que le plaisir des fables et histoires, sans obtenir le singulier proffit de la mouelle neupmaticque, c'est asçavoir, venant par l'inspiration du saint

Esprit. Quant à l'intelligence morale, qui ne penseroit sinon au sens litteral, encor y a il grant proffit pour les doctrines et diverses sciences dedans contenues ; car neantmoins que le principal soit ung train d'amour, toutesfoys il est confit de bons incidens qui dedans sont comprins et alleguez, causans maintes bonnes disciplines. Les philosophes naturelz et moraulx y peuvent aprendre : les theologiens, les astrologues, les geometriens, les archimistes, faiseurs de mirouers, peintres et autres gens, naiz soubz la constellation et influence des bons astres, ayans leur aspect sur les ingenieux et autres qui desirent sçavoir toutes manières d'ars et sciences.

Préface de l'Adolescence clémentine. 1532

CLEMENT MAROT

A UN GRAND NOMBRE DE FRÈRES QU'IL A, TOUS ENFANS D'APOLLO,
SALUT.

JE ne sçay, mes treschers frères, qui m'a plus incité à mettre ces miennes petites jeunesses en lumiere, ou vos continuelles prières, ou le desplaisir que j'ay eu d'en ouyr crier et publier par les rues une grande partie toute incorrecte, mal imprimée, et plus au proufict du libraire qu'à l'honneur de l'auteur. Certainement toutes les deux occasions y ont servy, mais plus celle de voz prières. Puis doncques que vous estes cause de l'evidence de l'œuvre, que je suis d'advis, s'il en vient blasme,

que la moitié en tombe sur vous ; et s'il en sort (d'aventure) honneur ou louenge, que vous ne moy n'y ayons rien, mais celluy à qui seul est deu honneur et louange. Ne vous chaille (mes frères) si la courtoisie des lecteurs ne nous excuse : le titre du livre nous excusera. Ce sont œuvres de jeunesse, ce sont coups d'essay : ce n'est en effect autre chose qu'un petit jardin, que je vous ay cultivé de ce que j'ay peu recouvrer d'arbres, d'herbes et fleurs de mon printemps, là ou toutesfoys ne verrez un seul brin de soucie. Lisez hardiment, vous y trouverez quelque delectation, et en certains endroictz quelque peu de fruict ; peu, dy je, pource qu'arbres nouveaulx entez ne produisent pas fruictz de trop grande saveur. Et pource qu'il n'y a jardin où ne se puisse rencontrer quelque herbe nuysante, je vous supply (mes frères, et vous autres nobles lecteurs) si aucun mauvais exemple (d'aventure) en lisant se presentoit à voz yeulx, que vous lui fermez la porte de vos volentez et que le pis que vous tirerez de ce livre soit passetemps, esperant de brief vous faire offre de mieulx ; et pour arres de ce mieulx, desja je vous metz en veue, à la fin de l'*Adolescence*, ouvrage de meilleure trempe et de plus polie estoffe ; mais l'*Adolescence* ira devant, et la commencerons par la première eglogue des Bucoliques virgilianes, translâtée (certes) en grande jeunesse, comme pourrez en plusieurs sortes congnoistre, mesmement par les coupes femenines, que je n'observois encor alors, dont Jehan Lemaire de Belges (en les m'apprenant) me reprint. Et à Dieu, frères tresaymez, lequel ardemment je supplye vous donner et continuer s'agrace. De Paris ce douziesme jour d'aoust 1532.

LA MORT N'Y MORD.

Préface des Poésies de Villon. 1532.

CLÉMENT MAROT,

DE CAHORS,

AUX LECTEURS.

ENTRE tous les bons livres imprimez de la langue françoise, ne s'en veoit ung si incorrect ne si lourdement corrompu que celluy de Villon; et m'esbahy (veu que c'est le meilleur poete parisien qui se trouve) comment les imprimeurs de Paris, et les enfans de la ville n'en ont eu plus grand soing. Je ne suys (certes) en rien son voisin; mais pour l'amour de son gentil entendement, et en recompense de ce que je puis avoir aprins de luy en lisant ses œuvres, j'ay faict à ycelles ce que je voudrois estre fait aux miennes, si elles estoient tombées en semblable inconuenient; tant y ay trouvé de broillerie en l'ordre des coupletz et des vers, en mesure, en langage, en la ryme et en la raison, que je ne sçay duquel je doy plus avoir pitié, ou de l'œuvre ainsi outrement gastée, ou de l'ignorance de ceulx qui l'imprimèrent; et pour vous en faire preuve, me suis advisé (lecteurs) de vous mettre icy un des coupletz incorrectz du mal imprimé Villon, qui vous sera exemple et tesmoing d'un grand nombre d'autres autant broillez et gastez que luy, lequel est tel :

Or est vray qu'apres plainctz et pleurs,
Et angoisseux gemissemens,

Après tristesses et douleurs,
 Labeurs et griefz cheminemens,
 Travaille mes lubres sentemens
 Aguysez ronds, comme une pelote
 Monstrent plus que les comments
 En sens moral de Aristote.

Qui est celluy qui voudroit nyer le sens n'en
 estre grandement corrompu? Ainsi pour vray l'ay
 je trouvé aux vieilles impressions, et encores pis
 aux nouvelles. Or voyez maintenant comment il a
 esté rhabillé, et en jugez gratieusement :

Or est vray qu'après plainctz et pleurs,
 Et angoisseux gemissemens,
 Après tristesses et douleurs,
 Labeurs et griefz cheminemens,
 Travail mes lubres sentemens
 Aguyza (ronds comme pelote),
 Me monstrant plus que les comments
 Sur le sens moral d'Aristote.

Voylà comment il me semble que l'auteur l'en-
 tendoit, et vous suffise ce petit amendement, pour
 vous rendre advertiz de ce que puis avoir amendé
 en mille autres passages, dont les aucuns me ont
 esté aisez, et les autres tresdifficiles; toutesfoys, par-
 tie avecques les vieulx imprimez, partie avecques
 l'ayde des bons vieillards qui en sçavent par cueur,
 et partie par deviner avecques jugement naturel, a
 esté reduict nostre Villon en meilleure et plus en-
 tière forme qu'on ne la veu de noz aages, et ce sans
 avoir touché à l'antiquité de son parler, à sa façon
 de rimer, à ses meslées et longues parenthèses, à
 la quantité de ses syllabes, ne à ses coupes, tant
 féminines que masculines, esquelles choses il n'a
 suffisamment observé les vraies reigles de françoise
 poésie, et ne suis d'adviz que en cela les jeunes poe-
 tes Pensuyvent, mais bien qu'ilz cueillent ses sen-

tences comme belles fleurs, qu'ilz contemplent l'esprit qu'il avoit, que de luy apreignent à proprement descrire, et qu'ilz contrefacent sa veine, mesmement celle dont il use en ses ballades, qui est vraiment belle et heroïque; et ne fay doubte qu'il n'eust emporté le chapeau de laurier devant tous les poetes de son temps, s'il eust esté nourry en la court des roys et des princes, là ou les jugemens se amendent et les langages se polissent. Quant à l'industrie des lays qu'il fait en ses *Testamens*, pour suffisamment la congnoistre et entendre, il faudroit avoir esté de son temps à Paris, et avoir congneu les lieux, les choses et les hommes dont il parle, la memoire desquelz tant plus se passera, tant moins se congnoistra icelle industrie de ses lays dictz. Pour ceste cause, qui voudra faire une œuvre de longue durée, ne preigne son subject sur telles choses basses et particulières. Le reste des œuvres de nostre Villon (hors cela) est de tel artifice, tant plein de bonne doctrine et tellement painct de mille couleurs, que le temps, qui tout efface, jusques icy ne l'a sceu effacer, et moins encores l'effacera ores et d'icy en avant que les bonnes escriptures françoises sont et seront mieulx congnes et recueillies que jamais.

Et pource (comme j'ay dict) que je n'ay touché à son antique façon de parler, je vous ay exposé sur la marge, avecques les annotations, ce qui m'a semblé le plus dur à entendre, laissant le reste à vos promptes intelligences, comme *ly roys* pour *le roy*, *homs* pour *homme*, *compaing* pour *compaignon*; aussi force pluriers pour singuliers, et plusieurs autres incongruitez dont estoit plein le langage mal lymé d'icelluy temps. Après, quand il s'est trouvé faulte de vers entiers, j'ay prins peine de les refaire au plus près (selon mon possible) de l'intencion de l'auteur:

les trouverez expressement marquez de ceste marque, affin que ceulx qui les sçauront en la sorte que Villon les fist, effacent les nouveaulx pour faire place aux vieulx.

Oultre plus, les termes et les vers qui estoient interposez trouverez reduictz à leur place, les lignes trop courtes alongées, les trop longues acoursies, les motz obmys remys, les adjoustez ostez, et les tiltres myeulz attiltrez.

Finablement, j'ay changé l'ordre du livre, et m'a semblé plus raisonnable de le faire commencer par le *Petit Testament*, d'autant qu'il fut faict cinq ans avant l'autre.

Touchant le jargon, je le laisse à corriger et exposer aux successeurs de Villon en l'art de la pinse et du croq.

Et si quelc'un, d'aventure, veult dire que tout ne soit racoustré ainsi qu'il appartient, je luy respons dès maintenant que s'il estoit autant navré en sa personne comme j'ay trouvé Villon blessé en ses œuvres, il n'y a si expert chirurgien qui le sceut penser sans apparence de cicatrice; et me suffira que le labour qu'en ce j'ay employé soit agreable au roy mon souverain, qui est cause et motif de ceste emprise et de l'execution d'icelle, pour l'avoir veu volentiers escouter et par très bon jugement estimer plusieurs passages des œuvres qui s'ensuyvent.

*Préface de la première édition entière de Clément Marot,
à Lyon, 1538.*

CLÉMENT MAROT

A ESTIENNE DOLET.

SALUT.

LE tort que m'ont faict ceulx qui par cy devant ont imprimé mes œuvres est si grand et si oultrageux, cher amy Dolet, qu'il a touché mon honneur et mis en danger ma personne : car par avare convoitise de vendre plus cher et plus tost ce qui se vendoit assez, ont adjousté à icelles miennes œuvres plusieurs autres qui ne me sont rien, dont les unes sont froidement et de mauvaise grace composées, mettant sur moy l'ignorance d'aultruy, et les autres toutes pleines de scandale et sedition : de sorte qu'il n'a tenu à eulx que, durant mon absence, les ennemys de vertu n'ayent gardé la France et moy de jamais plus nous entrevoir. Mais la grace de Dieu, par la bonté du roy (comme tu sçais) y a pourveu. Certes j'ose dire, sans mentir (toutesfoys sans reproche), que de tous ces miens labours le proffit leur en retourne. J'ay planté les arbres, ilz en cueillent les fruictz. J'ay trayné la charrue, ilz en serrent la moisson; et à moy n'en revient qu'un peu d'estime entre les hommes, lequel encore ilz me veulent estaindre, m'attribuant œuvres sottes et scandaleuses. Je ne sçay comment appeller cela,

sinon ingratitude que je ne puis avoir desservie, si n'est par la faulte que je feis quand je leur donnay mes copies. Or ne suis je seul à qui ce bon tour a esté faict. Si Alain Chartier vivoit, croy hardiment (amy), que volontiers me tiendrait compagnie à faire plaincte de ceulx de leur art qui à ses œuvres excellentes adjoustèrent : *La contre Dame sans mercy, l'Hospital d'Amours, la plaincte de saint Valantin, et la Pastourelle de Granson*, œuvres certes indignes de son nom, et aultant sorties de luy comme de moy *la Complaincte de la Bazoché, l'Alphabet du temps present, l'Epitaphe du conte de Sales*, et plusieurs aultres lourderies qu'on a meslées en mes livres. Encores ne leur a souffry de faire tort à moy seul, mais à plusieurs excellens poetes de mon temps, desquelz les beaulx ouvrages les libraires ont joinctz avecques les miens, me faisant (maulgré moy) usurpateur de l'honneur d'aultruy. Ce que je n'ay peu sçavoir et souffrir tout ensemble. Si ay jetté hors de mon livre non seulement les mauvaises, mais les bonnes choses qui ne sont à moy ne de moy, me contentant de celles que nostre Muse nous produict. Toutesfoys, au lieu des choses rejectées (affin que les lecteurs ne se plaignent), j'y ay mis douze foys aultant d'aultres œuvres miennes, par cy devant non imprimées, mesmement deux livres d'epigrammes. Et après avoir reveu et le viel et le nouveau, changé l'ordre du livre en mieulx, et corrigé mille sortes de faultes infinies procedans de l'imprimerie, j'ay conclu t'envoyer le tout, affin que sous le bel et ample privilege qui, pour ta vertu meritoire, t'a esté octroyé du roy, tu le faces (en faveur de nostre amitié) reimprimer non seulement ainsi correct que je le t'envoie, mais encores mieulx, qui te sera facile, si tu y veulx mettre la diligence egalle à ton sçavoir. Si te prie de

tout mon cueur y vouloir vacquer en amy, m'ayant à garder diligemment les imprimeurs et libraires que desormais ilz n'y adjoustent rien sans m'en advertir, et ilz feront beaucoup pour eulx. Car si j'ay aucunes œuvres à mettre en lumiere, elles tumberont assez à temps en leurs mains, non ainsi par pieces, comme ils les recueillent çà et là, mais en belle forme de livre. D'avantaige, par telles leurs additions se rompt tout l'ordre de mes livres, qui tant m'a cousté à dresser. Lequel ordre, docte Dolet, et vous autres lecteurs debonnaires, j'ay voulu changer à ceste derniere reveue, mettant l'*Adolescence* à part, et ce qui est hors de l'*Adolescence*, tout en ung, de sorte que plus facilement que paravant rencontrerez ce que vouldrez y lire. Et si ne le trouvez là où il souloit estre, le trouverez en reng plus convenable. Vous advisant que, de tous les livres qui par cy devant ont esté imprimez soubz mon nom, j'advoue ceulx cy pour les meilleurs, plus amples et mieulx ordonnez, et desadvoue les autres comme bastardz, ou comme enfans gastez. Escript à Lyon ce dernier jour de juillet, l'an mil cinq cent trente et huict.

LA MORT N'Y MORD.

*Préface de l'édition de Lyon, à l'enseigne
du Rocher, 1544.*

L'IMPRIMEUR AU LECTEUR

Tout ainsi, amy Lecteur, que toute architecture sans sa disposition rend moins belle son Orthographe, tant bien cymmetriée soit-elle, pareillement tout œuvre, tant docte ou plaisant soit-il, estant de sa deduction frustré, se monstre, et est de faict, plus desplaisant à tout Lecteur que agreable. Non que je vueille à aucun autheur restreindre sa liberté de disposer et ordonner son labeur à sa volenté, ne aussi que je die qu'en l'estendant en son ordre il ne l'approche plus près que un autre de celle perfection où tout ouvrier tasche (comme il doibt) de parvenir le plus qu'il peult. Voyant donc la première edition de nostre Marot avoir esté intitulée Adolescence; aucuns des autres opuscles depuis par luy composez estre appelez Suyte, et autres avoir autres noms, confusement et sans aucun tiltre, comme un amas de diverses pièces, et non differentes, sans distinguer les translations des propres, les graves des légères et facetieuses, ne les prophanes des religieuses, et estre au lisant une trop grande fascherie d'aller requerir une Epistre ou une épigramme d'une partie en l'autre, je t'ay bien voulu ici rendre chascune chose en meilleur ordre (soubs la correction et bon jugement toutesfois de l'Autheur), mais c'est sans la separer de son lieu; c'est-à-dire que, combien que tu y treuves Bal-

lades, Chants royaux, Chansons, Epigrammes, Epitaphes, Epistres, Elegies, Dialogues, et autres œuvres, tant siens que par luy traduicts pour ton soulagement, rengez apart, neantmoins tu les trouveras restituez, ceux de l'Adolescence, sous le tiltre d'Adolescence; ceulx de la Suyte, sous le tiltre de Suyte; et ce qui est oultre lesdits Adolescence et Suyte, sous le tiltre de Recueil. Entre lesquels œuvres en trouveras aussi plusieurs autres dudit Marot qui n'ont jusques à present esté imprimez, despartis pareillement et distribuez chacun en son ordre. Invention (à mon advis) que l'Auther mesme ne reprouvera. Ce que tu pourras en lisant trop mieux gouter que moi par paroles le te donner à congnoistre. Et le tout, bening lecteur, à ta consolation, pourveu que tu le prennes en aussi bonne part comme curieusement je t'y ai voulu complaire. Et à Dieu.

Chronologie des Œuvres de Clément Marot,
par LENGLET-DUFRESNOY.

1495. Naissance de Clément Marot à Cahors.
1500. Naissance de Diane de Poitiers, le 31 mars, et mourut le 26 avril 1566, âgée de 66 ans 27 jours.
1505. Clément Marot, âgé d'environ 10 ans, est mené à Paris.
1512. *Première Eglogue* de Virgile, traduite en françois. Il paroît que c'est le premier ouvrage de Clément Marot; il est toujours mis dans les premières éditions à la tête de ses Poésies.
1513. *Ballade* 4. Sur une maîtresse que Marot fit dans sa jeunesse, du temps qu'il étoit au Palais à Paris où il aprenoit à écrire. C'est commencer de bonne heure.
1514. Diane de Poitiers mariée le 29 mars avec Louis de Brezé, comte de Maulevrier, grand Sénéchal de Normandie.
- Jugement de Minos* sur la préférence d'Alexandre le Grand, Annibal, de Carthage et Scipion, traduit de Lucien.
- Dialogue* de deux amoureux, où Marot semble s'être peint lui-même sous le second personnage, à qui il fait faire une triste figure.

1515. *Le Temple de Cupidon*, qu'il fit étant page de M. de Villeroy, avec une Epître au roy François I^{er}, en prose et en vers. On voit bien qu'alors il avoit une sorte d'aisance qui a répandu bien de la gentillesse et de l'élégance dans cette pièce.
1516. Tristes vers de Beroalde.
1517. *Ballade* 7, assez médiocre, sur la naissance de Monsieur le Dauphin François, né le dernier jour de février 1517. Il mourut en 1536. *Rondeau* 14, et peu considérable, sur la mort de M. de Chissay.
Epître 1. De Maguelonne à son ami Pierre de Provence, elle estant en son hospital. Toutes les éditions mettent cette épître avant la seconde, à Madame Marguerite ; ainsi elle peut être de l'an 1517.
Le Rondeau 1. Sur Maguelonne ; ce rondeau accompagne la 1^{re} épître dans toutes les éditions.
1518. *Epître* 7, au Roy.
Epître 2, assez gentille, qu'il présenta à Madame Marguerite de Valois, sœur unique du roy, duchesse d'Alençon et de Berry, lorsque Marot lui fut présenté de la part de François I^{er} pour être reçu dans la maison de cette princesse.
Ballade 5. A la même, et qui n'est pas sans agrément, pour être couché en l'état de sa maison.
Rondeau 23. A la louange de la même princesse.
1520. *Rondeau* 33. De l'entrevue des rois de France et d'Angleterre entre Ardres et Guynes.
Ballade 8. Du Triomphe d'Ardres et Guynes

par les rois de France et d'Angleterre, au temps de leur entrevue.

1520. *Épître* 3. Du camp d'Attigny (près de Réthel), à Madame d'Alençon, où il prodigue à peu de frais des louanges dont la vérité embarrassoit médiocrement le Poëte.

Rondeau 34. De ceux qui allaient sur Mule au Camp d'Attigny.

1521. *Ballade* 9. De l'arrivée de M. le Duc d'Alençon en Haynault.

Épître 4. A Madame la Duchesse d'Alençon touchant l'armée du Roy en Haynault.

Ballade 10. De Paix et de Victoire, mais ni l'un ni l'autre n'arriva.

1523. *Élégie* 9. A sa Maîtresse (Diane de Poitiers), que Marot lui adresse sur un chagrin qu'elle a.

Rondeau 9. De la jeune Dame qui a vieil mary c'est vraisemblablement Madame Marguerite, mariée au Duc d'Alençon). Elle méritoit bien d'en avoir un meilleur.

Épître 35. Demande au Roy en tremblant à succéder à l'état de son père.

1524. *Estrenne* 5. A sa Dame (Diane de Poitiers), à qui il offre son cœur, qui fut accepté, faute de mieux.

Rondeau 65. Sur le même sujet.

Rondeau 53. A la jeune Dame mélancolique et solitaire (Madame Marguerite). Elle sçeut bien se dédommager depuis.

Cimetière n. 5. Épitaphe de la Reine Claude de France, Épouse du Roy François I^{er}.

Chanson 11. Sur les yeux et sur le regard de sa Maîtresse (Diane de Poitiers).

Epigramme 52. De cinq points en amours, ou avis à la même Maîtresse sur les progresz que

P'on fait en amours. Instruction dont un autre que Marot reçut le bénéfice.

1524. *Chanson* 12. Sur la constance et la durée de son amour pour la même Maîtresse.

Elégie 6. A la même Maîtresse, à qui il rapporte un prétendu songe, dans lequel l'amour lui promet auprès d'elle des merveilles qui ne vinrent jamais.

Rondeau 24. A ses amis auxquels on rapporta qu'il étoit prisonnier.

Elégie 13. Retraite feinte; il prétend qu'on ne peut aimer sans intérêt; il n'avoit pas tort: protestation de constance à laquelle il manquera.

Chanson 34. Sur la même retraite, qu'il n'effectua point.

Chanson 20. Sur la même retraite, belle et magnifique protestation, qui n'eut pas lieu.

Chanson 21. Qu'il n'aime que quand il est aimé cela est bien juste.

Rondeau 36. D'un lieu de plaisance.

Elégie 5. A sa Maîtresse, sur la promesse qu'elle lui a faite de le combler de toutes sortes de faveurs. Il auroit bien mieux valu qu'elle eût payé comptant.

Rondeau 6. De l'amoureux ardent qui demande secours à sa Maîtresse. Il n'est pas le seul.

Elégie 2. A la même Maîtresse, qui devoit partir. Il lui demande avant son départ un secours qu'il n'obtint pas.

Rondeau 12. De l'Amant douloureux. Plaintes à la même Maîtresse, à qui il demande secours.

Chanson 2. Demande de secours à la même Maîtresse.

Elégie 3. Adieux trop spirituels que le Poète fait à la même avant de partir, avec une

- belle protestation de sa constance amoureuse.
C'étoit sans doute avant d'aller en Italie.
1524. *Chanson* 10. Sur la beauté de sa Maîtresse. Ce qu'on aime est toujours beau.
- Rondeau* 47. Du Content en amours. Proteste qu'il sera constant. Tout amant fait de même.
- Chanson* 9. Plaintes amoureuses sur la cruauté de la même Maîtresse.
- Chanson* 7. Il obtient un baiser de sa Maîtresse et promesse d'avoir encore mieux. Mais il le prôna trop et n'eut rien.
- Rondeau* 57. Sur le même baiser, avec espérance de plus grand bien.
- Epigrammes* 56, 57, 62, 64, 100. Sur ses amours avec Diane (de Poitiers), et principalement sur un baiser, le seul bien qu'il en ait reçu.
- Rondeau* 58. Pour un qui est allé loin de s'amyé; plainte sur son absence.
1525. *Elégie* première, à la même Maîtresse, où il lui parle de la blessure qu'il reçut au bras à la bataille de Pavie, et de celle qu'elle lui a faite au cœur : bientôt il en guérira.
- Elégie* 4. A la même, sur son cœur qu'il lui avoit confié avant son départ, et qui se plaignoit de n'être pas bien traité. Aperçoit du changement dans sa Maîtresse, laquelle s'en met peu en peine.
- Chanson* 17. Plainte amoureuse à la même, sur ce qu'elle ne veut rien accorder. Elle est maîtresse de son bien.
- Rondeau* 44. D'un qui se défioit de sa Dame. Doute de l'amour de la même Maîtresse, parce qu'elle ne veut pas venir au but; tant pis pour lui.
- Elégie* 7. Sur le silence de sa Maîtresse.
- Chanson* 23. Sur son malheur en amours : mais veut toujours espérer. C'est bien fait.

1525. *Élégie* 8. Sur l'indifférence de sa Maîtresse : l'exhorte à être constante dans son amour.
- Chanson* 13. Sur l'indifférence de sa Maîtresse : mais lui proteste qu'il sera constant. Cette Chanson et la suivante ont rapport à la 7^e *Élégie*.
- Chanson* 14. Sur le même sujet. Marot exhorte sa Maîtresse à suivre toujours le train d'amour ce qu'elle fit, sans qu'il en profitât.
- Chanson* 5. Incertain de l'amour de sa Maîtresse.
- Ballade* 6. D'un amant ferme en son amour : admirable protestation de constance, qui a précédé de peu sa rupture.
- Chanson* 27. Plainte sur ce que rien ne lui réussit en amours.
- Epigramme* 99. Mommeries de deux hermites. Marot paroît s'être ici représenté, et témoigne beaucoup de mécontentement sur ce que sa Maîtresse ne lui veut rien accorder. Triste contre-temps pour un homme aussi intéressé.
- Epigramme* 6. A Isabeau (c'est-à-dire à la même maîtresse Diane de Poitiers), à laquelle il fit l'amour en sa jeunesse. Paroît approuver le changement d'une maîtresse, dont mal en prit à Marot.
- Rondeau* 48. D'un délaissé, de s'amy. Témoigne sa tristesse sur l'infidélité de sa Maîtresse.
- Rondeau* 49. De celui de qui l'amie a fait nouvel ami ; lui proteste qu'il l'auroit toujours aimée ; souhaite qu'elle ne trouve pas pis que ce qu'elle a quitté. Mais ce sont ses affaires.
- Chanson* 22. Que les trompeurs sont les mieux venus auprès des Dames.
- Chanson* 28. Sur le même sujet.
- Chanson* 29. Sur l'infidélité de sa Maîtresse,

dont cependant il ne désespère pas le retour, qui n'arriva point.

1525. *Rondeau* 10. Du mal-content d'amours; dit qu'il y veut renoncer: ne vous y fiez pas.

Chanson 15. Sur l'inconstance et la légèreté de sa Maîtresse, qui a, dit-il, perdu au change que sçait-il?

Rondeau 50. D'un amant marri contre sa Dame à laquelle il a la bonté de dire des injures.

Chanson 16. Plainte sur l'infidélité de sa Maîtresse; avis fort inutile qu'il donne aux Dames de ne la point imiter.

Chanson 19. Contre l'argent et les richesses qui lui ont enlevé sa Maîtresse. C'est l'usage; on s'en plaint à tort.

Rondeau 62. De l'amour gratuit et désintéressé du siècle antique; coutume trop ancienne pour être imitée.

Rondeau 63. Réponse fort sensée au *Rondeau* précédent, par Victor Brodeau, qui montre que ce n'est plus le temps de l'amour gratuit.

Rondeau 66. De l'inconstance d'Isabeau (Diane de Poitiers). Ce *rondeau* fut cause de sa prise, et avec raison.

Építaphe 8, un peu satirique, de M. Pierre de Villiers, secrétaire de François I^{er}.

Chanson 4. Sur les promesses d'une Maîtresse autre que la précédente, qui avoit fait espérer au Poète mille merveilles amoureuses, qu'il ne goûta point.

Élégie 14. Contre cette même Maîtresse, fille de basse qualité, qui, comme les plus distinguées, ne lui a pas tenu parole.

Építre 10. A M. Bouchart, Docteur en théologie, à la requête duquel Marot étoit arrêté prisonnier comme Luthéren. Il y proteste inutilement de la pureté de sa foy.

1525. *Ballade* 13. Contre sa maîtresse Diane de Poitiers, qui l'avoit dénoncé pour avoir mangé du lard en Carême.
- Epître* 11. A Lyon Jamet, qu'il invite à venir travailler à sa délivrance. Il lui conte très-gentiment la fable du Lion officieux et du Rat reconnaissant.
1526. *L'Enfer*, que Marot composa en sa prison de l'Aigle de Chartres, où il dépeint un peu trop vivement les malversations des gens de justice, qui lui en sçurent mauvais gré.
- Rondeau* 67. Où il remercie ses amis de la liberté qu'ils lui ont procurée. Cela est juste, il faut de la reconnoissance.
- Chant* 11. Sur le mois de May; très-moral. Dans le malheur on moralise.
- Chant* 12. Sur la vertu et le mois de May; plus moral que le précédent.
- Epigramme* 204. D'Isabeau (Diane de Poitiers) à Estienne Clavier. Il la dit louche; sans doute elle regardait Marot de travers.
1527. Madame Marguerite de Valois, sœur de François I^{er}, est mariée avec Henry, Roy de Navarre.
- Rondeau* 38. Alliance de pensée, lorsque Madame Marguerite lui témoigna quelque bonté.
- Rondeau* 54. A une Dame (c'est Madame Marguerite), en lui offrant son cœur. Pouvait-il moins faire ?
- Epigramme* 25. A Anne (c'est le nom qu'il donne à Madame Marguerite), pour être en sa grâce.
- Epigramme* 86. De l'amour chaste de sa Dame, qu'il n'ose presque aimer, tant elle est sage. Cela changera.
- Epigramme* 126. D'un doux baiser, qu'il re-

çoit de Madame Marguerite, et qui a été si bien prôné.

1527. *Rondeau* 39. De sa grande Amie, Madame Marguerite, sœur de François I^{er}; ce fut la Dame la plus vive et la plus enjouée qu'il y eût à la cour.

Rondeau 51. Alliance de sœur, nom que Madame Marguerite avoit permis au Poëte de lui donner. Il parle encore de ce baiser dans ces deux Rondeaux.

Chanson 30. De l'amour sage et respectueux qu'il porte à la même Dame. Il va bientôt parler autrement.

Epigramme 9. Du mois de May et d'Anne; c'est toujours la même.

Chanson 24. Sur le choix d'une Maîtresse et les qualitez qu'elle doit avoir. Avis bons en tout temps.

Epigramme 8. D'un baiser refusé, à la même. Voilà ce qui arrive quand on se hazarde trop.

Ballade 15. De s'amie bien belle, où il dit qu'elle est la plus belle de France.

Elégie 10. A la même maîtresse, pour corriger la ballade 7, et lui dire qu'elle est la plus belle du monde.

Epigramme 103. De Cupido et de sa Dame, que le Dieu d'amours prend pour Vénus sa mère.

Epigramme 136. D'une Dame de Normandie (c'est toujours Madame Marguerite, Duchesse d'Alençon) qui lui déclare qu'elle le veut aimer.

Epigramme 137. Réponse de ladite Dame.

Epigramme 138. Réplique de Marot.

Epigramme 120. Sur Anne jouant de l'épinette, de laquelle il est aimé.

Epigramme 127. A Anne, en lui déclarant sa pensée amoureuse.

1527. *Élégie* 15. A la même, à qui il proteste un amour constant.
- Élégie* 16. A la même, qui lui a écrit et lui permet de la traiter de Maîtresse; mais par malheur elle lui ordonne de brûler sa lettre.
- Rondeau* 42. De celui qui nouvellement a reçu la lettre de s'amie.
- Chanson* 8. Sur la nouvelle conquête qu'il a faite en Madame Marguerite.
- Épigramme* 114. Ne veut plus donner le nom de sœur à Madame Marguerite.
- Chanson* 18. Demande du secours à sa nouvelle Maîtresse.
- Épigramme* 208. Aime une lettre, un pays et une chanson pour Madame Marguerite.
- Épigramme* 210. A sa Maîtresse, qui lui sert de soleil en pleine nuit. Ainsi il pouvait épargner sa bougie.
- Épigramme* 52. Absence et présence de l'amant et de sa Maîtresse.
- Épigramme* 10. Songe amoureux. La réalité aurait mieux valu.
- Épître* 25. Au chancelier Duprat, nouvellement Cardinal.
- Élégie* 11. Rendez-vous amoureux de la nuit de Noël. Bon temps pour les rendez-vous.
- Épigramme* 7. Sur la fête des Innocens.
- Cimetière* 6. Epitaphe de Messire Charles de Bourbon, tué devant Rome.
- Épigramme* 40. Sur le lieutenant criminel Mail-lard et Jean de Semblançay.
- Élégie* 22. Sur Jacques de Beaune, seigneur de Semblançay, surintendant des finances, qui fut suspendu à Montfaucon, gibet près de Paris, âgé de 75 ans, le jour d'août 1527.
- Roman de la Rose publié par Cl. Marot.

1528. *Estrenne* 7. Offre son cœur à sa Maîtresse, Madame Marguerite, comme la meilleure pièce de son coffre.
- Élégie* 12. A sa Maîtresse, sur le chagrin qu'elle a des mauvais bruits qu'on sème.
- Epigramme* 110. A une Dame (c'est la même) pour l'aller voir. Précaution après coup.
- Epigramme* 92. A une Dame (c'est la même) touchant un faux Rapporteur.
- Chanson* 39. Contre les envieux qui le croyoient comblé de toutes les merveilles amoureuses.
- Chanson* 31. Sur le chagrin de sa Maîtresse.
- Élégie* 17. Condoléance sur les chagrins de sa Maîtresse.
- Chant* 17. Cantique sur la maladie de sa Maîtresse.
- Epigramme* 24. D'Anne qui lui jetta de la neige.
- Epigramme* 151. A Anne tencée pour Marot.
- Epigramme* 209. A Anne. Incertitude où il est de l'amour de sa Maîtresse.
- Epigramme* 147. Du mois de May et d'Anne. Il est chagrin de la voir si triste.
- Élégie* 18. Plainte au nom de sa Maîtresse contre un calomniateur ou médisant.
- Élégie* 19. Plainte que Marot fait contre le même calomniateur. Viennent enfin des consolations raisonnables.
- Élégie* 20. Plainte d'une Dame (Madame Marguerite) sur les mauvais traitements qu'elle reçoit de son mary (le duc d'Alençon).
- Chant* 3. Chant nuptial du mariage de Madame Renée, seconde fille de France, avec le duc de Ferrare; pris de Catulle.
- Élégie* 24. Sur ce qu'il est défendu à Marot de voir sa Maîtresse Madame Marguerite. C'est ce qui arrive aux indiscrets.

1528. *Epigramme* 65. A Mademoiselle de la Grénière sur les larmes qu'il verse de ne plus voir sa Maîtresse.
- Epître* 27. Au Roy, au sujet du second emprisonnement de Clément Marot.
- Epigramme* 22. Qu'il est beaucoup plus triste d'avoir été privé de sa Maîtresse, que ne l'a été le pluvieux mois de May 1527.
- Chanson* 42. Sur un adieu qu'il demande avant de partir.
1529. *Epigrammes* 95 et 178. Demande une audience particulière à une amie (c'est Madame Marguerite) pour lui rendre compte de sa vie depuis son départ. Elle la lui accorde par l'*Epigramme* 179.
- Epigramme* 144. Louange du seigneur Trivulse.
- Epigramme* 20. Au Roy, pour commander un acquit ou ordonnance sur l'un des Trésoriers de Sa Majesté. Pour obtenir, il faut demander agréablement.
- Epître* 26. Au même, pour se plaindre du Trésorier Preud'homme, faisant difficulté d'obéir audit acquit.
- Epître* 12. Excuses aux Dames de Paris d'avoir fait des Adieux, dont il ne fut pas cru.
- Epître* 13. Fort colérique, aux Dames de Paris qui ne vouloient prendre lesdites excuses en payement.
- Epigramme* 73. Du partement d'Anne (Madame Marguerite) qui alloit à Cambray.
- Rondeau* 59. De la paix traitée à Cambray par trois Princesses : Madame Louise de Savoye, mère du Roy ; Madame Marguerite de Valois, Reine de Navarre, sœur unique du Roy ; et Madame Marguerite de Flandres, tante de l'Empereur.

1529. *Rondeau* 55. A une Dame (Madame Marguerite) pour la louer.
Epigramme 61. A Isabeau, qui se plaint que Marot la chansonne. Que voulait-elle espérer d'un Poëte?
Epigramme 21. A M. le Grand Maître Anne de Montmorency, pour être mis en l'Etat de la Maison du Roy.
Epître 28. Au Révérendissime Cardinal de Lorraine, pour le prier de l'appuyer de sa protection auprès d'Anne de Montmorency.
Le premier Livre des Métamorphoses d'Ovide traduit en françois.
Epigramme 149. Au Roy pour avoir un acquit, ayant été omis sur l'État de sa Maison.
Epître 27. Au Roi pour le délivrer de prison.
Chant 6. Chant de joye, au retour d'Espagne de Messieurs les deux Enfants de France, composé la nuit qu'on en sçut les nouvelles, et le lendemain présenté au Roy à son lever.
Epître 14. Qu'il présenta à Bordeaux à la Reine Éléonor à son arrivée d'Espagne avec Messieurs les deux Enfants du Roy, délivrés des mains de l'Empereur Charles-Quint.
Epître 15. A Monseigneur de Lorraine venu à Paris, lui présentant le premier livre traduit de la Métamorphose d'Ovide.
Epître 16. A Monseigneur le Grand-Maître de Montmorency, lui envoyant un petit recueil de ses œuvres, avec recommandation du porteur.
Adolescence clémentine, ou Poésies de jeunesse, publiée par Clément Marot.
1531. *Epître* 18. Au Roy, pour avoir été dérobé.
Epître 19. A un sien ami sur ce propos.
Epître 31. A un qui calomnia l'Epître précédente.

1531. *Epigrammes* 33, 34, 35, 36, 37, 38, 215, 155, sur sa maladie. Clement Marot est arrêté prisonnier chez luy, lorsqu'il étoit malade, mais François I^{er} ordonne qu'on le laisse en repos.
- Épître* 32. Au lieutenant Gontier, en lui disant très-finement son avis sur ses vers.
- Épître* 33. A Vignals Thoulousan, lui envoyant petite épître et promettant amitié bien grande.
- Épître* 34. A M. le Duc de Guise passant par Paris.
- Epigramme* 94. A deux sœurs Damoiselles lyonnoises.
- Cimetière* 17. Épitaphe de Madame la Régente, mère du Roy.
- Complainte* 4, ou Éloge un peu trop violent sur la mort de Madame Louise de Savoye, mère du Roy. Il n'est que d'être en place pour être vigoureusement loué.
- Louis de Brezé, Époux de Diane de Poitiers, meurt, et Diane de Poitiers luy fait élever un mausolée dans l'église métropolitaine de Rouen, où il est enterré.
1532. Marot fait réimprimer, par ordre de François I^{er}, les poésies de François Villon, qu'il a eu la bonté de gâter et de corrompre, et qu'il accompagna de petites notes grammaticales.
- Marot fait encore réimprimer les poésies de sa jeunesse.
1533. *Epigramme* 140. Au Roy de Navarre, pour avoir un cheval.
- Epigramme* 121. Pour Madame d'Orsonvilliers, qui avoit perdu au jeu contre le Roy de Navarre.
- Epigramme* 186. Réponse pour le Roy de Navarre.

1534. *Epître 24.*
Première Epître du Coq-à-l'asne, à Lyon Ja-
 met, de Sansay en Poitou.
Epigramme 84. A François, Dauphin de France.
Epître 36. Au nom de la petite Princesse de
 Navarre, à Madame Marguerite, fille de France.
Epigramme 78. Du beau Tetin.
 Au mois de Novembre on affiche au Louvre des
 Placarts injurieux à la Religion et au S. Sa-
 crement, et l'on sème des billets dans la
 chambre du Roy François I^{er}. Clément Marot,
 qui étoit à Blois, se retire en Navarre et en-
 suite en Italie.
1535. *Epître 42.* A Madame la Duchesse de Ferrare,
 en entrant dans ses États.
Epigramme 156. A M. le Duc de Ferrare.
Epigramme 157. A ses Amis, quand, laissant la
 Royne de Navarre, il fut reçu en la maison et
 État de Madame Renée, Duchesse de Ferrare.
Epigramme 66. A Mademoiselle de la Fontaine.
Epître 45. Belle et magnifique, au Roy Fran-
 çois I^{er}, du temps de son exil à Ferrare.
Epître 63. A Antoine Couillart, seigneur du Pa-
 villon-lès-Lorris-en-Gastinois, où il rapporte
 l'histoire de sa fuite.
Epigramme 158. Huitain fait à Ferrare contre
 les envieux.
Epître 43, perdue au jeu contre Madame de
 Pons.
Epigrammes 145 et 146. A Renée de Parthe-
 nay, dame de Pons.
Epigramme 148. De son feu et de celui qui se
 print au bosquet de Ferrare.
 Mort du Chancelier du Prat le 9 juillet.
 Le Roy mande Melanchthon pour voir s'il a des
 moyens pour concilier les troubles de la Reli-

- gion. François I^{er} luy écrit de Guise le 28 juillet. *Melanchthon, Epist. 29, lib. 1.*
1535. *Epigramme 79.* Du laid Tetin.
Epître 41. A ceux qui, après l'Epigramme du beau Tetin, en firent d'autres.
Epître 47. A Madame de Soubise partant de Ferrare pour s'en venir en France.
Epigramme 187. A Madame la Duchesse de Ferrare, lui étant en Italie, sur les chagrins que cette Princesse reçoit du Duc son Epoux.
Epître 44. Seconde Epître du Coq-à-l'asne, à Lyon Jamet.
Epître 38. A Alexis Jure, de Quiers en Piémont,
Epigramme 96. A Renée, qui est sans doute Renée de Parthenay, Dame de Pons, à qui Marot en veut conter dans cette Epigramme.
1536. *Cimetière 16.* De Jacques Jagoin au jadis receveur de Soissons.
Epître 61. A Monseigneur le Dauphin François, du temps de son exil, pour avoir un sauf-conduit.
Cantique 22. De Marot, retiré à Venise, à la Reine de Navarre.
Epître 50. De Charles Fontaine à Sagon et à la Hueterie, mal attribuée à Marot, mais belle.
Epître 54. A M. le Cardinal de Tournon, lorsque Marot retourna d'Italie.
 Marot abjure le calvinisme à Lyon.
Epître 55. Adieu à la ville de Lyon.
Epître 48. Le Dieu-gard de Marot à la Cour après son retour de Ferrare.
Cimetière 22. Épitaphe de François, Dauphin de France.
Epigramme 181. Au Roi pour être remis en son Etat.
1537. *Epigramme 160.* A la ville de Paris.

1537. *Chant* 9. Chant nuptial du Roy d'Écosse et de Madame Magdelaine, première fille de France, le 1^{er} janvier.
Etrences fort ingénieuses au Roy, à la Royne et à toutes les Dames de la Cour, depuis le N. 12 jusqu'au N. 55.
Épître 49. De Fripelipes, valet de Marot, à Sagon.
Épître 46. Adieu aux Dames de la Cour, au mois d'octobre 1537.
1538. *Épigramme* 183. De la convalescence du Roy à Lyon.
Épigramme 125. Du Sire de Montmorency, nouvellement connétable de France.
Lettre en prose à Messire Nicolas de Neufville, chevalier seigneur de Villeroy. Il lui dédie son temple de Cupidon.
Chant 14. Cantique de la Chrétienté sur la venue de l'Empereur et du Roy au voyage de Nice.
Chant 15. A la Royne de Hongrie venue en France.
Eglogue au Roy sous les noms de Pan et de Robin.
Épigramme 169. De la ville de Lyon.
Épître à Estienne Dolet, avec la première édition complete que Marot donne de ses ouvrages.
Épigramme 142. De madame de Laval en Dauphiné.
Épigramme 116. De Jané Princesse, de Navarre.
Cantique 70. A la Déesse Santé, pour le Roy malade.
Cantique 18. De la Reyne Eléonor, sur la maladie et convalescence du Roy.
1539. *Chant* 20. La France à l'Empereur, à son arrivée.

1539. *Chant* 17. Marot à l'Empereur.
 Marot fait paroître trente de ses pseumes et les présente à François Ier, et l'année suivante à Charles-Quint, qui était à Paris.
Chant 16. Sur l'entrée de l'Empereur à Paris.
1540. *Epigramme* 166. A l'Empereur Charles V.
Rondeau 68. L'adieu de France à l'Empereur.
Epigramme 225. Contre Estienne Dolet.
1541. *Epigramme* 161. Pour le Perron de Monsr. le Dauphin Henri. Tournoy des chevaliers errans à la Berlandiere, près de Chatelleraud, en Poitou.
Epigramme 22. Pour le Perron de Monseigneur d'Orléans.
 Cinq autres Épigammes, savoir les 140, 141, etc., faites à la même occasion.
Les Amours de Léandre et de Hero, traduites en français. Voyez la préface qui est à la tête de cette traduction.
Cimetière 28. De la mort de M. le général Preud'homme.
1542. *Complainte* 5. Sur la mort de M. le général Guillaume Preud'homme. Éloge d'un trésorier, chose rare.
Cimetière 32. De la mort de M. Guillaume du Bellay Langey.
1543. *Pseumes* de David traduits en vers françois, au nombre de 50, paroissent à Genève avec un préface de Jean Calvin, selon Sleydan.
Épître, au Roy, sur la traduction des Pseumes.
Épître aux Dames de France touchant lesdits Pseumes.
Epigramme, au Roy, sur lesdits Pseumes.
 Marot est obligé pour ses déréglemens de quitter Genève, et se retire en Savoye.

1543. *Épître* 53. A un sien amy pour lui marquer ses disgrâces.
- Épître* 65. A M. Pelisson, Président de Savoye, en passant par Chambéry.
- Épigramme* 184. Au Roy; envoyée de Savoye.
- Épigramme* 202. A Madame de la Barme, près d'Annecy en Genevois.
- Eglogue* sur la naissance du fils de Monseigneur le Dauphin. Il a depuis été Roy sous le nom de François II.
- Épigramme* 188. Salutation du camp de Mr. d'Enguien, à Cérisoles après la bataille.
- Eglogue*. A M. François de Bourbon, seigneur d'Enguien après la bataille de Cérisoles.
- Épigramme* 212. A une Dame de Piémont qui refusa six écus de Marot pour coucher avec elle, et en vouloit avoir dix. C'étoit trop exiger d'un Poëte.
- La mort de Clément Marot, arrivée sur la fin de cette année, l'empêche d'en faire davantage.
-



GLOSSAIRE-INDEX

ET

NOTES

A, par, à force de. I, 228,
A, de. *Quant est à moy, je
me trouve très-bien*, pour ce
qui est de moi. II, 154.

N'a pas, il n'y a pas. I, 5.

A, avec; à peu de, avec
peu de. III, 12.

Atant, maintenant. I, 154,
201; II, 139; III, 217.

À tout, avec. 137.

*Des quatre aages. De l'aage
doré*, III, 161; l'âge d'ar-
gent, III, 162; l'âge d'airain,
III, 163; l'âge de fer, III,
163.

Abconse, caché. I, 129;
III, 17.

Abusion, erreur. II, 132;
IV, 52, 72.

Noble académie, le Collège
de France. I, 214.

Accessoire, danger, ruine.
II, 71.

Accointance, connaissance,
camaraderie, amitié. I, 115.

Accordante (l'), accord, me-
sure en musique. I, 115.

Accoi (l'), accolade. II, 52.

Accolé. 52.

Accordant, concordant. II,
11.

Acoustumance (d'), habitude,
expérience. I, 124; II, 120;
IV, 15.

Acertener, rendre certain,
instruire, affirmer. III, 230.

Achoison, occasion. II,
233; III, 136, 254; IV, 52.

À coup, à coup, vite, brus-
quement. I, 223; II, 259.

Acquerre, acquérir. II, 109.

Adresse, direction, voie.
I, 237; IV, 104.

Addresser, indiquer. I, 11.

À dextre, adroit. II, 151;
IV, 178.

Admonesta (m'), me con-
seilla. I, 12.

Adolescence, titre sous lequel
parut le premier recueil des
poésies de Marot. I, 244.

Adombrer, couvrir d'om-
bre. I, 229.

Adonc, adoncques, alors. I,
55, 128; II, 37, 245; III,
20; IV, 129.

Adorée, reconnue supé-
rieure. II, 138.

- Adressât* (s'), s'appliquât. I, 121.
- Advanturiers*, corps de volontaires. I, 140, 141, 145; II, 71.
- Advenir*, *advient*, arriver. III, 18.
- Adviser*, réfléchir. III, 33.
- Advocate* (l'), la Vray disant *advocate* des dames, poème de Jehan Marot I, 163.
- Égyptiennes*, bohémiennes qui vendent les philtres amoureux. I, 31.
- Affecter*, désirer, rechercher. III, 204.
- Afferme*, affirme, *de mieulx avoir m'affirme*, affirme que j'aurai mieux. II, 151.
- Affiert*, convient. I, 175.
- Affiner*, rendre plus fin, plus malin, plus galant, tromper. I, 34; II, 31, 168; III, 201.
- Affiquetz*, menus objets d'ornement, de toilette féminine. I, 35.
- Affix*, attaché. II, 172.
- Affoler*, rendre fou. I, 112, 154, 261; II, 164.
- Affye* (je l'), je l'affirme. II, 202.
- Aggravanté*, rendu lourd, malade. 100.
- Agios* (d'), paroles peu intelligibles, grimaces pieuses d'un hypocrite et d'un charlatan. 181.
- Agu*, vif, pénétrant, subtil. II, 39; IV, 52.
- Ahan* (d'), fatigue, peine. I, 242; III, 216.
- Ahaner*, souffrir, avoir peine et fatigue. III, 216.
- Aigle* (l'), l'empereur. II, 111.
- Aignelet*, petit agneau. I, 66, 101; II, 122; IV, 155.
- Aigret*, amer. I, 127.
- Ainçoys*, mais. I, 163, 173, 216; III, 134; IV, 67, 160.
- Ains*, mais. I, 45, 48, 50, 55, 73, 81, 87, 92, 93, 97, 105, 167, 168, 233, 235, 236, 250, 259; II, 96, 253; III, 15, 71; IV, 61, 92, 93, 98, 176.
- Aisement* (l'), aisance. III, 219.
- Aisseul* (l'), essieu. III, 207.
- Akaquia*, *akakia*, nom propre (*sans malice*). I, 197; III, 17.
- Alain*, Alain Chartier. I, 208; II, 36, 270; III, 71.
- Alaine*, haleine; *alainer*, remplir de souffle. III, 186.
- Allenée*, souffle, émission de l'haleine. II, 85; III, 162.
- Allegeance* (allégorie) : La vertu qui allège les maux. II, 187.
- Allecter*, régaler. IV, 9.
- Fin alloy*, métal de cloche. IV, 56.
- Altercas*, discussion. I, 51.
- Altitonant* (l'), qui tonne dans les cieus. IV, 92.
- Ambrosiennes*, valant l'ambrosie, d'où l'on tire l'ambrosie. III, 207.
- Ame*, aime. II, 93.
- Amendement* (l'), guérison. II, 101.
- Amendeur*, qui amende, qui corrige. IV, 97.
- Amene*, gracieux, doux. II, 270.

- Amer* (*d'*), d'amertume. 84.
- Amodera*, tempédera. III, 159.
- Amome*, plante odoriférante que citent souvent les poètes latins. I, 65.
- Amont*, en haut. I, 224 ; IV, 185.
- Amyable*, favorable. I, 231 ; II, 5, 9.
- Ancelle*, servante. I, 190 ; II, 170.
- Ançoys*, lisez ainçoys. I, 110.
- Angloys*, créancier. II, 128.
- Anhélant*, haletant. III, 213, 196.
- Anichilée*, annihilé. II, 108.
- Anuyct*, aujourd'hui. II, 85.
- Aornée*, ornée. I, 110.
- Apert*, ouvert, apparent. I, 157, 169 ; II, 17 ; III, 113 ; IV, 90.
- Appere*, apparaisse. II, 143 ; III, 79, 203.
- Appoint*, à point. III, 28, 225 ; IV, 134.
- Appaist*, repas. I, 103.
- Appareille* (*s'*), se prépare. II, 156.
- Apparoir*, paraître. III, 140 ; IV, 73.
- Appete*, désire. II, 93.
- Appoinctant*, *appoincter*, finir une querelle, réconcilier. I, 163.
- Arcadie* (*de*), âne d'Arcadie. I, 177.
- Ardre*, brûler ; *ardérent*, *arde*, *ardent*, *ard*, *ardra*. I, 28, 157, 246 ; II, 20 ; III, 14, 145, 148, 169, 183 ; IV, 125, 134.
- Ardement*, ardemment. III, 222.
- Are* (*P'*), l'autel. III, 208.
- Areine*, le sable. III, 245.
- Argent*, blanc. IV, 177.
- Argent en pouppe*, avoir argent en pouppe, avoir de l'argent pour se pousser, par-devers soi. III, 22.
- Argenteuses*, d'argent ; *argenteuses sommes*, les finances. II, 271.
- Argüer*, reprocher. IV, 116.
- Aronde* (*P'*), arondelle, hirondelle. I, 39, 45 ; II, 70, 151, 264, 267.
- Arroy* (*bel*), bel ordre, bel équipage. II, 82 ; III, 73, 126 ; IV, 153.
- Arsoir*, hier soir. II, 26, 27.
- Art d'aymer* (*P'*), d'Ovide. I, 115.
- Artus et Gauvain*, c'est-à-dire les romans de la Table ronde. I, 226.
- Aspergez*, goupillon. I, 18.
- Assailleur*, agresseur. III, 154.
- Assault* (*m'*), m'assaille. I, 196.
- Assures* (*t'*), te rassures. II, 6.
- Associer* (*m'*), m'accompagner. I, 11.
- Quant tout est dit*, en résumé. IV, 108.
- Attouche*, avoisine. IV, 108.
- Attournée*, habillée, ornée. I, 28, 173.

- Attraire*, attirer. I, 89.
Attrempance, modération. III, 180.
Attremper, modérer, fléchir. I, 15.
Aucun, quelque. I, 11.
Audience, brève apostrophe, coutez-moi. IV, 43.
Audivy (P), force, faveur, ré pondérance. II, 242.
Autrehier (P), avant-hier. II, 95, 266.
Autruy faveur (sous), pour gagner la faveur d'autrui. I, 154.
Aval, en bas. III, 224.
Avaller (s'), descendre, tomber. II, 69; III, 215.
Avancer, se hâter. II, 87.
Avernon, l'Averne, l'Enfer. I, 283.
Aura, il n'y aura pleuré, il n'y sera pleuré. I, 69.
Avoye, remet en voie, en bon chemin. I, 58.
Azur, bleu. IV, 177.
Babouyn, singe, gueux, lâche coquin. I, 178; III, 247.
Bachelotte, fillette. II, 174.
Bague, femme galante. I, 30, 186, 196; II, 60.
Bailleurs, gens qui donnent ou qui baillent. I, 150.
Balle, danser. I, 107, 144; II, 34, 150; III, 132.
Bandex, assemblés. IV, 120, 68.
Barbotte, marmotte. I, 181; IV, 16.
Basme, baume. II, 129, 153.
Basse-dance, danse sans sauts. I, 263.
- Basseur*, médiocrité. I, 256.
Baston, arme de main. II, 135.
Baveurs, bavards. IV, 16, 121.
Bazoche, société de clercs suivant le Palais. I, 224, 254, 280; II, 63.
Beaux-pères, moines. III, 105.
Bessons, jumeaux. I, 40.
Bifferie (en), mauvaise œuvre de belle apparence. III, 247.
Bigne (une), bosse. II, 191.
Blanc, monnaie de la valeur d'un demi-sol. III, 102.
Blancz-Manteaux, église et rue de Paris. I, 284; III, 29.
Blandissantes, flatteuses. IV, 86.
Blasonner, définir, c'est-à-dire critiquer ou louer, mais généralement critiquer. I, 163, 211; II, 44, 62, 127, 190; IV, 180.
Bond, donner le bond, chercher à renverser. II, 84.
Bordes, chaumières. II, 262.
Bordeaulx, *bourdeaulx*, maisons de prostitution. I, 195.
Bouccons, poisons. II, 123.
Bouche fresche, grand appétit. I, 260.
Bouffemens, bouffées. III, 159.
Bouffera, mangera. I, 224.
Bouter, mettre. I, 154, 162, 109, 160, 193; II, 13, 16, 24, 28, 37, 122, 222; III, 13, 96, 192; IV, 40, 52, 71.

- Boys*, le *haut boys*, le ciel. II, 77.
- Braguer*, habiller pompeusement. I, 186 ; II, 60.
- Bragues*, sorte de caleçon de toile. II, 63.
- Braire*, pleurer. IV, 106.
- Bransles*, danses où hommes et femmes se tiennent les mains, en sautant tantôt en rond, tantôt à la file. I, 20, 264 ; II, 9.
- Braquemars*, coutelas. I, 16.
- Brasser*, comploter, préparer. II, 157.
- Brayries*, cris, gémissements, hurlements. I, 179.
- Bretaigne* (*haye de*), danses par files. II, 263.
- Bric*, piège. I, 39, 56 ; II, 74, 75.
- Brimbailler*, osciller. III, 35.
- Briseure*, tour léger. I, 109.
- Brocher*, piquer. III, 222.
- Broillis*, trouble, choses embrouillées, injustes. I, 161.
- Broque en bouche*, ou plutôt *broc en bouche*, prestement, vivement. III, 68.
- Brouas*, brouillard. III, 159.
- Bruict*, renommée. I, 123.
- Buccines*, trompettes, cornets. I, 16 ; II, 65, 222 ; III, 174 ; IV, 179.
- Buliste*, qui a des bulles. IV, 12.
- Bustarin*, niais, badaud. I, 282.
- Cà bas*, ici-bas. I, 96.
- Caballin*, chevalin ; *ruisseau caballin*, ruisseau du cheval Pégase, l'Hippocrène. I, 184 ; II, 137, 252.
- Caboche*, tête. I, 224.
- Cadence*, chute. II, 241.
- Cagots*, *cagotz*, hypocrites. I, 161, 222, 284 ; III, 30.
- Caillette*, fou. II, 65.
- Calandre*, tantôt l'alouette, tantôt la grive. III, 55, 68.
- Callande*, comme *calandre*. II, 147.
- Campos*, congé. I, 226.
- Cancionnaire*, livre de chant. III, 66.
- Cantons*, coins. II, 258.
- Capellen*, chapelain. II, 146.
- Carcans*, colliers. I, 16.
- Caresme prenant*, mardi gras. I, 27.
- Carroy*, route. II, 82 ; III, 43.
- Casse*, éteinte. I, 18, 102.
- Cassées*, vaines, inutiles. IV, 109.
- Caulte*, habile, rusé, prudent. I, 288 ; III, 163 ; IV, 84.
- Cautelle*, prudence. II, 29.
- Cautement*, prudemment. II, 168.
- Caver*, creuser. IV, 79.
- Cecile*, Sicile. I, 282.
- Cédule*, obligation. I, 197.
- Celerin*, petit poisson blanc, semblable à la sardine. II, 69.
- Celiques*, céleste. I, 58 ; II, 76, 147.
- Cercle laicté*, la voie lactée. III, 165.

- Cerne, cercle.* I, 181.
Cervoise, bière. II, 72.
C'est mon, certainement, sans doute. I, 275.
Cestuy, celui-ci. I, 5, 21, 52, 85; II, 15; IV, 5.
Chaille, importe. II, 128; III, 167; IV, 189.
Chalemelle, chalemie, pipeau fait de paille ou de roseau. I, 43, 44; II, 90; III, 121.
Chalut, de chaloir, t'importa. IV, 120.
Chamberieres, servantes. I, 34.
Change, faire change, échanger. IV, 39. *Ouyr changer, entendre parler de changements.* I, 163.
Chanoinisées, faisant société de chanoines. I, 163.
Chanteresse, mélodieuse. IV, 121.
Chappelet, petit chapeau. I, 14.
Chapperon, chapeau — le plus souvent de femme. I, 222.
Chardonnette, sauce pour le chevreau, dont l'artichaut était l'ingrédient principal. 224.
Charié, viel charrié, très-expérimenté, qui a beaucoup vécu, voyagé par beaucoup de chemins. II, 215.
Charites, les Grâces. I, 24.
Charrois, char. I, 8. *Marcher devant les charrois, avoir la préséance, la prééminence.* III, 126.
Chatouilleux de la gorge, comme un homme qui sent la corde et a mérité d'être pendu. I, 196.
Chault, de chaloir, importer. II, 15; IV, 83.
Chef, sommet, tête, cerveau. I, 119, 217; III, 6, 9, 203; IV, 62, 117.
Chenu, mince, petit appauvri. I, 283; III, 86, 171, 202, 220, 228.
Cherante, Charente. I, 167.
Cherer, chérir. III, 44.
Chet, cherront, cherroit, cheux, de cheoir, tomber. I, 192, 223; III, 108; IV, 68, 82, 112, 138.
Chevaler, souvent espionner, ici plutôt poursuivre. IV, 37.
Chevance, possession, bien, fortune acquise. IV, 58.
Chevalier de la basse bataille, débauché. III, 119.
Cheveche, chouette. III, 231.
Chevestre, corde, licol. III, 191.
Chevir, finir. 276; III, 124.
Chommer, chômer, sans chommer, sans s'arrêter. III, 174, 209.
Chopade, faire chopade, glisser. II, 218.
Cil, celui. I, 54, 57, 89, 104, 142, 285, 286; II, 7, 86; IV, 51.
Cimbale, résonne. III, 79.
Circuir, voyager dans, visiter. I, 10, 24; III, 125, 167; IV, 99, 126.
Clamée, proclamée. II, 154.
Clamours, plaintes. I, 15;

37; II, 129, 190, 191; III, 182, 255.

Clers, savants. I, 7, 19, 107, 113; II, 129; IV, 20.

Cliner, courber, incliner. IV, 131.

Cliquaille, monnaie. II, 128.

Cliquans, cliquetant, résonnant. III, 164.

Cliquet, cliquette. I, 162.

Coffin, petit coffret. II, 267.

Coincte, gracieuse. I, 176, 182; II, 82.

Coissin, coussin. II, 81.

Collateur, distributeur. II, 185.

Collaudé, loué. I, 212, 247; II, 80, 252.

Colles, chauldes colles, colère. II, 169.

Colomb, columbelle, colombe. I, 10; II, 82, 263; III, 184, 229.

Command, à Dieu command, je recommande à Dieu, Dieu soit avec, adieu. II, 43, 73.

Commune, opinion commune, le bruit public. IV, 14.

Comparager, comparer. II, 147.

Compassée, composée. I, 207.

Com'oseur, poète. I, 174.

Compter, conter; *compte*, conte. I, 56; IV, 98.

Concevoir, conception. II, 139.

Conclud, renfermé, terminé. I, 77; 235.

Conclud, se résout à. III, 186.

Condemnade, jeu de carte, le lansquenet. I, 174.

Confermé, confirmé. I, 236; II, 265; IV, 39, 44.

Connilz, lapins. I, 21; III, 109; IV, 145.

Consors, complices. II, 241.

Contemner, mépriser. I, 87, 236; II, 93; IV, 32, 84.

Contaminée, salie. III, 253.

Conte, compte. III, 106.

Contendre, discuter, se disputer. I, 54; II, 261.

Contra, *pro et contra*, pour et contre. III, 105.

Contraires, ennemis. IV, 120.

Contrarie, contredire. I, 90.

Contreflux, terme du jeu de flux, sorte de brelan. I, 224.

Contremont, en haut, au delà. IV, 155.

Contrepensé, penser en sens inverse. III, 154.

Contre val, par en bas. I, 234.

Convent, couvent. I, 54; II, 147; IV, 38.

Convivis, repas. IV, 8.

Coq à l'asne, *épistre du coq à l'asne*, pièces satiriques où la pensée, dissimulée sous une recherche factice de fantaisie, saute sans liaison, sans transition, sans suite du coq à l'âne. I, 184, 188, 221, 273.

Coquardeau, niais, badaud. II, 131.

Coquart, sot, niais. I, 26.

Cordelle, petite corde. I, 109; II, 6, 152.

Cornes dresser, se fâcher, se rebeller. I, 244.

- Cornuchon*, petite corne. I, 262.
- Corrigears* (*des*), critiques. I, 187.
- Coulpe*, faute. III, 65; IV, 49.
- Courage*, cœur, volonté. I, 30, 42; 154.
- Courreaux*, verrous. IV, 149.
- Courts*. cour. I, 22.
- Courtine*, rideaux. I, 15; IV, 143.
- Cost*, dépense. II, 83.
- Crespés*, *cripelus*, crêpes, ondulés. III, 144, 217.
- Croppe*, croupe. IV, 60.
- Crosler*, crouler. I, 55.
- Cry du jeu*, annonce (du spectacle). II, 62.
- Cueult*, cueille. II, 86.
- Cueuvre*, couvre. I, 160.
- Cuider*, *cuyder*, penser. I, 5, 144, 177, 189; III, 8, 22, 189; IV, 110.
- Culte*, cultivé. III, 125.
- Cupidique*, amoureux. I, 10, 183.
- Cure*, soin. I, 23, 74, 136; II, 86; III, 262.
- Curvature*, courbure. III, 208.
- Dague à rouelle*, dague portée par les Ecossais du roi Louis XI, pour Marot vieille dague. II, 130.
- Dam*, danger, risques, pévils. I, 151; IV, 52.
- Danes*, danaé. II, 53.
- Danger*, *dangier*, personnage des poèmes allégoriques qui représente la jalousie dans toutes ses nuances et les dangers qu'elle fait courir. I, 114; II, 21, 22, 25, 39, 40, 190; III, 47.
- Darde*, dard. I, 20, 183; II, 177.
- De*, que; *de moi*, que moi. II, 127.
- De sur*, dessus. I, 144.
- Debander*, lâcher, se lâcher, se précipiter sur. I, 109; II, 34.
- Debouter*, renvoyer, chasser. I, 137.
- Deceptifs*, trompeurs. III, 163, 257.
- Decevance*, déception. I, 35.
- Decollée*, avoir le col coupé. II, 164.
- Decore*, honneur. II, 123.
- Decouroit*, decoulait. I, 17.
- Deduire*, raconter, *deduire l'entier*, raconter tout. III, 136.
- Deduyt*; récréation, plaisir. I, 11.
- Defailler*, manquer. I, 88, 148; IV, 25.
- Deffense*, *livres de deffense*, livres prohibés. I, 217.
- Deffensible*, protecteur, protectrice. III, 207.
- Deffermer*, ouvrir. I, 8, 188; III, 230.
- Definée*, finée, morte. II, 31.
- Defroc*, dépouillement, ruine. II, 74.
- Dehaitter*, réjouir. I, 22.
- Delivrance*, *faire delivrance*, livrer, abandonner, mettre en possession de. II, 50.
- Delivre*, libre, leste, vide, quitte; *a delivres*, librement. I, 1, 283, 285; III, 137.

Departie, département, séparation. I, 10, 36 ; II, 17.

Departir, séparer. I, 235, 258 ; II, 217, 223.

Deporter (se), s'éloigner, cesser. II, 71, 155 ; III, 98.

Deprimer, abaisser, avilir. I, 57, 285.

Dernier, sur le dernier, à la fin. III, 236.

Desadvancé, reculé. I, 72.

Descache, découvre. II, 165.

Deschiffrer, exposer, expliquer. II, 261.

Descirer, déchirer. II, 94, 114, 142 ; III, 247.

Descœuvre, découvre. I, 108, 213, 248 ; III, 6.

Desconfort, tristesse. I, 185 ; II, 87 ; III, 193.

Desdiez, dédisiez. I, 212.

Desgorger, bavarder. II, 62.

Deshousée, au propre, devêtir. III, 20.

Desjuc, au desjuc, au moment où l'on se déjuche, où l'on se lève. II, 74.

Desmis, retiré. III, 129.

Despiter, irriter, et dans une acception rare, mépriser. I, 10, 155 ; II, 101 ; III, 235.

Despiteuse, fait pour donner du dépit, de l'irritation, insolent. III, 35, 165.

Desroy, trouble, confusion, désordre. I, 159, 200 ; IV, 60.

Dessertes, mérites. IV, 142.

Desserair, il dessert, je des-sers, mériter. I, 144 ; II, 104, 121.

Destorse, entorse. III, 208.

Destourber, troubler. I, 59 ; III, 172 ; IV, 8.

Destroict, péril. II, 251.

Desvier, mourir. II, 106, 253 ; III, 25.

Deult, deulant, de doulour. I, 58, 214, 246 ; III, 32.

Devaller, descendre. I, 40, 268 ; II, 50, 208 ; III, 69 ; IV, 154, 158, 168.

Devant, avant, auparavant. III, 68.

Dieugard, Dieu vous garde. I, 238 ; III, 56.

Diffame, déshonneur, calomnie, crime. I, 144, 158, 187 ; II, 96, 164 ; IV, 14.

Difforme, déforme. II, 263.

Dispensé, autorisé. IV, 64.

Diverse, inquiète, douloureuse. I, 97.

Docteur en decret, le Décret est une partie du droit canon. I, 273.

Doctorie, science de docteur. I, 280.

Doint, donne. I, 170 ; II, 16 ; III, 52 ; IV, 55.

Don de Mercy (avoir), recevoir grâce. II, 28.

Done, dame. I, 183.

Donra, donnera. IV, 101.

Dont, d'où, de quoi, à la suite de quoi. II, 85 ; III, 131.

Dorez, ditz dorez, recueil de maximes. I, 194.

Double, copie. IV, 183.

Douloit, se désolait. III, 192.

Doubtance, doute. II, 110, 119.

Doubter, redouter. I, 30.

- Doubte*, crainte. I, 36; II, 5, 10, 13; IV, 124.
- Drap*, linge. I, 77.
- Drappeau*, loques, lambeaux. III, 34.
- Drappier*, personnage bien connu de la pièce de l'avocat Pathelin. I, 160.
- Drinc*, mot d'argot, peut-être signifie-t-il l'ivrogne, ou bien c'est un nom propre contenant une allusion difficile pour nous à retrouver. II, 174.
- Dringuer*, se régaler, ivrognier. IV, 37.
- Droicte sente*, le droit sentier. IV, 104.
- Dru*, bien portant, gai. II, 61; III, 18.
- Duictz*, convenable. III, 160.
- Duites*, conduites. I, 79.
- Du tout*, entièrement. II, 19.
- Duplicquant*, répondant. I, 275.
- Duysant*, convenable. III, 6, 47, 111.
- Duysans*. III, 47.
- Duysantes*. III, 111.
- Effrenement*, insolemment, injustement. I, 250.
- Embarrer*, arrêter, enchaîner. I, 51.
- Embasmer*, embaumer. I, 14; II, 159.
- Embler*, enlever, voler. II, 17, 209; III, 164.
- Emblée*, soustraction de soi-même à un devoir, d'où : démarche mystérieuse et légère. II, 190, 223.
- Embrassée*; embrassade, étreinte. 129.
- Empennon (P)*, plume de la flèche. III, 182.
- Empirée*, malade. II, 100.
- Emplye (s')*, s'emploie. II, 239.
- Empris*, entrepris. I, 269; III, 40.
- Emprinse*, entreprise. I, 175, 202; II, 225; III, 218; IV, 72, 93, 109, 165.
- Encharger*, ordonner. III, 208.
- Enchassez*, exilés. II, 126.
- Encliner*, incliner. I, 66, 92; IV, 50.
- Encloué*, emprisonné. II, 166.
- Encombre*, empêchement. I, 111; III, 181; IV 51.
- Encontre bas*, en bas. III, 160.
- Encontremont*, en haut. II, 21.
- Encourtinez*, entourés. I, 41.
- Enda*, vraiment. III, 104.
- Enfans sans soucy*, corporation d'auteurs et acteurs dramatiques. II, 61.
- Enfanteau (P)*, petit enfant. II, 74.
- Enfer*, le Châtelet.
- Enfermes*, infirmes. IV, 176.
- Enfumée*, chagrine, attristée. I, 17.
- Engin*, esprit, instrument. II, 78; IV, 183.
- Enhorter*, exhorter. II, 22.
- Enlangorées*, souffrantes, languissantes. I, 85.
- Enrime (m')*, m'enrhume. I, 149, 150.
- Enserrer*, enfermer. IV, 46, 167.

- Ensuyvant*, après. II, 193.
Entailler, graver. III, 201.
Entord, entoure. II, 68.
Entournée, entourée. IV, 62.
Entrefaites, entreprises, entremises. I, 57; II, 105.
Entrenavrans (s'), se blessant entre eux. I, 140.
Envers, à l'envers, sur le dos. II, 178.
Envis, malgré soi. III, 190.
Ergos, d'*utrum*, de *quare*, chicane, subtilités. I, 85.
Ergotis (d'), arguties. I, 85.
Erre (grand'), vite. III, 212; IV, 131, 144.
Es, aux, dans les, passim.
Esbanoyant (s'), prenant ses bats. III, 214.
Esbaudy, réjouir. I, 155.
Esbranler drap, remuer, jaire briller, miroiter. II, 130.
Escarlate (d'), couleur vive et riche. I, 28; III, 139.
Eschafault (l'), estrade. IV, 21.
Eschellé, exposé au pilori. IV, 177.
Eschauffoyson, échauffement. III, 179, 208.
Esclandre, danger, bataille. III, 40, 209; IV, 133.
Escouffle (l'), cerf-volant. I, 45.
Escourre, secouer. III, 75.
Escripoteaux, inscriptions. IV, 63.
Escroupionnée, plume escroupionnée, usée du bas. I, 188.
Escurieu, écuriel. I, 206.
Escusson, défense. II, 125.
- Esgard*, visée, ou préoccupation. I, 96.
Esgrun, misérable. II, 171.
Eslites, choisies. III, 207.
Esmayer, émouvoir. I, 221; II, 96.
Esmeutir, fienter. III, 68.
Esmorche, au propre, amorce, parfois chatouillement, au figuré, tentative, aventure. I, 56, 276.
Espart (s'), se répand, regarde à droite et à gauche. I, 23.
Espargne (l'), *espergne*, trésor royal. III, 19, 61.
Espie, espion. II, 83; IV, 24.
Espinces, pinces. II, 240.
Espinettes, épinettes, sorte de clavecin. I, 104, 143; II, 241; III, 50; IV, 108.
Espris, m'ont *espris mes esprits*, ravi. III, 153.
Esquels, auxquels, dans lesquels. I, 84.
Essence, existence. II, 223.
Essoine, excuse. I, 19.
Essorée, desséchée, affaiblie. I, 168.
Estat, Etat des pensions du trésor royal. I, 188 et *passim*.
Estoc, épée, rapière, pointe. II, 134; III, 119.
Estorce, étreinte. III, 132; IV, 100.
Estouppées, fermées, bouchées. I, 106.
Estrange, étranger. I, 24, 99.
Estranger, éloigner. I, 9; II, 99; III, 113.
Estrapade, chute du haut. II, 218.

- Estrille Fauveau. Fauveau, Fauvel*, nom de cheval employé fréquemment dans les poèmes et fabliaux, voy. le roman de ce nom; *estriller Fauveau*, c'était s'exposer à l'ingratitude et à mauvaise aventure. I, 225.
- Estriver*, lutter. IV, 60, 167.
- Estuyer*, cacher, enfermer. III, 170.
- Ésvolée*, étourdie. III, 230.
- Ethnicque*, païen. IV, 38, 88.
- Examinez, par age examinez*, qui avez reçu votre brevet de vieillesse.
- Excede*, surpasse. I, 77.
- Excommunie*, excommunication. III, 105.
- Exerciter*, exercer, pratiquer. I, 120, 122, 123, 124, 211 et *passim*.
- Expeller*, chasser. II, 141.
- Extollée*, élevée. II, 248.
- Facecie*, invention joyeuse et théâtrale. II, 87.
- Faconde*, manière de parler. III, 68.
- Facteur*, créateur. I, 123.
- Facture*, œuvre. I, 87; II, 102.
- Faict, non faict, si faict*, non, oui. II, 173.
- Failloit*, fallait. I, 120.
- Faillent*, manquent. II, 78.
- Failly*, abattu. I, 136.
- Fainctise*, hypocrisie. I, 130; II, 24.
- Fallace*, tromperie. I, 130.
- Fallot*, compagnon. II, 215.
- Fame*, renommée. II, 30; IV, 176.
- Famys*, affamés. I, 52.
- Fantasia*, troubla l'esprit. I, 10.
- Fascheux*, méchant, colère, inquiet. II, 123.
- Faulcon*, au propre, canon. I, 152.
- Fault, falloir*, tantôt dans son sens actuel, plus souvent dans le sens de manquer. I, 27, 200, 210; II, 11; III, 7, 20, 38; IV, 81, 116, 168.
- Féable*, fidèle. II, 47.
- Feauté*, fidélité. IV, 165.
- Fées (les)*, grandes dames. I, 187.
- Fener*, faner. I, 18; III, 212.
- Ferir*, frapper. III, 216.
- Feru*, frappé. I, 9; III, 148, 161.
- Festu*, brin de paille. I, 61, 78.
- Feuille*, éclat, grâce, beauté, *plus grand feuille*. I, 212.
- Fèvres*, ouvriers. III, 201.
- Fiance*, confiance. I, 224; II, 11; III, 237, 257; IV, 70, 72, 98, 108, 126, 159.
- Fiebre quartaine*, fièvre quarte, qui revient tous les quatre jours. I, 243.
- Fient*, fiente. I, 86.
- Finer*, trouver. I, 145, 196; II, 223.
- Fine, fine force*, à force e. I, 207.
- Ficher*, enfoncer. I, 54; II, 67; III, 182.
- Flageol, flageot*, flûte, flageolet. I, 16, 73.
- Flammette*, le livre de Boccace. I, 224.

- Fleur des fleurs (la)*, la marguerite. II, 151.
Fleurent, sentent. II, 266.
Fleuronne, fleurit. I, 128.
Floc, bruit. II, 75.
Flotte, troupe. I, 152.
Floriture, floraison. II, 102.
Flour, fleur. I, 8.
Fluent, coulent. I, 166.
Flux, jeu de cartes. I, 224.
Folliant, faisant le fou. I, 273.
Fondes, frondes. I, 40.
Forbannir, bannir, expulser. III, 191, 229.
Forceur, qui viole. II, 123.
Forclus, *forcloz*, exclus. I, 136 ; IV, 178.
Formosum pastor, titre de l'Eglogue de Virgile. I, 224.
Fors, hors. I, 105, 194, 196, 197, 218 ; II, 73, 142, 212 ; III, 14, 206, 260 ; IV, 8, 39, 80, 83.
Au fort, en résumé, au surplus. I, 149 ; III, 153.
Fousteaux, hêtres. I, 39.
Franchise, liberté. II, 12.
Frappart, débauché. II, 213.
Frise, drap de frise. III, 6.
Frisques, coquets, élégants, lestes. I, 20.
Frivole, frivolité. II, 241.
Froissure, déchirure. III, 216.
Fructage, collection de fruits. II, 86 ; IV, 52.
Fruition, jouissance. I, 99 ; II, 148 ; IV, 113.
Facture, lisez *facture*, créature. IV, 178.
Fulgente, brillante. II, 170.
- Fulminatoire*, qui lance la foudre. II, 71.
Fumiere, fumier. II, 243.
Funde, comme *fondé*, fronde. II, 267.
Furonne, Furette. I, 281.
Gargouilles, coupes ou bouteilles représentant une tête d'homme ou d'animal. I, 152.
Gallée, galère. I, 66 ; III, 9 ; IV, 150.
Gallez, régalez. II, 131.
Gallique, français. I, 72 ; II, 271 ; IV, 59.
Gardez, empêchez. I, 11.
Garrot, trait, flèche. I, 147.
Garse, fillette. I, 5 ; II, 31.
Gaudir, se réjouir. I, 155 ; II, 21.
Gemmes, perles. III, 140, 207 ; IV, 62.
Genetz, cheval d'Espagne. I, 141.
Genevre, genevrier. II, 258.
Geniteur, père. III, 218.
Gent, gracieux. I, 21.
Gentz, les Gentils. IV, 156.
Gesir, être couché. I, 88, 152, 161, 224 ; II, 47, 141.
Gets, entravés. III, 119.
Gigoteaux, bas du gigot. I, 284.
Gladiatoire, armée du glaive. II, 72.
Gloute, goulue. III, 186 ; IV, 99.
Gluant, trompeur, où l'on prend à la glu, au piège. I, 33.
Godale, bière forte. II, 72.

- Godz*, Gog et Magog, qui viennent ici, I, 284, un peu par l'entraînement de l'énumération et de la résonnance.
- Gorge*, rendre sa gorge, vomir. I, 27.
- Gorgias*, pimpant, élégant. IV, 52.
- Gouffanon*, gonfalon. I, 144; II, 139.
- Goy*, bâton à crochet. II, 267.
- Gramment*, beaucoup. I, 246.
- Grandet*, un peu grand. I, 68.
- Grand'erre*, très-vite. I, 10.
- Grapher*, graver. I, 274.
- Gref*, grief. III, 147, 225.
- Grever*, blesser, ou être blessé. I, 123; IV, 70, 118.
- Griffon*, greffier. I, 62, 245; III, 22.
- Gringoter*, fredonner, I, 187; III, 11.
- Gripper*, saisir. I, 56, 192, 227, 244; IV, 77.
- Groiselles*, groizelle, groyselle, I, 250; II, 150, 152.
- Gros*, désireux. II, 150.
- Grosboys*, fortes piques. I, 143.
- Guerdonner*, guerdon, guerdonneur, récompenser, récompense. I, 58, 137, 259; II, 224; III, 47, 78, 106.
- Guignee*, regardée. III, 242.
- Guysarmes*, sorte de hallebarde. IV, 176.
- Habiliter*, rendre habile. III, 204.
- Habitacles*, chaumières. I, 146; IV, 90.
- Habiter*, posséder. III, 117.
- Hacquebutes*, *haquebutes*, arquebuses. I, 143; II, 276; III, 9.
- Haquebutiers*, arquebusiers. III, 20.
- Hairrez*, *hayrra*, haïrez, haïra I, 57; III, 142.
- Hait*, plaisir, aise. I, 147.
- Hallacretz*, corselets. I, 142.
- Haras*, peines, fatigues. I, 284.
- Haro*, crier le grand haro, par plusieurs personnes à la fois. I, 163.
- Hart*, corde. I, 195.
- Hau*, interjection. I, 223.
- Haubin*, cotte. II, 247.
- Haulte seigneurie*, formule : haut et puissant seigneur. I, 171.
- Haultement*, fortement. III, 53.
- Haultesse*, orgueil, seigneurie. I, 8, 81, 169, 175; IV, 50, 53.
- Hayes d'Allemagne*, sorte de danse. I, 20.
- Helain*, Alain Chartier. IV, 172.
- Herbis*, herbages. I, 45.
- Hérissonne*, se hérisse. III, 202.
- Heu*, eu. I, 215.
- Heur*, bonheur. I, 150; III, 78; IV, 162.
- Heurées*, heureuses. I, 144.
- Hillot*, compagnon, drôle, coquin. I, 195.
- Hoingne*, grogne, gronde. I, 199.
- Hom*, *hommeau*, homme, II, 191, 247.
- Per*, hors du per, au-dessus de mes affaires. II, 166.

- Horsboutée*, mise dehors. I, 154.
- Hospitalière*, religieuse. I, 133.
- Houppée*, entourée de houpes. I, 29.
- Hoyeau*, hoyau. I, 282.
- Hucher*, appeler. III, 244; IV, 120.
- Huis*, huys, porte. I, 49, 55, 85; II, 62; IV, 103.
- Hullées*, hurlements. I, 62; II, 69.
- Humile*, humble. II, 135.
- Huterie*, dispute. I, 249.
- Huy*, aujourd'hui. I, 35 et *passim*.
- Icelle*, iceluy, celle, celui. et *passim*.
- Idoine*, propre, capable. III, 245.
- Idre*, hydre. III, 235.
- Illec*, illeques, ici. I, 52; II, 74; III, 157, 195, 202; IV, 146.
- Impartir*, partager, attribuer. II, 119.
- Impêtrer*, demander. I, 219; III, 229.
- Impollue*, intacte. III, 262.
- Importable*, insupportable. IV, 117.
- Improper*, indigne, inconvenant. I, 61; II, 125, 143, 243, 254.
- Incité*, excité, poussé. I, 13, 74; III, 124, 153, 156; IV, 164.
- Incitemens*, excitation. III, 164.
- Inculpable*, irréprochable. I, 86; IV, 56.
- Increper* accuser. II, 252.
- Indice*, pierre de touche. III, 238.
- Inique*, contre l'inique, pièce contre le vicieux. III, 79.
- Innocens*, jour des Innocents. III, 7.
- Innocenter*, donner les innocents, cadeaux, caresses usités ce jour-là. III, 9.
- Inscient*, innocent. III, 144.
- Insupportant*, irritable. III, 199.
- Intelective (l')*, intelligence. I, 113.
- Intérinée*, confirmée, approuvée. IV, 128.
- Intestines*, entrailles. III, 242.
- Introduict*, exercé. III, 131.
- Ire*, colère. I, 9, 20, 76; III, 199 et *passim*.
- Irer*, irriter. II, 116, 234; III, 263.
- Istroys*, sortirais. II, 83.
- Ja*, déjà, maintenant. I, 94, 110; II, 50.
- Jaleuse*, jalouse. I, 123.
- Jenin*, niais, trompé. 183.
- Fonchées*, amas d'herbes et de fleurs dont on jonchait les salles. I, 42, 59; III, 192.
- Jou*, joug. I, 176.
- Jou (faict)*, baisser la tête. II, 265.
- Julez*, juleps. I, 197.
- Jument*, bête, brute. I, 241.
- Jus*, à bas, ruer jus, mettre jus, abattre. I, 136; II, 145, 255; III, 129, 159, 181.
- Labilité*, chute, affaiblissement. IV, 183.
- Labouré*, travaillé. I, 202.

- Lactens*, écrits *lactens*, écrits anonymes. I, 228.
- Lairre*, *lairrez*, *lairront*, laissera, laisserez, laisseront. I, 95, 234, 239.
- Lame*, tissu de sa lame, fabriqué avec son essence. IV, 176.
- Lames*, pierres funéraires. I, 237.
- Lame* (vieille), créature expérimentée, usée. II, 129.
- Lances de fougères*, brins de fougère (pour s'y coucher). I, 152.
- Landit*, foire à Saint-Denis — du second mercredi de juin à la Saint-Jean. I, 35.
- Langard*, bavard. I, 159; II, 61, 153.
- Lard*, manger le lard, allusion à un refrain de chanson, et aux lois d'abstinence décrétées par l'Église catholique. II, 78 et *passim*.
- Lassus*, là-haut. II, 171; IV, 55.
- Latiner*, parler latin. IV, 13.
- Laydure*, laideur, vilénie. II, 102.
- Lays*, laïcs. I, 288.
- Layton*, comme *layton*, comme une corde d'instrument de musique. I, 38.
- Laz*, filets. IV, 118.
- Lé*, large. I, 189.
- Léans*, à cette place. I, 18; IV, 33.
- Letanie*, litanie, masse. I, 180.
- Lezarde*, piquante, calomniatrice. I, 157.
- Librairie*, bibliothèque. IV, 183.
- Liesse*, *lyesse*, joie. I, 9, 23, 49, 98; II, 10, 62; IV, 186.
- Lignole*, je crois que c'est la même chose que *lignoul* ou *lignoul*, fil raidi par la poix. I, 283.
- Lignage*, *ligne*, race. I, 53; IV, 162.
- Liliale*, de lis. I, 144.
- Limite*, son limite, pour sa limite ou ses limites. IV, 144.
- Limite*, étudié en le détachant du reste. I, 12.
- Lincieux*, linceuls. III, 110.
- Lisart*, veut dire généralement lézard. I, 187. Il y a le jeu de mots *lisart*, *liseur*, *lisant*.
- Livré*, c'est bien livré, c'est fort aventuré. IV, 9.
- Loing*, fort loing, dépourvu, privé de. I, 18.
- Loquence*, éloquence. I, 5; III, 75.
- Lorgne*, coup. I, 278.
- Los*, louange, gloire, renom. I, 6, 41, 198; II, 100; III, 81; IV, 90, etc.
- Loucerwes*, loups-cerviers. I, 46.
- Loyer*, récompense. III, 216.
- Loz*, même sens que *los*. I, 100, 104, 105, 161; II, 44, 72, 136; III, 27; IV, 97, 133.
- Lunes*, caprices. I, 187.
- Luthon*, lutin. I, 160.
- Luz*, luths. I, 16; II, 240; IV, 108.

- Ly*, lui. II, 215.
Lysse, voy. *Liesse*. II, 28.
Lyonneusement, à la façon des lions. I, 155.
Lysse, lice. I, 54.
Macule, vice. III, 106, 140; IV, 128.
Magnifier, exalter. IV, 80, 150.
Magodæ, voy. *Godz*. Jeu de mots amené par la résonance. I, 284.
Maille, petite monnaie valant la moitié d'un sou. I, 149.
Mais, jamais, pas plus; *n'en pouvoir mais*, être innocent de quelque chose. II, 242.
Male, *malle*, mauvaise. I, 160, 251; III, 78; IV, 136, 156, 176.
Malencontre, infortune, chanter la *malencontre*., se plaindre hautement. I, 222; III, 241.
Maling, méchant. IV, 54.
Malivolence, méchanceté. IV, 178.
Mallars, canards sauvages. II, 8.
Maltalent, affliction. III, 164, 243.
M'amour, mon amour. III, 33.
Mancherons, manches retroussées du poignet au coude. I, 28.
Mandement, commandement. IV, 109.
Mansion, demeure. I, 24.
Marbrines, de marbre. III, 9.
Marché, arrêté, campé. I, 13.
Marine, flot, eau de mer. I, 44; III, 261, 263.
Marmiteux, triste, malheureux. I, 36, 262.
Marmonner, marmotter. I, 243.
Marotteaux, enfants de Marot. I, 220.
Marotine, de Marot. I, 213.
Marrane, renégat. I, 243.
Marrien, *marrein*, morceau de bois, planche. I, 243.
Marrisson, tristesse, douleur. II, 61, 65, 176.
Martiens, guerriers, vaillants. III, 129, 130.
Martyré, martyrisé. I, 57; III, 86, 219.
Masquer, courir en masque. I, 260.
Maubec, mauvaise parole. II, 25.
Maulvis, espèce de grive. II, 8.
Mauvais garçon, coureur, libertin, fanfaron. II, 62.
Mauvestié, *mauvaistié*, méchanceté. I, 50, 51; IV, 104.
Meffaict, faute. II, 126.
Melancolier, attrister. III, 32, 154.
Mendre, moindre. I, 6.
Menuyse, diminue, amincisse. I, 112.
Merché, marqué. I, 158; II, 67.
Mercier, remercier. I, 23.
Mercq, marque. I, 81.
Mercy, miséricorde. I, 15, IV, 167.
Merdaille, enfants perdus, conscrits. I, 223.
Merquoit, marquait. III, 259.
Meschance, méchanceté. I,

- 163; II, 31; III, 134; IV, 73.
- Meschef*, mésaventure, malheur. III, 241.
- Mesconter*, avoir un mécompte, se tromper. I, 280; II, 79.
- Mescreu*, *mescroire*, ne pas croire, suspecter. I, 123.
- Meselle*, lépreuse. II, 131.
- Mesgnie*, *mesnie*, famille, maison, domesticité. I, 61, 100; IV, 33.
- Meslier*, néflier. III, 181.
- Mesprendre*, faire mal. I, 61.
- Mesprison*, faute, méchancheté. II, 7, 24, 140.
- Messelsz*, lépreux. I, 18.
- Mestier*, besoin; *comme il est mestier*, comme il convient. I, 51, 77.
- Metre*, *mettre*, vers, rythme. I, 49, 181, 201, 235; II, 23; IV, 184.
- Meurdrir*, meurtrir; *meurdrier*, meurtrier. II, 94; III, 138; IV, 56.
- Meure*, mûre. I, 131.
- Meureté*, maturité. II, 232.
- Mieux*, voy. *Trop mieux*.
- Miste*, beau, élégant. II, 82, 240.
- Mitiguer*, mitiger, adoucir. I, 55.
- Mitaine*, faire *mitaine*, mettre la patte sur. I, 243.
- Molestes*, nuisibles. IV, 86 et *passim*.
- Mommerie*, mascarade, déguisement en *mommon*. III, 42, 77.
- Monarchie*, maîtresse. III, 129.
- Mondanite*, pompe mondaine. I, 92; II, 83.
- Monde*, pur, innocent, propre. I, 65.
- Monopoles*, séditions, conspirations intéressées. I, 169.
- Monstiers*, moutiers, *cdvents*. I, 32, 223.
- Montjoye*, amas. I, 11.
- Monter*, élever. IV, 98.
- More*, Thomas Morus. IV, 20.
- Morisques*, sorte de danse.
- Morre* (*la*), *mourre*, jeu (doigt mouillé). II, 212. Il y a le triple jeu de mots: la *morre*, la mort, l'amour.
- Mornifle*, soufflet, coup sur la bouche. II, 271.
- Mors*, *morse*, mordu. III, 20; IV, 100.
- Mortifere*, mortel, donnant la mort. III, 206, 244.
- Motet*, petit mot. I, 272.
- Mottez*, vers, couplets ou chanson. I, 281. Versets chantés par des porteurs de chapes.
- Mouffles*, gros gants de peau fourrés. I, 193.
- Moult*, beaucoup. II, 101 et *passim*.
- Mouvoir*, éloigner. I, 170.
- Moyen*, milieu. III, 208.
- Muer*, changer. I, 183; III, 45; IV, 11, 109.
- Munde*, voy. *Monde*. I, 10; II, 70, 212, 253; III, 156, 176.
- Musant*, étourdi, hébété. I, 136.
- Musardie*, niaiserie, vaine attente et activité. II, 67.
- Musequins*, petits museaux. I, 171; II, 63.

- Musser*, cacher. II, 246 ; IV, 108.
Mye, pas. I, 30 ; IV, 47.
Myre, médecin. I, 152.
N, ni ; *temple n'autel*. IV, 120.
Nac, interjection de dédain sans sens précis. II, 74.
Nacquetz, valet. II, 163.
Naistre. naissance. III, 180.
Nattée, recouvert de nattes. *Prélatz en chambres bien nattées*. I, 146.
Naveau, navet. I, 247 ; II, 120.
Nawrer, blesser. I, 84 ; II, 156 ; III, 49.
Nazarder, donner des nazardes. I, 246.
Ne, ni. I, 19, 20, 65 et *passim*.
Néantir, anéantir. II, 120.
Necromance, nécromancie. I, 217.
Nef, navire. III, 261.
Nenny, non. I, 77 et *passim*.
Nesun, pas un. II, 171.
Neupmatique. Marot explique ce mot forgé du grec et de la langue théologique. IV, 187.
Noc, voy. *Nac*. II, 74.
Noireté, ombre, ténèbres. II, 25.
Noise, querelle. I, 141, 164 ; II, 62.
Nom, renom. IV, 11.
Nompareille, supérieure, excellente. IV, 136.
Nonce, annonce. III, 5.
Nonnains, religieuses. IV, 31.
Noudz, nœuds. II, 84.
Nouer, nager. II, 137 ; III, 201 ; IV, 146.
Nouvelet, jeune novice. I, 14, 18.
Noysif, nuisible. I, 51, 54.
Nuictée, nuit. I, 180.
Nully, nulle personne. I, 76, 200 ; IV, 83.
Nutrimment, nourriture. IV, 142.
Nuysant, *nuysance*, adjectif et substantif tirés du verbe nuire. II, 69, 191 ; III, 55 ; IV, 83, 116, 140.
Nyce, simple, naïf. I, 56.
Nygromance, *nigromance*, *né-gromancie*.
Obit (*l'*), l'enterrement. II, 256.
Oblations, offrandes. IV, 129.
Obumbrier, assombrir. I, 229 ; IV, 179.
Obsecro te, je te supplie, Seigneur. I, 147.
Occir, tuer. I, 83, 114 ; II, 124.
Occision, meurtre. II, 134.
Ocieux, oisif. I, 121.
Offrender, attaquer. IV, 99.
Oignon, trancher de l'oignon, faire l'important. II, 174.
Omnipotent (*l'*), tout-puissant. IV, 153.
Onc, *oncq*, *oncques*, jamais. I, 46, 62, 109, 130, 157, 182, 195 ; II, 242 ; IV, 161 et *passim*.
Ond, *d'ond*, d'où. IV, 58.
Opiate, opiat. III, 109.
Oppresse, oppression. II, 161 ; IV, 105, 130.
Orace, Horace. II, 161.

- Ord*, sale. I, 49, 213; III, 13, 134, 241; IV, 104.
- Orée*, bord. I, 79.
- Oreillettes*, boucles d'oreilles. III, 103.
- Orendroit*, en ce temps. I, 170; III, 192; IV, 107.
- Ores*, or, maintenant. I, 5, 61, 101, 102; II, 223; III, 157; IV, 87, 133, 192.
- Orléanique*, d'Orléans. II, 49.
- Ornature*, ornement. I, 69, 113.
- Ouir*, *orrez*, *orroit*. I, 17; II, 40; IV, 61 et *passim*.
- Ost*, armée. I, 72; II, 80.
- Oyseuse*, oisiveté. II, 108.
- Ou*, au. II, 239.
- Oubliance*, oubli. I, 103, 203; II, 15, 33.
- Oues*, oies. II, 137.
- Oultrance*, dommage, exagération. II, 69, 223; IV, 138.
- Oultrageux*, insolent. III, 199.
- Oultrecuydé*, présomptueux, arrogant. II, 84; III, 140.
- Oultrement*, excessivement. IV, 190.
- Oultrepasse*, éminent, supérieur. I, 201; II, 83, 139, 156, 176; III, 201.
- Ourra*, *orra*, de *ouïr*, entendre. II, 220.
- Ouvrer*, travailler. I, 16; II, 55, 263; III, 159; IV, 186.
- Ordoux*, sale. III, 11.
- Oyez*, *oye*, d'*ouïr*. I, 95; IV, 164.
- Paillars*, débauchés, coquins. I, 56, 191; IV, 127.
- Paindant*, peignant. II, 120.
- Paistre*, repaître. IV, 133.
- Palays*, le Palais de Justice. I, 227; III, 247 et *passim*.
- Palladial*, de Pallas, du ciel. II, 137.
- Palladiane*, comme le précédent. II, 139.
- Palombe*, ramier. III, 124.
- Pallix*, palissades. IV, 178.
- Palud*, marais. II, 241; III, 179.
- Paour*, peur. I, 56, 138, 146; IV, 85.
- Papelart*, bigots, hypocrites. I, 187; II, 77, 172.
- Par*, part; *à par soy*, pour sa part. III, 189.
- Paragon*, égal; *paragon d'honneur*, l'égal de l'honneur. I, 173.
- Parangonner*, égaler. III, 151.
- Parataindre*, atteindre pour détruire. III, 209.
- Pardons*, indulgences qu'on gagne aux fêtes patronales ou *pardons*. I, 13.
- Parentaige*, parenté. I, 108; II, 39, 85, 125; III, 235, 254.
- Parlement*, conversation. II, 77; III, 72.
- Parmanda*, *par mon enda*, sur ma parole. I, 265.
- Parmy*, par le milieu. II, 65.
- Parquoy*, pourquoi. III, 78.
- Partir*, partager, éloigner. I, 117, 118, 163; II, 86, 119.

- Passé*, passereau, moineau. II, 147; IV, 145.
- Passefillon*, coiffe en passefillon, avec des touffes de cheveux frisés et ramassés au-dessus de chaque oreille. I, 29.
- Passépié*, danse très-vive, avec bonds et entrechats, usitée surtout en Bretagne. I, 20, 263.
- Pasteur (grand)*, le roi. II, 262.
- Passéveloux*, sorte de fleur fort veloutée. I, 19.
- Pastix*, pâturages. I, 43, 45, 101; III, 189.
- Patins*, chaussures. I, 17, 28; III, 239.
- Pauthonnière*, prostituée. I, 222.
- Paye (le)*, que je le paye. II, 168.
- Paye*, restitution, prix. I, 198; III, 108.
- Pays de vaches*, pâturages. I, 179.
- Peautre*, gouvernail. III, 132.
- Paindez*, peignez. I, 84.
- Pelaudé*, battre. I, 212, 247.
- Pennade*, bond. II, 218.
- Pennage*, plumage. III, 220.
- Penser*, panser. II, 218.
- Pensement*, objet de préoccupation. II, 250.
- Per*, pareil. II, 248.
- Perdition*, prodigalité. II, 148.
- Peregrins*, voyageurs, exilés. I, 98.
- Perron*, estrade. III, 65, 66.
- Pers*, bleus, bleuâtres. I, 28.
- Perturber*, troubler. I, 200.
- Pertuyser*, percer. I, 41.
- Pestifères*, qui lancent la peste. III, 145.
- Pestillay*, pestiller, battre à plate couture, abattre, écraser. III, 188.
- Petit*, peu. I, 76, 98; III, 136.
- Petite*, humble. I, 61.
- Petite (la)*, mignonne, gentille. *Faire la petite*. III, 72.
- Pharêtre*, carquois. IV, 174.
- Pic*, en moins de dire pic, en moins de temps qu'il n'en faut pour dire pic. II, 74.
- Pigne*, peigne. I, 17.
- Pignée*, peignée. III, 184.
- Pince*, jeu de mots, pince du monnayeur et larcin du voleur. I, 196.
- Piteux*, outre son sens ordinaire de triste, il signifie parfois compatissant. IV, 142.
- Pitoyable*, dans son premier sens, miséricordieux. IV, 53, 137.
- Plaid*, discussion, plaidoyer. I, 247; 92.
- Plaine*, plaine. I, 18, 65; II, 189.
- Plaindre*, plainte. III, 197.
- Plaints*, plaintes. I, 103.
- Planière*, plénière. I, 14.
- Planté*, quantité. I, 53; II, 79; III, 161.
- Playderie*, plaidoirie, procès. I, 52, 191, 203.
- Plegeront*, cautionneront. I, 198.
- Plaine*, plaine. I, 115

- Plevy*, garantis. IV, 33.
Plomber, noircis. III, 138.
Ployable, non inflexible. IV, 137.
Trop plus, beaucoup plus. I, 145.
Plustost, tantôt. II, 126.
Plutoniques, diaboliques. I, 58.
Poinct, piqué. I, 232, 286; III, 36; IV, 9, 138, 175.
Poincture, piqûre. III, 138, 197; IV, 181.
Poindre, piquer. III, 57.
Poise, pèse. III, 41.
Poisle, poêle, draps tendus. 14.
Pois, poids. III 159²
Pollu, sali. I, 131; II, 134; IV, 133.
Poltroniser, faire le lâche, l'hypocrite. I, 221.
Pompante, fière. II, 218.
Port, choses qu'on porte, traduit assez violemment le mot latin *gestamina*, d'Ovide. III, 181.
Portaulx, pluriel de portail. III, 187; IV, 103.
Pouille (la), faire la poule, on dit encore vulgairement *caner*, lâcher pied, se sauver, s'humilier. I, 152.
Poupines, mignonnes. I, 159, 223.
Pour ce, par ce. I, 51; II, 84; IV, 120.
Pourchas, poursuite. I, 37, 257.
Pourchasser, poursuivre. I, 21; III, 33, 148.
Pourmener, promener. I, 97; II, 89; IV, 22.
- Pourpris*, enclos. I, 11, 13, 228; II, 173.
Pourtant, c'est pourquoi. III, 138.
Poursuivre, dans les deux sens neutre et actif, continuer ou suivre. I, 10, 12, 23, 139.
Practique, habileté. III, 61.
Prarye, prairie. III, 227.
Pré, jeu de mots sur Prat; du Prat, chancelier de France. I, 189.
Preceller, l'emporter. I, 136, 139.
Prée, pré. III, 124; IV, 146.
Prémètre, sauvegarder, respecter. IV, 184.
Premier, premièrement. I, 251; II, 251.
Prémier, récompenser. I, 197.
Prescripts, abolis. I, 229.
Presse, rude besogne. II, 62.
Previdence, prévoyance. I, 12.
Primeraine, souveraine. II 70.
Prinse, prise. IV, 106.
Prinsault, prime-saut. III, 202, 224.
Pristine, ancienne. I, 114.
Privé, familial. I, 38.
Pro, pour. III, 105.
Progenie, descendant. III, 142.
Prolation, prononciation; (peuples de divers langages). IV, 95.
Prosterant, heureux, fortuné. I, 113.
Prospérément, heureusement. I, 79.

- Protester*, décider, projeter. I, 233.
- Prou*, beaucoup. IV, 21, 55.
- Prou*, profit, bon *prou* vous face. IV, 55.
- Proveu*, pourvu. IV, 13.
- Psalterion*, lyre. II, 53.
- Puis*, depuis. I, 71, 195, 198.
- Quant, quant de, quant à*. IV, 13.
- Quantz*, combien. I, 40; II, 106.
- Quant et quant*, en outre. I, 229, 275; III, 240.
- Que*, soit; *que bien, que mal*, soit bien, soit mal. I, 249.
- Que*, ce que; *que c'est que*, ce que c'est. IV, 43. — *Voici que*, voici ce que. IV, 139.
- Que*, afin que, de peur que. III, 21.
- Querelle*, plainte. I, 101, 103.
- Querre*, chercher, *querant, quiers, quise*. I, 10, 111, 130, 215; II, 8; III, 183, 200; IV, 160.
- Qui*, qu'il. I, 112.
- Quignon*, gros morceau. III, 14.
- Quillart*, billard. II, 212.
- Quitter*, je le quitte, là-dessus je l'abandonne, je renonce à la chicane. I, 273.
- Quinze*, donner *quinze*, rendre des points. I, 227.
- Rabbater*, faire grand bruit; on le disait surtout du tapage attribué aux revenants. III, 75.
- Rabis*, enragé. I, 216.
- Radouber*, raccommoder. Employé alors, non pas seulement pour les navires, mais pour tous objets. I, 42.
- Raize*, rasée. III, 51.
- Raid, rais, raiz, rayon*. I, 19; II, 170; III, 179, 201, 208.
- Ramage*, sauvage, simple, grossier, qui tient des bois. I, 16, 39, 105, 177, 203; II, 76.
- Ramentevoir*, rappeler, *ramentus, ramentoy*. I, 55; II, 93; IV, 134.
- Randon*, force, violence. III, 109, 195.
- Rane*, grenouille. I, 243.
- Ranqueur*, méchanceté, malice. I, 251.
- Rase*, enlève. III, 133.
- Rateusement*, à la façon des rats. I, 155.
- Rayant*, rayonnant. II, 122.
- Réagal*, aconit, poison. II, 42.
- Rebec*, sorte de violon. II, 241.
- Rebouché*, émoussé. I, 12; III, 183.
- Rebours*, contraire, revêche, bourru. I, 49; III, 84.
- Rebouté*, rebuter, repousser. I, 62, 76, 194; II, 122; IV, 98, 121, 130, 159.
- Reclisse*, réglisse. I, 35.
- Recors, record, records*, souvenir. I, 98, 147; II, 708.
- Recorder*, rappeler, réciter, répéter. II, 88; IV, 50, 104, 135, 141.
- Records*, se souvenant. II, 269.
- Recoupe*, quand, au branle, on quitte le cercle pour former les files. I, 264.

- Recreu*, fatigué. I, 123.
Rectrice, directrice, féminin du recteur. I, 89.
Recueil, accueil. I, 5, 178 ; II, 24.
Récueilly, accueilli. I, 5.
Redondé, puissant. II, 89.
Redondement, retour sur soi-même. III, 188.
Reductz, ramenés. IV, 193.
Refaict, guéri, bien portant. III, 18.
Refulgente, brillante. II, 70.
Refragant, sentant. IV, 183.
Remué, ramené. III, 45.
Rendues, enfermées. I, 226.
Rengette, à la file. II, 220.
R'engreger, aggraver, appesantir. II, 48.
Rengrement, aggravation. I, 95.
Repaire, demeure. I, 87.
Repaisseur, qui nourrit. I, 138.
Repos, ceux qui se reposent. I, 287.
Requoy, retraite. I, 219 ; IV, 6.
Rescoux, secouru. IV, 82, 91.
Respir, respiration. III, 244.
Ressuscitation, résurrection. II, 226.
Restorant, force, vigueur. IV, 101.
Retraire (se), se réfugier, se cacher. II, 7.
Revertir, ramener. II, 120.
Revirer, retourner. II, 27, 92.
Revolvant, retournant, feuilletant. I, 270.
Ribon ribaine, bon gré, mal gré. I, 280.
Ric à ric, exactement. II, 74.
Rien, chose, rien quelconques. IV, 41.
Rithmer, rithmasser, rithmonner, rithme, rimer, rime. *Pas-sim*.
Roingne, gale. I, 199.
Rollet, rouleau, libelle. I, 199.
Rithmez rommants, roman de chevalerie. I, 194.
Rompure, sans aucune rompure, sans aucune perte. I, 133.
Rompture, mettre en rompture, briser. III, 128.
Rondelle, bouclier. IV, 138.
Roue, faire la roue, voler à la façon de l'autour. III, 238.
Rousée, rosée. III, 20.
Routes, bandes. III, 207.
Rouveau, homme qui porte la pomme de Rou. I, 283.
Ruby ballay, rubis balais. II, 271.
Ruer, jeter. II, 163, 251 ; III, 181, 234 ; IV, 114, *passim*. — *Ruer sus*, jeter bas.
Sable, noir. IV, 177.
Sacs, les papiers de procédure étaient rangés et portés dans des sacs, d'où généralement sacs pour paperasses procédurières et parfois pour chicane. III, 81.
Sacre, sacré. I, 80 ; III, 177, 211, 222.
Saffrette, gentille, mignonne, joviale. II, 148.

Sagette, flèche. III, 185, 235, 249; IV, 85, 138.

Saillir, sortir, surgir, bondir, mais surtout sortir. I, 17, 104, 111, 135.

Saint George, monté comme un saint Georges, comme un chevalier. I, 196.

Saint Pris, en l'église Saint-Pris, jeu de mots, la captivité. I, 190; II, 166.

Saisine, terme juridique, espèce de possession. III, 250.

Saison, en saison, à la mode. I, 54.

Salamandre, emblème de François I^{er}, symbole de la France, la France. II, 111.

Salutz, monnaie d'or sur la face de laquelle était représentée la Salutation angélique. I, 184.

Salvation, salut. II, 255; III, 142; IV, 129.

Samis, étoffe de soie fine et satinée. II, 81, 246.

Sanex, soignées. IV, 32.

Sang bieu! atténuation de sang de Dieu. I, 279.

Sapience, sagesse. IV, 8, 95, 115.

Sault, le coup qui fait bondir. I, 196.

Sargettes, fine serge. II, 81.

Sauvement, salut. IV, 58.

Sauveté, à *sauveté*, à l'abri. IV, 158.

Saveure, goût. IV, 5.

Saye, vêtement d'homme large et long, blouse, robe au temps de Marot, tournant à la casaque à longues basques. I, 195.

Sçavoir (à mon), oui ou non. I, 75.

Secoux, secoués. II, 9, 218; IV, 93.

Secret, clos, fermé. II, 148.

Seigneurier, dominer, gouverner. IV, 54.

Séjour (à), à son aise, avec réflexion et maturité. I, 200.

Selles, excréments. III, 29.

Semblant, fantôme. I, 136.

Semonce, invitation. III, 152.

Semondre, appeler, prier. I, 221, 227; III, 43; IV, 183.

Semydieu, si Dieu m'aide. II, 221.

Senestre, gauche. *Passim*.

Sensitif, *sensitif exprès*, expression de sentiments. III, 138.

Sente, sentier. III, 12; IV, 104.

Separer, éloigner; *nuit séparée*, nuit terminée. I, 188.

Sequelle, suite, cortège. I, 23.

Sequence, suite, série. III, 152.

Sequeurent, secourent. IV, 149.

Seraine, sirène. I, 109; II, 69; III, 38.

Sérée, soirée. I, 130; II, 87; III, 41, 168.

Serment, sarment. I, 16.

Serpente, serpent. II, 77; III, 210.

Serpillette, petite serpe. II, 191.

Serpillonnette, mignonne petite serpe. II, 191.

- Serre*, prison. III, 118; IV, 69.
- Serrèrent*, fermèrent. II, 259.
- Sert*, probablement *se sert*. II, 167.
- Ses*, ces. I, 112.
- Servant*, serviteur. I, 103 et *passim*.
- Si*, ainsi, aussi, pourtant. I, 130, 150, 164, 170, 227; II, 9, 19, 32, 178; III, 76, 232, 239, *passim*.
- Si, sans si*, sans réplique. II, 124, 180; IV, 100.
- Si que*, si bien que, tellement que, de telle sorte. I, 12; III, 260; IV, 118, 129.
- Si fait, si faict*, oui, certainement. III, 150, 163.
- Signore*, dame, bourgeoise. II, 123.
- Sistre*, cistre. IV, 185.
- Soef*, *soefves*, *soefvement*, doux, délicat, suave. I, 75; III, 147, 162.
- Sol*, soleil. III, 51.
- Solacieux*, agréable, joyeux, récréatif. I, 14, 16.
- Sommer*, *se sommer*, se mesurer, se contraindre. II, 168.
- Songer*, *songer faulte*, accuser. II, 147.
- Sorboniqueurs*, pédants à la mode de Sorbonne. I, 214.
- Sorbonistes*, docteurs de Sorbonne. I, 226.
- Sortir*, *se sortir*, se donner en partage. II, 120.
- Sortir*, quitter; *sortiras les brisées*, quitteras les voies. I, 56.
- Sot*, de la corporation des sots, qui se recrutaient parmi les jeunes clerks de la Bazoche et portaient un capuchon à oreilles fort pointues. I, 224.
- Sotart*, sot, lourdeau. III, 5.
- Sottie*, comédie jouée par la corporation des sots. IV, 117.
- Soucie*, *la soucie*, la fleur de souci. II, 267.
- Souffrete*, privation. I, 108; II, 148.
- Soulace*, *se souler*, se réjouir. I, 251.
- Soulas*, récréation, divertissement, plaisir. I, 121; II, 61, 143, 241; III, 238.
- Soulcie*, pour *souci*. I, 19.
- Souldart*, soudart. *Passim*.
- Souler*, avoir coutume, presque toujours employé à l'imparfait. I, 24, 39, 42, 83, 99, 100, 104; II, 14, 106, 110, 160, 214, 216, 244; III, 156, 162, 163, 192; IV, 117.
- Soustenance*, soutien. IV, 114.
- Souventefoys*, souvent. I, 142.
- Speculer*, regarder. IV, 154.
- Stigieux*, infernal. II, 96.
- Subit*, subitement. I, 255; III, 260; IV, 148.
- Sublet*, sifflet. I, 56.
- Sublimer*, rendre sublime. II, 69; III, 131.
- Sublimité*, *sur la sublimité*, sur le haut. I, 13.
- Submettre*, soumettre. II, 80; IV, 115, 129.
- Suc*, épine dorsale. II, 74.
- Sueur*, un homme qui sue à la suite de drogues qu'il a prises. I, 243.

- Sulphurée*, pleine de soufre. I, 62.
- Supernel*, supérieur, qui demeure en haut. II, 106; III, 160, 211; IV, 114.
- Superscription*, suscription. III, 106.
- Supporter*, pardonner. I, 100.
- Sur*, contre. II, 90.
- Surhaulser*, exalter. IV, 151.
- Surmacher*, critiquer, abaisser par paroles; d'autres éditions donnent *surmarcher*, humilier. II, 246; III, 137.
- Survoler*, voler au-dessus, *circonvoler*, voler autour. II, 248.
- Sus*, sur, en haut. I, 39; II, 24, 145, *passim*.
- Susciter*, proposer. II, 90.
- Syderées*, célestes, parmi les astres. I, 144.
- T'amour*, ton amour. II, 157, 160.
- Tabours*, *tabourins*, tambours, tambourins. I, 16, 184; II, 63.
- Tabut*, bruit, trouble, peine; *ne pas valoir le tabut*, prov. I, 247.
- Taillé de*, dirigé pour, en chemin de. I, 197.
- Tancer*, corriger, diriger, ranger. IV, 144.
- Tané*, *tanné*, brun, basané, sombre. I, 206; II, 11, 247, 263.
- Tanson*, dispute, querelle. II, 62.
- Targe*, bouclier, défense. IV, 75, 113.
- Tect*, toit, abri. II, 268; IV, 102.
- Tente*, compagnie. I, 273.
- Tenter*, essayer. III, 12.
- Termer*, prendre jour, ajourner, fixer. III, 107.
- Terrien*, terrestre. I, 103.
- Terriens (grands)*, grands seigneurs. IV, 159.
- Testonner*, arranger la tête, coiffer. II, 174.
- Tetins*, mamelle *Passim*.
- Théâtre*, dresser un théâtre, c'est en même temps la charpente, l'échafaud, les planches et la pièce. II, 87.
- Thony*, Antoine (Antoine Héroet). I, 43.
- Tigne*, teigne. I, 158.
- Tistre*, tisser. I, 203 et *passim*.
- Tollue*, enlevée. III, 262.
- Togue*, robe. II, 194.
- Tonnelle*, piège. II, 123.
- Tordions*, *tourdions*, tour, contorsions, ronde. I, 20; II, 220, 221.
- Toreau*, taureau. I, 39.
- Tors*, de travers. III, 208.
- Tostées*, rôties. IV, 16.
- Touche*, *de haulte touche*, de hautes gammes, élevé. I, 131.
- Tournelle*, petite tour. II, 82.
- Tourte*, tourterelle. III, 124.
- Tousez*, rasés. II, 146.
- Toussir*, tousser. III, 100.
- Tout*, *du tout*, entièrement. III, 89.
- Traditive*, don, tradition, habitude. I, 113.
- Traffiques*, actions, ruses. I, 102; IV, 150.
- Transgloutis*, engloutis (avec

- une nuance de puissance et d'extrême violence). III, 187.
- Transitoire*, terrestre. I, 146.
- Translateur*, traducteur. I, 169; III, 111.
- Transmuier*, changer. I, 84, 180; III, 154, 186.
- Transnouer*, nager à travers. I, 40.
- Travailler*, souffrir. IV, 76.
- Tremeur*, crainte. IV, 97.
- Tresord*, sale, très-sale. II, 50, 77.
- Trestous*, tous exactement. I, 187; III, 11.
- Treuvé*, on me treuve, on me trouve. IV, 50, 87.
- Tribart*, bâton.
- Trilingue*, parlant trois langues. I, 214.
- Trions*, la constellation de l'Ourse (*septem triones*), septentrion. III, 210.
- Trippe*, comme une trippe, grossièrement, comme un rustre. I, 227.
- Tripotage*, mode, usage. II, 62.
- Trister*, attrister. I, 154; III, 13.
- Tristeur*, tristesse. II, 216.
- Trop*, *trop mieulx*, *trop plus*, beaucoup, mieux, beaucoup plus. I, 48, 145; III, 5.
- Trousser*, poursuivre, chasser. II, 146.
- Trousse*, carquois. I, 9.
- Truage*, impôt, revenu. I, 223.
- Truchement*, interprète. I, 97.
- Tyssir*, tisser, tresser. I, 42.
- Une* (*d'*), d'une seule, de la même. I, 43.
- Univers*, tout entier, monde univers. IV, 146.
- Uns*, plusieurs. III, 144.
- Usance*, hors d'usage, excessif. III, 79.
- Valetée*, abaissée. I, 242.
- Value*, mérite, valeur. I, 169, 178; III, 93, 99.
- Vedu*, *veaulx*, expression fort employée parmi les écoliers dans le sens de novice, inepte, nigaud. I, 157 et *passim*.
- Vedel*, veau. I, 243.
- Veine*, muse. IV, 192.
- Veis*, pour *vis*, de *veoir*, voir. I, 51.
- Vené*, chassé. III, 255.
- Ventance*, vantardise. III, 231.
- Venter*, vanter. I, 84.
- Venuste*, charmant. I, 182; IV, 52.
- Ver*, printemps. I, 184.
- Vredun*, petite rapière. I, 141.
- Vereconde*, pudique. III, 183.
- Vergoigne*, vergogne. III, 70, 136, 224.
- Vermynière*, vermine. I, 156.
- Vernant*, parfumé. II, 170.
- Vert*, préparer sur le vert bille pareille, donner un amoureux. II, 208.
- Verriere*, vitre. III, 52.
- Vertgay*, le vert hardi du perroquet. II, 263.
- Verty*, tourné, traduit. IV, 22.
- Vespre*, *vesprée*, soir. II, 150; IV, 146.
- Vexillaire*, porte-drapeau. I, 90.

- Vey (je), je vis.* I, 180.
Vidase, niais, stupide. I, 281.
Vieille lame, vieux galantin. I, 183.
Vignette, petite vigne. II, 191.
Vignolette, petite mignonne vigne. II, 191.
Vilanie, velenie, sans vilenie, chastement. I, 128, 180.
Vilotieres, vagabondes, coureuses. I, 33.
Vipereaux, petites vipères. I, 52.
Virade, tour. I, 208.
Viré, tourné. II, 27; III, 68, 218.
Virelets, pièces de vers roulant sur deux rimes qui virent, changent, c'est-à-dire deviennent dominantes tour à tour. I, 18.
Vireton, petite flèche. III, 144.
Vis, visage. I, 23 et *passim*.
Vitupere, reproche. I, 35.
Voire, vrai. I, 224.
Voirement, vraiment. IV, 31.
Voirre, verre. IV, 46 et *passim*.
Voler, mon voler, mon vol. I, 286.
Voller, chasser au vol. I, 179.
Volucres caeli, les oiseaux du ciel. I, 190.
Voulsisse, voulusse. II, 132.
Voultiers, volontiers. I, 138.
Voyre, voyrement, voy.
Voire, voirement. I, 22 et *passim*.
Voyrez, verrez. I, 85.
Voys, vais. I, 21 et *passim*.
Voyse, que j'aïlle. I, 106, 150, 601, 273 et *passim*.
Vueil, volonté. I, 170 et *passim*.
Vulpines, de renard. II, 49.
Ydoine, propre, capable. I, 19; II, 217.
Yssir, issir, sortir. I, 13; II, 42, 52; IV, 101.
Zec, zeste. II, 74.

SUPPLÉMENT AU GLOSSAIRE

La Célestine, tragi-comédie espagnole de la fin du xv^e siècle, qui venait d'être traduite en 1527. I, 224.

Choper, buter. I, 245.
Crucifix, crucifié. II, 173.
Cymétrier, mettre en symétrie. IV, 194.

<i>Declairer</i> , dépeindre. I, 60.	<i>Famez</i> , renommés. II
<i>Delivres</i> , livres, lestes, dé- gagés. IV, 9.	165.
<i>Demaine</i> , traite. II, 165.	<i>Fina</i> , finit. I, 145.
<i>Esclatter</i> , <i>s'esclatter</i> , se fâ- cher. I, 92.	<i>Finer</i> , trouver. I, 150.
<i>Escouffe</i> , milan. I, 45.	<i>Fins</i> , frontières. II, 71.
<i>Estimer</i> , faire estimer. II, 69.	<i>Flotte</i> , masse. I, 144.
	<i>Pourtant</i> , pour cela, donc. II, 120.

FIN DU GLOSSAIRE-INDEX.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME

	Pages.
Biographie de Clément Marot.....	I à XVI

DEUX COLLOQUES D'ÉRASME

Colloque d'Erasmus, traduit de latin en français par Clément Marot.....	5
Aux lecteurs.....	5
Au lecteur.....	5
Colloque de l'abbé et de la femme sçavante.....	6
Colloque d'Erasmus, traduit du latin en français par Clément Marot.....	22
Au lecteur françois.....	22
Colloque de la Vierge meprisant Mariage.....	24

ORAISONS

I. Oraison devant le Crucifix, 1530.....	50
II. L'Oraison de Nostre Seigneur Jésuschrist.....	54
III. La Salutation angélique.....	54
IV. Les articles de la Foy.....	54
V. Grâces pour un enfant. Vers alexandrins.....	55
VI. Les commandements de Dieu.....	55
VII. Prière durant le repas.....	57
VIII. Autre.....	57
IX. Prière après le repas.....	57
X. Adam et Eve.....	58
XI. Petits devis chrestiens.....	58

PSEAUMES DE DAVID

	Pages.
Clément Marot au Roy Très-Chrestien François, premier de ce nom, sur la traduction des Pseaumes de David (1539).....	59
Au Roy encore.....	64
Aux Dames de France, touchant lesdicts Pseaumes....	64
Cinquantes Pseaumes de David, traduictz en rithme françoys, selon la version hébraïque.....	67
Ps. I. Beatus vir.....	67
Ps. II. Quare fremuerunt.....	68
Ps. III. Domine, quam multiplicati.....	70
Ps. IV. Cum invocarem.....	71
Ps. V. Verba mea.....	73
Ps. VI. Domine, ne in furore.....	75
Ps. VII. Domine, Deus meus.....	77
Ps. VIII. Domine, dominus noster.....	79
Ps. IX. Confitebor tibi.....	80
Ps. X. Domine, ut quid.....	83
Ps. XI. In Domino confido.....	85
Ps. XII. Salvum me fac.....	86
Ps. XIII. Usquequo, Domine.....	87
Ps. XIV. Dixit insipiens.....	88
Ps. XV. Domine qui habitabit.....	90
Ps. XVIII. Diligam te.....	91
Ps. XIX. Cœli enarrant.....	94
Ps. XXII. Deus, Deus meus.....	97
Ps. XXIII. Dominus regit me.....	101
Ps. XXIV. Domini est terra.....	102
Ps. XXV. Ad te, Domine.....	103
Ps. XXXII. Beati quorum.....	106
Ps. XXXIII. Exultate justi.....	107
Ps. XXXVI. Dixit injustus.....	111
Ps. XXXVII. Noli emulari.....	112
Ps. XXXVIII. Domine, ne in furore.....	116
Ps. XLIII. Deus, Deus meus ad te.....	121
Ps. XLV. Eructavit cor meum.....	122
Ps. XLVI. Deus noster.....	124
Ps. L. Deus Deorum.....	125
Ps. LI. Miserere mei, Deus.....	127
Ps. LXXII. Deus, judicium tuum.....	130
Ps. LXXIX. Deus, venerunt.....	133

	Pages.
Ps. LXXXVI. Inclina, Domine.....	135
Ps. XCI. Qui habitat.....	137
Ps. CI. Misericordiam.....	140
Ps. CIII. Benedic, anima.....	141
Ps. CIV. Benedic, anima.....	143
Ps. CVII. Confitemini.....	147
Ps. CX. Dixit Dominus.....	153
Ps. CXIII. Laudate, pueri.....	154
Ps. CXIV. In exitu.....	155
Ps. CXV. Non nobis.....	156
Ps. CXVIII. Confitemini.....	158
Ps. CXXVIII. Beati omnes.....	161
Ps. CXXX. De profundis....	162
Ps. CXXXVII. Super flumina.....	164
Ps. CXXXVIII. Confitebor tibi.....	165
Ps. CXLIII. Domine, exaudi.....	167
Le Cantique de Siméon.....	169

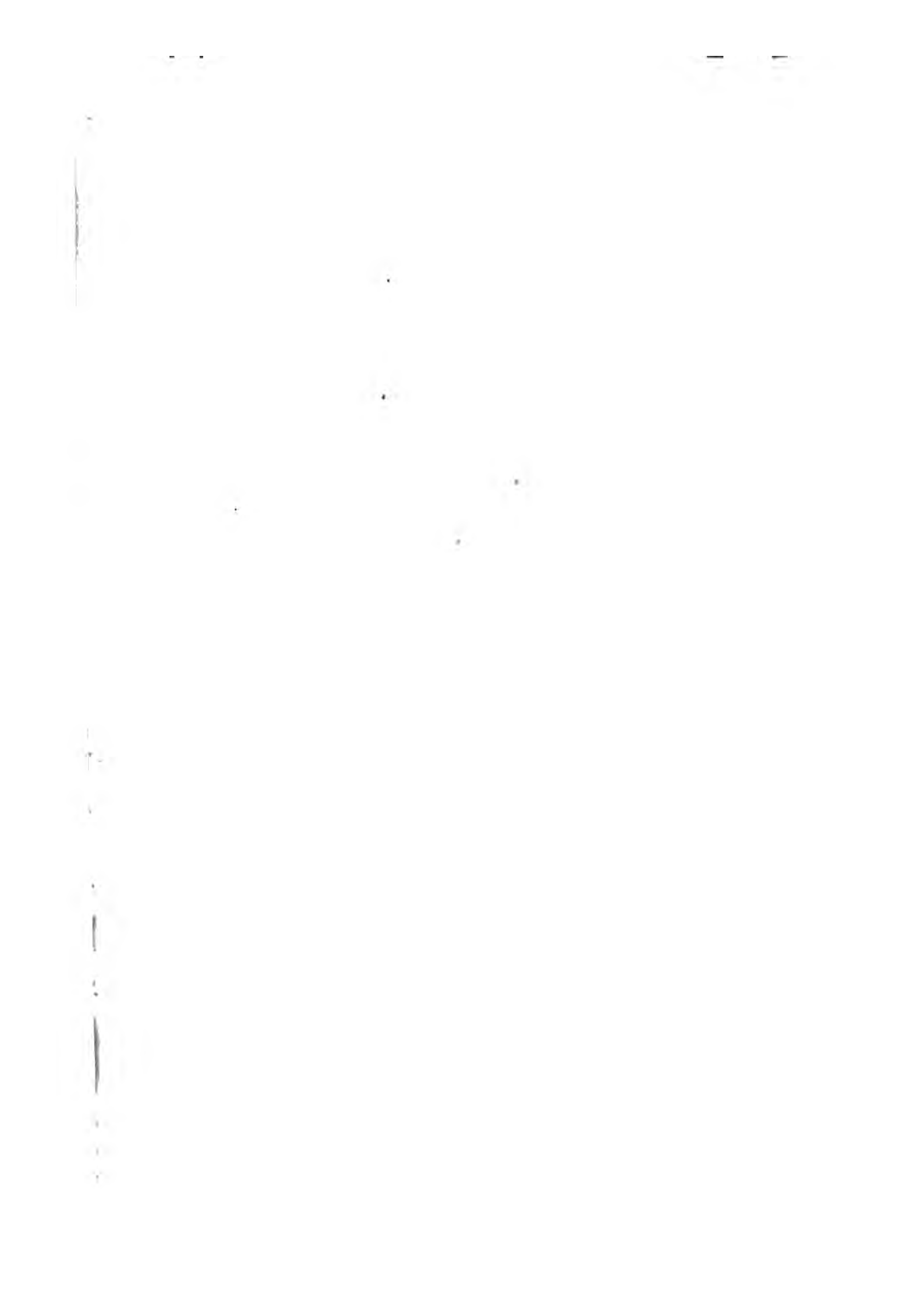
VERS INÉDITS ATTRIBUÉS A CLÉMENT MAROT

Epître.....	171
Epître au cœur de sa dame.....	173
Chant.....	175
Chant.....	177
Rondeau.....	180
Rondeau.....	180
Epigramme.....	181

Préfaces diverses

Préface du Roman de la Rose en 1527.....	183
Préface de l'Adolescence clémentine, en 1532.....	188
Préface des Poésies de Villon, en 1532.....	190
Préface de la première édition entière, Lyon, 1538..	194
Préface de l'édition de Lyon, 1544.....	197
Chronologie des Œuvres de Clément Marot, par Lenglet-Dufresnoy.....	199
Glossaire-index et notes.....	219







1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100





